

2161

Bibliothèque du "Marsouin J" 187

Fables Contes

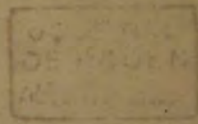


et

Récits Annamites



*Cirés des diverses légendes
et textes traduits, déve-
loppés et annotés par le
Capitaine de l'Orza de Reichenberg
Breveté d'Annamite, Officier
d'Académie.*



2 FR.

Bibliothèque Lettres Arts & Sciences Humaines



D 092 2198040

50

ASE 2161

J. GIRIEUD, IMPRIMEUR-EDITEUR ROUEN

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

A Monsieur le Directeur du
"Journal de Rouen"
Hommage du Traducteur
S^r Aubri d'Arquenay le 27 mars 1909
de l'Orzade Reichenberg.

FABLES, CONTES ET RÉCITS

ANNAMITES

FABLES

CONTES ET RÉCITS

ANNAMITES

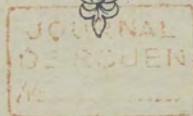
TIRÉS DES DIVERSES LÉGENDES ET TEXTES

traduits, développés et annotés

PAR LE

CAPITAINE DE L'ORZA DE REICHENBERG

Breveté d'Annamite, Officier d'Académie



ROUEN

IMPRIMERIE J. GIRIEUD

Rue des Carmes, 58

1908

Centre de Documentation
sur l'Asie du Sud-Est et le
Monde Indonésien
EPHE VI^e Section
ASE 2161
BIBLIOTHÈQUE

FABLES

CONTES ET RECITS

ANONYMES

DE LA FIN DE LA REINAUDADE

DE LA FIN DE LA REINAUDADE

DE LA FIN DE LA REINAUDADE

DE LA FIN DE LA REINAUDADE

DE LA FIN DE LA REINAUDADE

DE LA FIN DE LA REINAUDADE

DE LA FIN DE LA REINAUDADE

DE LA FIN DE LA REINAUDADE

PRÉFACE

Les études indo-chinoises sont depuis longtemps, en France, à l'ordre du jour. Les publications sur l'Extrême-Orient deviennent de plus en plus nombreuses. Quoique beaucoup de choses intéressantes nous aient été révélées sur ces régions merveilleuses par les écrivains, les savants, les explorateurs, les naturalistes, il reste encore beaucoup à faire. Mais le champ est vaste ; plusieurs de ses terrains sont restés en friche et n'ont pu être retournés pour nous livrer leurs trésors. Mais peu à peu, chaque jour, nous pénétrons davantage les mœurs, le caractère, la manière de vivre des Indo-Chinois.

Bien que le peuple annamite cherche à vivre replié sur lui-même, jaloux de se livrer le moins possible, il ne peut cependant, quel qu'en soit son désir, échapper à cette loi fatale, inéluctable de l'absorption. Ce sera très long évidemment, étant donné sa manière de vivre tout à fait particulière, ses mœurs qui n'ont pas varié depuis des milliers d'années, et surtout la densité de sa population. C'est en vain qu'il cherche à se soustraire à notre influence (la masse tout au moins), qu'il nous évite avec une persistance acharnée, réfractaire à toute investigation ou curiosité même désintéressée de l'Européen. Il ne veut pas nous livrer l'accès de sa petite âme tortueuse, sournoise et méfiante. Car il se méfie. De qui ? De quoi ?... de tous et de tout. Il craint on ne

sait quoi qui fait que lorsqu'on lui adresse la parole, il répond immédiatement qu'il ne comprend pas, bien qu'il ait parfaitement saisi ce que l'on désire de lui. Son esprit semble être toujours en éveil comme pour parer à une catastrophe imminente. Il y a en plus, le sentiment de défiance bien légitime contre « l'homme de l'ouest » qui est venu dans le pays s'y implanter, cultiver des terrains et des rizières autrefois sa propriété..., il veut bien que ses anciennes cultures restent en friche, mais de là à ce qu'un étranger les cultive pour lui, il y a un abîme.

Il n'est pas question, bien entendu, de la partie éclairée du peuple indo-chinois qui a fréquenté nos écoles, étudié notre langue avec curiosité et intérêt; elle nous a donné des interprètes, des fonctionnaires zélés et intelligents, d'admirables instituteurs qui, à leur tour, enseignent aux petits annamites notre langue et nos principes de morale. Nous ne voulons parler que de la masse du peuple, toujours enfermée dans ses villages inaccessibles clôturés de bambous, entourés d'eau et où l'on ne peut entrer qu'en baissant la tête. Qu'il arrive à un Européen, en plein delta tonkinois, de pénétrer dans un de ces villages; tout fuit devant lui, hommes, femmes, enfants. S'il a besoin d'un renseignement pour continuer sa route, il ne l'obtiendra qu'après avoir fait preuve d'une patience angélique et lorsqu'il sera resté un temps suffisant, pour avoir pu être examiné des pieds à la tête et après que toutes les plaisanteries possibles auront été échangées à son sujet.

Malgré tout, ce mur qui sépare la race jaune de la nôtre se désagrège de jour en jour. C'est le mur d'argile de leurs villages qui cède peu à peu aux morsures du temps. Le progrès et la civilisation font leur œuvre. Des vieux colons connaissant pourtant admirablement l'indigène, affirmaient avec conviction pendant la construction des voies ferrées qui

sillonnet maintenant le pays, que pas un Annamite ne monterait dans un train. Ils avaient raison en principe, étant donné la répugnance de l'Annamite à adopter nos coutumes, mais ils ne tenaient pas compte de la loi d'absorption dont nous parlions tout à l'heure. Il suffit de voir le départ et l'arrivée des trains dans les bourgades même les plus reculées, pour se rendre compte de la fausseté de cette sincère affirmation. Ce n'est qu'un fait, mais il existe; les faits sont chose que l'on ne peut discuter. Dans un autre ordre d'idées, celui qui n'a pas vu le succès des magasins « d'articles de Paris », des « tirs populaires »... dans les villes et les villages du delta tonkinois ne peuvent se rendre compte de la faveur dont ils jouissent auprès des Annamites. C'est un petit côté si l'on veut; mais ce peu en lui même a son éloquence, et c'est avec tout le reste, l'indice d'un changement profond dans les habitudes des indigènes. Il a fallu en somme bien peu de temps, quelques années d'occupation à peine, pour que beaucoup d'entre eux aient désobéi aux lois millénaires, pour abandonner les couleurs rituelles des vêtements; ils n'ont pas tardé même à nous emprunter l'usage de coiffures et de chaussures qu'ils n'auraient jamais osé porter. Que dire du parasol insigne autrefois du seul mandarinat? Il faut qu'un Annamite soit bien pauvre pour ne pas arborer au-dessus de sa tête, quand il sort, l'ombrelle, symbole des revendications. Il en va ainsi de tout dans cet ordre d'idées.

Nous n'ignorons pas que, au point de vue moral, l'absorption sera beaucoup plus longue, capillaire pour ainsi dire; il faudra de longues années pour qu'elle devienne apparente. Mais plusieurs générations et l'école auront raison de tout cela, quoiqu'en disent quelques esprits chagrins. Le peuple indo-chinois subira comme tous les autres, dans un avenir plus ou moins éloigné et proportionné à l'antiquité de sa civilisation, l'empreinte des *gens de l'ouest* tout en conser-

vant indélébiles, les qualités de souplesse, de patience et de ruse qui le caractérisent. Mais alors, il y aura eu évolution morale, et, à cette époque future dont la date même approximative ne se peut fixer, on comprendra moins facilement des mœurs, des usages, des concepts moraux, qui, à notre point de vue, auront subi une heureuse évolution. Nous nous imaginerons avec beaucoup moins de précision, également, ce qui aujourd'hui encore, fait le fond de la race jaune indo-chinoise.

C'est pour cela qu'il nous a paru intéressant de recueillir les contes et les récits qui se transmettent de bouche en bouche, dans les villes et dans les villages, dans la cabane du pauvre, comme dans la demeure du riche. Là, nous trouvons l'Annamite, tel qu'il est représenté par les récits à la lecture ou à l'audition desquels il se plaît. Nous apprendrons à le connaître et à nous rendre compte de sa neutralité ; nous aurons là un reflet de sa pensée ! C'est une bonne fortune, si l'on songe que la pensée de l'Indo-Chinois reste presque toujours enveloppée dans les replis de son cerveau ; lui seul la connaît, la vérité étant pour lui une chose impossible à dire, quasi-monstrueuse... le mensonge est presque une vertu. C'est tellement vrai, que les héros des contes sont presque toujours des menteurs ou des fripons. Il suffit aussi de se livrer à quelques incursions dans le domaine théâtral pour s'en convaincre. Dans une pièce annamite en trois actes, intitulée « Truong-Ngo », ou « L'amour filial » (1) on voit le héros de l'action abuser successivement de la crédulité de deux jeunes filles, leur promettre le mariage à toutes deux et se livrer à toutes sortes d'inventions pour les maintenir dans l'erreur. Entre temps, comme il est

(1) Girieud, 58, rue des Carmes, Rouen. — Pièce traduite et commentée par le Capitaine de l'Orza de Reichenberg.

intelligent, il réussit aux examens du mandarinat et est promu aux plus hautes dignités. Il a réussi ; peu important sa duplicité, sa mauvaise foi, sa fourberie ; c'est désormais un homme honoré et honorable, pas le moindre cri discordant. Témoin la morale de cette pièce : « Que cette histoire inspire à chacun des réflexions salutaires. Tel qui est pauvre devient riche. Celui qui devient riche trouve toujours des amis. C'est simple et facile comme l'on voit.

La lecture de ces récits nous permettra aussi d'établir des comparaisons entre les Annamites et les Chinois. En effet, les récits tirés du Chinois, et qui ont cours en Indo-Chine, sont déjà d'une portée plus élevée ; on y sent plus de pensée : une morale moins égoïste en découle. On y peut même, en parcourant ces pages, recueillir des notions assez exactes sur les croyances en une vie future, la métempsycose, les peines réservées aux méchants dans l'autre monde, etc...

On y verra aussi le côté puéril, parfois du caractère annamite, ses superstitions, ses croyances aux sorciers... mais on se rendra compte aussi que ce petit peuple est terriblement égoïste et froidement cruel. La pitié, cette émanation divine de la charité, lui est chose inconnue ; les souffrances d'autrui ne l'émeuvent pas. Que dis-je ? Elles le font parfois rire aux éclats. Une femme au visage ensanglanté passe dans la rue en criant douloureusement ; elle n'excite que des rires sur son passage. Pas une main secourable ne se tend vers elle pour la soutenir ou la soulager. Un individu peut agoniser sur les bords d'un chemin sans que aucun des nombreux passants ne songe à s'arrêter pour lui venir en aide. Ici on creuse la fosse à côté d'un vieillard agonisant ; ailleurs on l'enterre quand il respire encore. Là, par le froid et un temps affreux, des marins déposent, sur la berge, un des leurs mourant, et l'abandonnent. Au cours d'une partie de plaisir, en sampan, un membre de la famille meurt ; mais

ce n'est pas un proche parent et on ne *lui doit* pas grand chose. Il est gênant et il trouble la fête. On l'attache tout simplement par un pied à l'arrière du sampan et on ramène ainsi chez lui, au fil de l'eau, le corps de ce malheureux... Il y a quelques années, en Cochinchine, pendant une forte épidémie de choléra, dans un centre indigène où il n'y avait pas de médecin, un fonctionnaire français se dévouait jour et nuit, et soignait lui-même les malades. On vient le chercher pour un cas grave ; il s'agissait d'un pauvre diable de manœuvre qui occupait, avec plusieurs de ses camarades, un coin dans une paillote assez misérable. Après plusieurs heures de soins énergiques et éclairés, le malade était tiré d'affaire. Il était à peu près sept heures du soir ; il ne s'agissait plus que de le surveiller en continuant quelques soins. Le fonctionnaire se retire après avoir donné à l'un des camarades du contaminé, les explications et les remèdes nécessaires. Vers neuf heures du soir, tout joyeux encore d'avoir conservé une existence humaine, il revient auprès de son malade... Il était mort ; il avait été abandonné et personne ne s'était plus occupé de lui. Fureur bien légitime, observations, reproches au camarade du décédé... Mais l'interprète annamite, qui accompagne le fonctionnaire l'interrompt et lui dit sur un ton assez vif et d'un air très froissé : « Mais, monsieur ! Pourquoi voulez-vous qu'il le soigne ! Ce n'est pas son frère ! »

Il est inutile de faire ressortir tout le dégoût que nous inspire une pareille morale. Ce n'est pas un fait isolé ; c'est la règle. Cet homme, qui aurait pu être sauvé, est mort, parce qu'il n'avait pas, auprès de lui, des parents *directs* qui auraient *dû* le soigner, parce que c'est prescrit par les lois. Nous n'ignorons pas non plus que quelqu'un peut se noyer devant plusieurs centaines d'Annamites, sans que aucun d'eux cherche à lui porter secours, même sans risquer

sa vie en quoi que ce soit. Tant pis pour lui s'il n'a pas de parents dans la foule. De pareils faits nous révoltent et semblent impossibles à croire, tellement ils sont éloignés de notre morale.

Il faut ajouter, cependant, qu'il y a déjà de nombreuses exceptions. On voit des actes de dévouement, des sauvetages accomplis par des indigènes ; ils sont plus fréquents en Cochinchine, où le contact avec l'Européen a été plus long. On constate, en effet, que les auteurs sont d'anciens tirailleurs, des marins, des fonctionnaires, des catholiques..., bref, des gens nous ayant fréquenté depuis assez longtemps. Nous ne voudrions pas faire entrer dans ce court aperçu la question, si brûlante aujourd'hui, du catholicisme, mais nous restons persuadés que l'esprit de charité enfantera toujours plus de dévouements que la philanthropie. Il résulte de ce qui précède, que nous sommes en droit aussi de croire à l'absorption morale, mais avec les réserves inévitables de durée.

Nous espérons donc que la lecture des « fables, contes et récits annamites » contribuera à éclairer l'opinion sur les habitants de l'Indo-Chine et que l'aperçu que nous venons de donner sur leur caractère facilitera la lecture des pages qui vont suivre. Aujourd'hui encore, les changements sont à peine sensibles, insaisissables même. Il ne faut pas s'en étonner si l'on songe à cette civilisation restée stationnaire, cristallisée depuis des milliers d'années. Cette permanence dans les habitudes, les mœurs, les coutumes, la vie publique et la vie privée est particulière à la race jaune, témoin les Chinois. Mais, si peu adéquats que puissent être à notre intellect moral les fictions et les faits que l'on va lire, il faut penser que dans un avenir plus ou moins éloigné, l'influence française aura fait son œuvre et que ce qui nous choque encore dans cette lecture, sera peu à peu du domaine du souvenir.

Mais, ces réserves faites, il ne faut pas oublier que nombre

de fables ont une valeur et une originalité réelles. Beaucoup datent de plusieurs siècles et nous pouvons établir des rapprochements très curieux entre nos maîtres dans la matière et les fabulistes indigènes. Il y a souvent de la grâce, de l'originalité, de la vivacité et une naïveté parfois ravissante. Les caractères des animaux y sont dépeints avec une touche vraie qui fait image. On les voit agir, on les entend converser.

Les notes qui accompagnent le texte élucideront certains points de mœurs et d'habitudes qui pourraient rester obscurs à ceux qui ne connaissent pas l'indigène. Bref, nous nous sommes efforcés par cette préface et par les divers commentaires qui accompagnent le texte de rendre possible sans trop d'ennui la lecture de ce recueil. Nous nous estimerions trop heureux d'avoir réussi et d'avoir procuré au lecteur quelques instants d'utile délassément.

Bac-Ninh, le 1^{er} juillet 1904.

Capitaine DE L'ORZA DE REICHENBERG.



FABLES, CONTES ET RÉCITS

ANNAMITES

I.

Le Chien et le Coq.

Un beau jour, le Chien rencontra le Coq et le salua fort civilement. Les deux compères se mirent à causer de la pluie, du beau temps et de bien d'autres choses encore. « Je suis « bien heureux, disait le Chien au Coq, d'avoir passé avec « vous ces quelques instants d'agréable conversation. Je « voulais précisément vous demander un petit renseignement. « Je dois reconnaître que le ciel vous a doué d'un instinct « vraiment admirable ! Je ne puis m'expliquer que vous « connaissiez si bien l'heure de la troisième veille (1) et que « lorsque le jour est sur le point de paraître, vous soyez « réveillé pour chanter. Et cela tous les jours de l'année ! Je « n'y puis rien comprendre. »

Le Coq répond au Chien : « Il n'y a là rien qui vous doive « étonner ; c'est l'instinct qui me vient d'en haut, tout « bonnement ; je lui obéis sans m'en rendre compte et je me « trouve réveillé par la force des choses ». Mais à son tour

(1) La nuit chez les Annamites comme chez les Romains de l'antiquité est partagée en quatre veilles de trois heures chacune, la première commençant à six heures du soir.

le Coq se met à interroger le Chien et lui demande : « Mais
« vous-même, cher ami, comment se fait-il que vous puissiez
« discerner si facilement l'approche des étrangers et que
« vous vous mettiez à aboyer pour prévenir vos maîtres ? »
— « Ah ! ça c'est autre chose, répondit le Chien, et je vais
« vous en donner l'explication. Vous ignorez peut-être que
« mon cœur est fait avec de la terre ; chaque fois que j'en-
« tends un bruit se produire à la surface du sol il résonne
« dans mon cœur ; c'est ainsi que je suis prévenu » (1).
— « Oui ! je comprends parfaitement, répond le Coq, si vous
« êtes couché par terre, rien de plus simple ; mais s'il vous
« arrive de dormir sur une planche, ou sur un lit de camp (2)
« je ne m'explique plus de quelle manière vous pouvez être
« prévenu et mis en éveil ». — « N'en ayez point de souci,
« répondit le Chien. Lorsque en l'absence des maîtres il
« m'arrive de grimper sur le lit de camp, je m'en rapporte à
« ceux de mes camarades qui sont moins fortunés que moi.
« Ils aboient avant moi : alors, tant pour les imiter que pour
« leur faire plaisir, je me mets à hurler avec eux de mon
« mieux ».

— Cette fable est une plaisante explication des horribles concerts donnés par les chiens annamites. Celui qui n'a pas passé une nuit dans un village indigène ne peut se faire une idée du tapage infernal causé par les chiens et qui dure toute la nuit. On voit que le coq est un brave animal qui dit tout bonnement la vérité et qui répond sans artifice. Il n'en est pas de même du chien qui s'en voudrait beaucoup de ne pas mystifier son camarade. Il est bien de son pays.



(1) Le chien, en bon Annamite, ne résiste pas au désir de mystifier le coq et de lui raconter une histoire.

(2) Les Annamites dorment sur des lits de camp dont les planches reposent sur des tréteaux. Ce sont de simples planches. Mais elles peuvent avoir un prix très élevé, suivant la fortune du propriétaire tant par la qualité du bois que par leurs dimensions.



II.

Le Crapaud et le Rat

Depuis de longues années le crapaud et le rat étaient unis de l'amitié la plus étroite. Le crapaud avait le cœur bon et compatissant; toute sa joie consistait dans le bonheur d'autrui. Il ne savait que faire pour obliger ses amis. Tantôt il allait au marché acheter des fruits savoureux; tantôt il obligeait le rat de sa propre bourse, car celui-ci joueur et dépensier se trouvait toujours à court d'argent. Ce n'étaient chez lui que repas succulents, fêtes continuelles en l'honneur de son ami le rat.

Un beau jour le rat voulut se mettre en frais et traiter à son tour son ami. Il acheta de quoi faire bombance, prépara un plantureux festin et descendit de son arbre pour inviter le crapaud à venir en sa demeure. « Vous en parlez à votre aise, lui répondit le crapaud, comment voulez-vous que je fasse pour grimper là-haut? Vous n'y songez pas? » « — J'ai pensé à cela, répondit le rat, prenez ma queue, mordez-là bien fort et je vous traînerai à ma suite. Vous voyez que ce n'est pas compliqué. » Ce qui fut dit, fut fait; nos deux compagnons, l'un tirant l'autre, arrivent en haut de l'arbre près de la demeure du rat. Madame Rat apparaît aussitôt sur le seuil de sa porte et se met à saluer: « Hé! bonjour, compère crapaud, vous vous faites rare; c'est une bonne fortune que de vous voir par ici. » Par malheur le

pauvre crapaud ouvre la bouche afin de répondre à tant de politesse, mais oubliant qu'il est suspendu dans les airs. N'étant plus retenu par rien, il dégringole et vient s'aplatir au pied de l'arbre où il trouve la mort.

Pendant ce temps-là, monsieur Rat et sa femme se moquaient du sort du crapaud, riant aux éclats de sa chute qu'ils avaient trouvée comique. « Quel bavard ! ce crapaud, » se disaient-ils ; tant pis pour lui ; s'il n'avait pas parlé « aussi vite, il serait encore en vie. »

— Cette fable, dont la morale peut se résumer par : « Trop parler nuit », nous permet de pénétrer le peu de sensibilité du peuple annamite. La mort du pauvre crapaud, être bon et charitable, fournit un aliment à la gaîté du rat et de sa femme, au lieu d'éveiller leur pitié. C'est un bon tour joué par le rat. Peu important les suites qu'il peut avoir pour l'ami trop confiant. C'est une aventure plutôt gaie et dont tout bon Annamite doit se réjouir.



III.

Le Paysan et la Mouche.



Il y avait une fois un paysan. Il était fort sot, peu intelligent et toutes les bêtises qu'il commettait faisaient la joie du village. Un jour, il célébra une fête en l'honneur de ses parents morts. Pendant qu'il accomplissait la cérémonie, une mouche vint se poser sur le repas qu'il avait préparé ! A cette vue notre homme devient furieux. Il trouve que cette mouche est d'un sans-gêne excessif. Mais, au lieu de la chasser lui-même, il ne trouve rien de mieux à faire que de se rendre auprès du *huyen* (1) pour lui demander justice. Après les prosternations d'usage notre imbécile s'exprima ainsi : « Je
« vous salue très respectueuse-
« ment ; je venais de préparer
« un repas en l'honneur de mon
« père et de ma mère décédés
« depuis longtemps déjà, lors-
« qu'un petit animal, d'espèce

(1) Le *huyen* est un mandarin qui remplit dans les provinces des fonctions analogues à celles des sous-préfets.

« inconnue est venu en volant se poser sur les mets, dans
« l'intention d'en manger le premier. C'est d'une insolence
« extraordinaire et je ne puis la comprendre. » Le *huyen*, à
ce discours puéril, vit qu'il avait affaire à un simple d'esprit.
Il réfléchit un moment et répondit en ces termes : « Eh ! bien,
« puisque cet animal est à ce point inconvenant je vous
« autorise à le châtier et à le frapper partout où vous le
« rencontrerez. »

A peine le *huyen* achevait-il ces mots qu'une mouche vint
se poser sur son visage : « Ah ! c'est fort bien jugé ! s'écria
« le paysan ; mais il faut que cet animal soit privé de sens
« et d'une impolitesse sans limites. Maintenant c'est de vous
« qu'il se moque, car le voilà posé sur votre figure. C'en est
« trop ! » En même temps qu'il prononce ces mots, il lève
le bras et applique une maîtresse gifle au *huyen*, à la grande
stupéfaction de ce dernier et de tous les assistants...

— Cette fable a quelque analogie avec « l'Ours et l'Amateur des
jardins ». Les simples d'esprit ont leur place toute marquée dans
les récits des Annamites et dans leur théâtre. Ce peuple enclin à la
moquerie, ne pouvait laisser passer une pareille occasion de se
divertir.





IV.

Le Lièvre, le Crocodile et les Poissons.

Il y avait une fois, un lièvre qui habitait une région peu favorisée par la nature. Elle était aride, déserte, sans herbe. Ce pauvre lièvre ne trouvait plus rien à manger. Il se résolut enfin à traverser le fleuve pour aller se fixer dans une région où la vie lui serait plus facile. Dans ce but, il s'adressa au crocodile : « Mon joli crocodile, mon cher frère, lui dit-il, je compte sur votre bonté pour me transporter de l'autre côté de l'eau. J'en suis tout à fait incapable par ma seule industrie. Mais afin de reconnaître le grand service que vous allez me rendre, je vous donnerai ma sœur en mariage. »

Le crocodile accepte ; la traversée du fleuve se fait en causant de part et d'autre de bonne amitié. Tout en parlant, le crocodile demande au lièvre : « Comment vous trouvez-vous sur mon dos ? N'est-ce pas qu'il est doux et poli comme de la soie ? De méchantes gens prétendent qu'il est rugueux et sale. Ah ! vraiment, il y a bien des jaloux de par le monde ». Le lièvre s'empresse de répondre : « Ah ! mon mignon crocodile, je suis bien de votre avis ; je trouve qu'il n'y a rien à redire sur votre dos et que bien des animaux parmi les plus réputés, seraient heureux d'avoir une peau aussi douce à caresser que la vôtre. Allez, Allez, laissez dire les médisants ».

Le voyage se termine enfin et voilà mon lièvre arrivé sur la berge opposée. A peine a-t-il touché terre qu'il met entre le crocodile et lui une distance prudente.

— « C'est bien par la force des choses, lui dit-il, que j'ai « été obligé de m'asseoir sur votre dos qui est bien la chose « la plus répugnante que je connaisse ; mais lorsque l'on est « pressé par la nécessité, il faut bien s'accommoder de tout. « Quant à vous donner la main de ma sœur, ce serait « vraiment dommage ! Vous ne vous êtes jamais regardé » (1). Ayant tenu ce beau discours, il s'en alla, laissant le pauvre crocodile tout penaud.

Dans ce nouveau pays, notre lièvre était tout à la joie, les alentours étaient ravissants, pleins de charmes et d'une fertilité exceptionnelle. Il entra dans les champs de patates et faisait des débauches de feuilles fraîches ; il engraisait à vue d'œil. Mais les jardiniers voisins, mécontents des dégâts qu'il causait dressèrent des pièges pour le prendre. Notre lièvre qui était grisé par le bonheur de sa nouvelle existence, ne faisait plus attention à rien. Il finit par être pris.

On le mit dans un panier et on l'emporta. Ceux qui s'étaient emparés de lui mirent le panier près d'un vase qui contenait deux gros poissons. On préparait un grand festin dans la maison, ce jour-là, et les gens se disaient entre eux : « Deux beaux poissons et un lièvre, voilà de quoi faire « bombance ; nous ne serons pas trop malheureux, aujourd'hui ». Pendant ce temps-là, notre lièvre réfléchissait aux moyens de se tirer d'affaire : « Hé ! frères poissons, leur dit-il, « vous n'ignorez pas que l'on va nous tuer ; je suis persuadé « que, comme moi, vous seriez bien heureux d'échapper à « la mort ». — « Certes oui, dirent les poissons, mais comment faire ? » — « Ecoutez-moi bien, dit le lièvre, voici « comment il faut s'y prendre. Mordez-vous la queue l'un « l'autre, aussi vigoureusement que possible. Puis agitez- « vous avec vigueur, de manière à briser le vase ; cela fait,

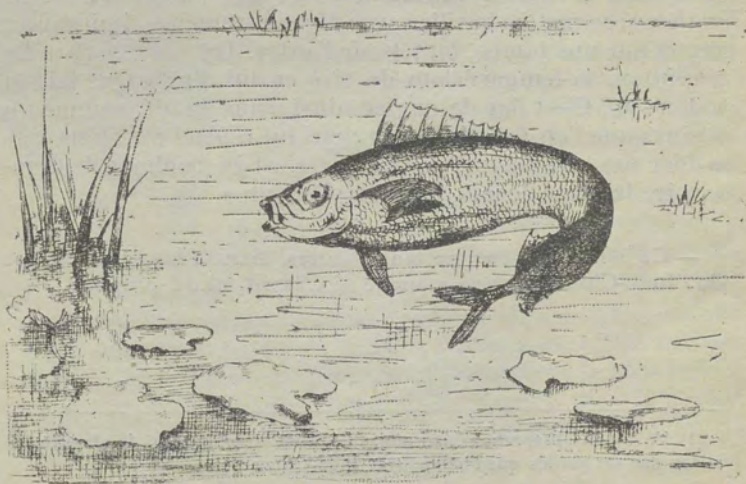
(1) Mais pour mon frère l'ours on ne l'a qu'ébauché.
Jamais, s'il veut m'en croire, il ne se fera peindre.

(LAFONTAINE. Fables).

« vous vous échapperez dans l'eau du lac ; là vous serez « sauvés ».

Les deux poissons suivirent fidèlement les conseils du lièvre. Ils se remuèrent si fort que le vase finit par se briser. Aussitôt notre lièvre rusé se mit à crier : — « Hé ! mon « maître, accourez vite, voilà vos poissons qui se sauvent ». On saute aussitôt sur le panier dans lequel se trouvait le lièvre, afin d'y renfermer les poissons. Mais ceux-ci étaient déjà hors d'atteinte. Quant au lièvre, il profita de ce que l'on ouvrait le panier pour filer adroitement. Il se garda bien par la suite de revenir dans les champs de patates. Grâce à son intelligence le lièvre put sauver sa vie et celle des poissons.

— Cette fable est d'une tournure assez vive. La conversation entre le lièvre et le crocodile est remplie d'humour ; c'est de la vraie comédie humaine. Les Annamites attribuent au lièvre des qualités de ruse et d'intelligence bien supérieures à celles des autres animaux. Dans leurs récits populaires, le lièvre est toujours le héros de la ruse et du génie inventif.



Le Mari qui saute.

Il y avait une fois un mari qui avait grand peur de sa femme. La chose n'est pas rare. Un matin, celle-ci s'en alla au marché, laissant son mari à la maison. Celui-ci veut profiter de l'absence de sa femme pour manger des patates qu'il aime beaucoup. Il en prend donc quelques-unes et les fait cuire sous la cendre. Mais la satisfaction du pauvre diable est de courte durée, car sa femme qui veut le surprendre arrive sans faire de bruit. Notre homme, heureusement pour lui, avait aperçu son ombre (1). Aussi, vite il ramasse les patates, les met dans son pantalon qu'il relève et se porte à la rencontre de son épouse. Mais il n'avait pas pensé aux patates dont la chaleur l'incommode et finit par le brûler. Le voilà qui se met à sautiller avec des mouvements simiesques, tantôt sur une jambe, tantôt sur l'autre. Devant une pareille réception, sa femme éclate de rire et lui dit : « Que fais-tu donc là ? C'est fou de sauter ainsi sans motif, comme un singe que l'on fouette ! » Son mari lui répond : « Tu ne vois donc pas, ma chère femme, que c'est le bonheur de te revoir. Je saute de joie, tout simplement. »

— Ce petit récit, comme tant d'autres, montre bien le caractère de l'Indo-Chinois qui ne manque ni d'esprit, ni d'à-propos.

(1) Voilà une observation bien annamite. Rien de plus rusé, de plus fin, de mieux sur ses gardes que l'habitant de Indo-Chine.

**La Mouche, le Moustique, le Roitelet
et la Tortue.**



La mouche, le moustique et le roitelet se réunirent un jour pour faire une partie de campagne. Après avoir bien vagabondé, ils vinrent se poser sur une feuille de nénuphar qui nageait à la surface d'un étang dont les eaux étaient d'une fraîcheur et d'une limpidité délicieuse. Ils se mirent à causer, s'interrogeant les uns les autres, sur leur manière de vivre, philosophant même sur les peines et les plaisirs de ce monde. La mouche parla la première : « Je suis, dit-elle, le plus heureux de tous les animaux. Personne à ce point de vue ne peut se comparer à moi. Dans la maison des simples particuliers comme dans celle des rois, s'il y a un repas servi, c'est moi qui en mange avant tout le monde. Tous les mets, même les plus recherchés, c'est moi qui les savoure. »

Le moustique dit à son tour : « Ce genre de nourriture ne me convient pas, mais s'il y a quelque part un joli visage aux fraîches couleurs et aux joues bien blanches, c'est moi qui en jouis le premier. Tout en l'embrassant, j'en tire des gouttelettes roses, délicieuses au goût. » — « Je suis encore plus heureux que vous tous, dit le roitelet, car s'il pousse quelque part un champ de riz hâtif, ou un champ de riz

« de saison, c'est moi qui, le premier, en picore les tendres
« germes. »

(1) Pendant tous ces discours, la tortue, qui se trouve dans un coin écarté de l'étang, vient se joindre au groupe pour lui faire part de ses impressions. Elle ne se fait pas prier : « J'ai la demeure la plus agréable qui soit au monde, car « je trouve ici la fraîcheur, le calme, le plaisir et la nourriture la plus abondante : Graines et racines de nénuphar, « poissons de toute espèce, tels que : *ca-ro*, *ca-sac*, *ca-loc*, « *ca-tre*.... » (2).

« Mais puisque vous vivez de poisson, dirent les autres « animaux, comment se fait-il que nous en apercevions une « si grande quantité s'ébattre à la surface des eaux ? » — « Mais non, mais non, répond la tortue, je fais erreur : « chacun sait que je ne mange pas de poisson. Je me nourris « tout simplement de *rau muong* (3) ».

Mais la journée touche à sa fin et nos voyageurs décident de s'en aller. La tortue, qui s'ennuie, voudrait bien les re-

(1) Il est piquant de rapprocher de cette fable les vers de notre immortel fabuliste, contenus dans « la Mouche et la Fourmi » :

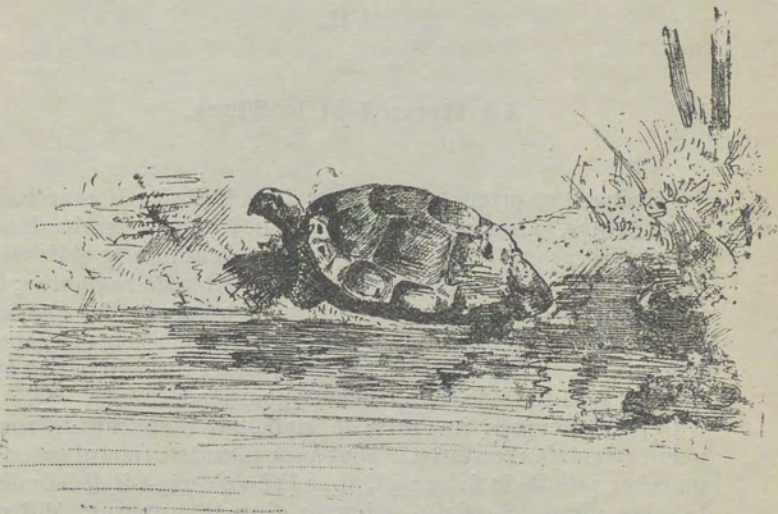
Je hante tes palais, je m'assieds à ta table.
Si l'on t'immole un bœuf, j'en goûte devant toi.
Pendant que celle-ci, chétive et misérable,
Vit trois jours d'un fêtu qu'elle a trainé chez soi.
Mais ma mignonne, dites-moi,
Vous campez-vous jamais sur la tête d'un roi,
D'un empereur ou d'une belle ?
Je le fais et je baise un beau sein quand je veux...

(2) En Annamite, le mot *ca* veut dire poisson ; les autres noms, tels que : *ro*, *sac*, *loc*, *tre* désignent l'espèce. Les Annamites sont très amateurs de poisson qu'ils accommodent avec des sauces pimentées et dont ils font des soupes. Quelques-unes de ces espèces sont très savoureuses, mais en général dédaignées à tort des Européens, à cause de leur peau noirâtre et de leur aspect peu engageant.

(3) Ce nom désigne une racine qui pousse dans les marais et que les indigènes consomment. La tortue, en effet, animal essentiellement herbivore, ne saurait se nourrir de poissons. Mais n'oublions pas que c'est une tortue annamite, qui n'a pas résisté au désir de mentir, afin d'étonner nos trois excursionnistes.

tenir : « Restez donc, leur dit-elle, qui vous presse ainsi ?
« Vous avez bien le temps... » La mouche répondit aussitôt :
« Nous vous sommes bien obligés, vraiment. Mais nous en
« savons assez sur les charmes de votre existence ; nous ne
« vous les envions pas. Le temps nous presse, et que devien-
« drions-nous, par Bouddha ! si, à la fin de la journée, nous
« n'avions pour toute nourriture que vos *ravi muong* ! Nous
« risquerions fort de mourir de faim. Au revoir, chère et char-
« mante tortue, au revoir ! Nous vous laissons aux charmes
« de votre délicieuse retraite ! »

— Cette fable est charmante. Il y a des situations bien décrites, un dialogue vif, animé, spirituel entre les voyageurs et la tortue.





VII.

Le Renard et le Tigre.

Le renard se promenait un jour dans la forêt. Il marchait à l'aventure, le nez au vent, quand tout à coup il tomba dans une fosse très profonde. Les parois en étaient hautes et lisses. Malgré tous ses efforts, il lui fut impossible de remonter ; il gémissait, il criait à fendre l'âme, bondissant de côté et d'autre, frétilant et remuant comme le poisson pris dans une nasse. Cependant, il cherchait dans son esprit inventif un moyen de se tirer de cette fâcheuse position.

Depuis quelques instants, le ciel était menaçant, le tonnerre grondait avec force... Tout à coup, maître renard entend marcher près de la fosse : « Qui va là ? » s'écria-t-il de sa voix la plus aiguë. Soudain, seigneur tigre (1) apparut. Maître renard, tout effrayé, n'en laissa rien paraître cependant et

(1) Les Annamites appellent le tigre *ong* (monsieur). Ils ont de cet animal une peur terrible et bien justifiée. Des indigènes sont fréquemment enlevés par le tigre, dans leur village même.

manifesta la joie la plus vive : « Où allez-vous donc ainsi ?
« cher ami. Je suis bien heureux de vous voir, en vérité, bien
« heureux... » — « Je vais à la chasse, répond le tigre ; j'ai
« grand faim et, ma foi, je ne serais pas fâché de me mettre
« quelque chose sous la dent... » Compère renard change alors
« la conversation, et, avec l'expression du plus vif intérêt :
« Comment ! serait-il possible que vous ne connaissiez pas la
« fameuse nouvelle ! on ne parle que de cela depuis ce matin ». —
« Non, en vérité », répond le tigre. — Vraiment ? Vous ne
« savez donc pas que c'en est fait de nous, de toute la gent
« animale et que, avant peu, le ciel va nous dégringoler sur
« la tête ». — « Pas possible ! C'est étonnant que je n'en aie
« pas encore entendu parler ; mais, c'est effrayant, ce que
« vous me racontez là ! » — « Voyez-vous, dit le renard, moi
« j'ai pris mes précautions. De peur que si le ciel ne tombe,
« je ne puisse m'échapper à temps, je me suis réfugié dans
« cette fosse dont je connaissais depuis longtemps l'existence.
« En vous voyant passer, je n'ai pu m'empêcher de vous pré-
« venir et cela en raison de la vieille amitié qui nous unit.
« Maintenant, vous voilà averti ; chacun pour soi, bonne
« chance et au revoir ! » Le tigre hésitait à s'en aller ; enfin,
il demande au renard asile dans sa fosse : « Allons, acceptez-
« moi, nous nous tiendrons compagnie, le temps nous paraîtra
« moins long ». — « Avec grand plaisir, dit le renard, des-
« cendez donc, je suis enchanté de pouvoir vous être
« agréable ».

Le tigre s'élançait dans la fosse et nos deux compères se mettent à causer (1), puis le renard se met à faire des agaceries à son camarade de captivité et à le chatouiller ; celui-ci, impatienté, se fâche. Le renard continue de plus belle et met le tigre en fureur : « Ah ! j'en ai assez, petit taquin ; finissez, « sinon, d'un coup de patte, je vous envoie dans les airs ; si « le ciel vous écrase, vous n'aurez que ce que vous méritez ». Notre malin renard ne s'émeut nullement et taquine le tigre de plus en plus. Celui-ci, exaspéré, finit par l'envoyer pro-

(1) C'est un fait connu que le tigre, pris au piège ou dans une fosse, est tellement terrifié, qu'il néglige de dévorer l'animal, chèvre ou cochon, que l'on a mis là pour l'attirer. La frayeur est dans ce cas plus forte que la férocité.

mener hors de la fosse : « Au diable ! le petit espiègle !
« Voyez-vous ce freluquet qui se permet de me manquer de
« respect. Que le ciel vous écrase ! Je n'en ai nul remords. »
Le renard, plein de joie d'avoir pu se tirer d'affaire en dupant
son plus féroce ennemi, s'empresse de courir au village. Il
prévient les habitants, les conduit près de la fosse et assiste
avec joie au trépas du malheureux tigre.

MORALE.

Lorsque les méchants sont dans le malheur, ils emploient
toutes sortes de ruses pour se tirer d'affaire. Mais ils ne s'en
tiennent pas là, car ils cherchent à attirer sur la tête des
autres les maux dont ils étaient menacés et auxquels ils ont
échappé. Leur bonheur consiste à faire le malheur de leurs
semblables.

— Comme ingéniosité et comme invention, cette fable est un
des modèles du genre. Elle est bien faite pour plaire au peuple
annamite qui est pétri de malice, de ruse et aussi de cruelle
insensibilité. Elle montre bien l'esprit subtil et retors qui est le
fond de la race.





JOURNAL
DE ROUEN
10

VIII.

Le Gendre imbécile qui imite son Beau-Père.

Il était une fois un individu dont la bêtise dépassait tout ce que l'on peut imaginer. Malgré tout, lorsque l'âge de se marier fut venu pour lui, il chercha à prendre femme, et, à cet effet, s'adressa à un entremetteur ⁽¹⁾. Celui-ci s'occupa de

(1) La réserve extérieure des mœurs est assez grande en Indo-Chine ; elle ne permet pas à un jeune homme de demander lui-même une jeune fille en mariage. On se sert pour cela d'intermédiaires ; le plus souvent, on les choisit parmi les notables de la commune. Ce sont eux qui mettent les deux familles en rapport ; ils vont d'une maison à l'autre porter les demandes et les réponses, débattre les conditions du mariage, les clauses particulières, etc..., etc...

lui trouver une femme et le mit en rapport avec les parents d'une jeune fille qui agréèrent sa recherche. Tout fut convenu sans difficulté. On mangea ensemble l'arec et le bétel (1). Cette cérémonie terminée, notre imbécile alla trouver l'entremetteur pour lui demander de quelle façon il devrait se conduire avec son beau-père pendant son temps d'épreuve. Ce dernier lui dit : « Votre devoir est des plus simples ; il faut « avant tout être prévenant pour votre beau-père. Chaque « fois que vous le verrez commencer un travail, il faut vous « substituer à lui et faire le travail à sa place. Quoiqu'il « fasse, imitez-le par déférence ; il en sera très heureux. »

Muni de ces sages recommandations, il se rend chez son beau-père, animé des intentions les plus louables. Après le repas, son beau-père se lève, prend sa hache pour aller couper du bois dans la forêt. Le fiancé l'imita. Les voilà tous les deux au milieu des taillis. Le premier s'approche d'un arbre pour l'abattre, mais à peine l'a-t-il touché de sa hache que son gendre s'approche et lui dit : « Père, laissez donc, cela « me regarde ». Le beau-père n'insiste pas, il abandonne son travail et se met en devoir d'abattre un autre arbre. Son gendre le rejoint aussitôt et fait comme précédemment. Le beau-père cède et son gendre persiste toujours à vouloir s'emparer de sa besogne. Le vieillard, cette fois, commence à s'inquiéter sérieusement et à croire que son gendre a perdu la tête. La peur le saisit ; il prend la fuite. Son gendre s'élança sur ses traces et fait tous ses efforts pour le joindre. Dans sa course, son turban se détache et s'accroche à un buisson de bambous. Le gendre, voyant cela, s'arrête, enlève

(1) C'est la troisième cérémonie d'une union et c'est après cela que les jeunes gens sont considérés comme fiancés. Ils échangent une chique de bétel en présence des parents et des amis communs. A partir de ce moment, le futur est considéré comme faisant partie de la maison. Il doit venir travailler chez ses beaux-parents chaque fois que l'on a besoin de lui, soit pour les semailles, la récolte, le labourage. On appelle cela en annamite (faire le gendre) *lâm ré*. Cet usage est en somme des plus sages, car il permet aux beaux-parents de s'assurer des qualités de leur gendre, de ses défauts, de son intelligence... C'est en un mot une garantie sérieuse pour l'avenir. L'épreuve, car c'en est une, dure de quelques semaines à un mois. Ces explications nous permettront de mieux comprendre la suite du récit.

son turban, et, toujours pour imiter son beau-père, lance son turban sur le buisson.

Cette fois, le vieillard n'a plus le moindre doute, il est bien convaincu de la folie de son gendre. Il rassemble ses dernières forces et rentre chez lui aussi vite que la flèche. Il trouve sa femme accroupie devant le foyer et soufflant le feu. D'un coup de pied, il la bouscule et lui ordonne de s'enfuir au plus vite. « Notre gendre est fou! notre gendre est fou! » lui crie-t-il. Ce dernier, qui vient d'entrer, a vu la scène, et, toujours pour imiter son beau-père, envoie un coup de pied à sa belle-mère. L'émoi est à son comble chez les deux vieillards. Ils s'enfuient et vont se cacher dans le grenier à riz. Le gendre les suit et se cache avec eux. Epouvantés, les pauvres gens sont persuadés que leur gendre veut leur faire un mauvais parti. Mourants de peur, ils crient à tue-tête pour appeler les voisins. Leur gendre les imite et crie encore plus fort qu'eux...

— Ce récit est une simple farce qui pourrait se prolonger longtemps encore, elle est mise sur le compte d'un simple d'esprit. C'est d'ailleurs une idée qui a été exprimée chez nous dans bien des comédies. Ici la forme est plus simple. Cela nous permet cependant d'avoir quelques notions sur les préliminaires d'une union annamite.





IX.

Les deux Maris.

Il y avait une fois deux individus dont les demeures étaient voisines et qui avaient de leurs femmes une peur terrible. Les maris de ce genre ne sont pas rares. C'étaient de véritables enfants, tenus dans un esclavage complet par leurs irascibles moitiés. Un jour l'un d'eux faisait sécher ses effets au soleil. Il les oublia. Sur ces entrefaites la pluie se mit à

tomber et les effets se mouillèrent. En entendant la pluie, la femme accourt toute courroucée et donne l'ordre à son mari de rentrer les effets. Elle se met dans une colère épouvantable, accable son mari des pires injures et, enfin, lui donne des coups de bâton.

Le pauvre diable s'enfuit au plus vite chez son voisin et lui conte ses malheurs. « Ah! lui dit celui-ci, ce n'est pas moi « je vous assure qui me laisserais traiter ainsi. Comment! « vous supportez que votre femme vous transforme en domes-
« tique et vous frappe! Vraiment vous n'avez pas la moin-
« dre énergie. Ah! s'il m'arrivait comme à vous d'avoir à
« faire sécher des effets et de. . . . » Il n'a pas le temps d'en dire davantage; sa douce moitié fait irruption dans la salle un bâton à la main, se plante devant lui et, l'œil injecté de colère, lui dit: « Que feriez-vous, s'il vous plait? Je voudrais « bien le savoir. Voyez-moi ce beau monsieur qui veut dés-
« obéir à sa femme! . . . » Le malheureux mari épouvanté a du mal à se remettre. . . « Je. . . je. . . Vous avez mal com-
« pris, ma bonne, ne vous fâchez pas. . . j'étais, au contraire,
« en train de dire à mon ami que si j'avais été à sa place,
« j'aurais rentré le linge avant que la pluie ne se mette à
« tomber. C'est un maladroit et voilà tout. »

— L'Annamite, comme on le voit, ne manque pas d'à-propos. On ne le prend jamais sans vert. Il a toujours une bonne raison à donner. Ces petites histoires presque insignifiantes où la ruse et l'adresse sont en jeu amusent beaucoup les Annamites. Ils se reconnaissent là et savent bien ce dont ils sont capables. La maîtresse-femme est un type courant en Indo-Chine. La femme annamite prend fréquemment dans son ménage la plus grande part d'autorité. Elle s'entend admirablement au commerce, mieux que l'homme en général, qui n'a pas ses qualités d'ordre et d'économie. Il n'est pas rare de voir des femmes annamites diriger de grandes maisons de commerce et même des entreprises industrielles avec un réel succès.



X.

L'Ecolier qui corrige des Vers.

Il était une fois un jeune écolier qui malgré son extrême jeunesse était érudit et lettré comme pas un. On préparait un jour dans la ville qu'il habitait la résidence du prince. Toute la cour s'était réunie pour composer les vers qui devaient être mis à la porte du palais. On les grava sur le mur en lettres d'or. Ils étaient ainsi conçus :

*Les fils aiment souvent à désertir la maison de leur père
Les serviteurs de l'Etat doivent dénoncer ces ingrats au roi.*

L'écolier qui passait par là s'arrêta pour les lire. Ces vers ne lui plurent point. Il prit un air arrogant, presque fâché et ne se découvrit pas. Les soldats préposés à la garde de la porte l'appréhendèrent en lui disant : « Vous ne savez donc « point que c'est ici la demeure d'un grand personnage et que « vous avez commis une faute très grave en ne vous décou-
« vrant pas ». L'écolier répondit que son action était voulue et qu'il persistait dans ses opinions.

Les soldats le conduisirent à la salle d'audience du prince où se trouvait en ce moment une foule nombreuse. Le prince interrogea l'écolier ; ce dernier déclara hardiment que les vers inscrits à la porte du palais étaient mauvais. Le prince étonné, réunit toute sa cour pour lui faire part de cette nouvelle.

Les courtisans pleins de dédain demandent à l'écolier ce qu'il trouve de blâmable dans les vers incriminés. « Ils « manquent totalement de convenance, répond le jeune « homme. Je m'étonne que vous ne vous en soyez pas « aperçu et que vous ayez osé inscrire dans ces vers *le fils* « avant *le père* et *les serviteurs* avant *le roi*. Trouvez-vous « cela respectueux ? » — « L'observation est fort juste, dirent « les mandarins, mais comment faire maintenant ? pour « corriger ces vers ? » — « Rien de plus facile, répondit « l'écolier, et voilà l'inversion que je propose ; elle me paraît « bien et chacun ainsi sera à sa place :

« La maison du *père*, les *fils* ne doivent pas la quitter
« Alors le *roi* et les *serviteurs* n'ont rien à blâmer. »

Cette correction reçut l'approbation générale. Le prince enchanté donne aussitôt à l'écolier le titre de docteur et lui fait un riche présent pour le récompenser de ses mérites. Les mandarins eux-mêmes le comblèrent de cadeaux.

— Ici, c'est une étude de mœurs tout à fait particulière et fort juste. Les lettrés annamites et chinois se réunissent pour composer en vers, des sentences, des maximes, des souhaits de bonheur que l'on dessine avec luxe soit sur du papier, soit sur du bois, souvent en riches incrustations. Ce sont parfois de véritables œuvres d'art

et d'ébénisterie. Ils discutent volontiers et longuement sur la valeur de leurs vers qui sont d'autant plus appréciés que le sens en sera plus caché. Cela fait partie, en effet, de la méthode d'éducation chinoise. La science ne doit pas être mise à la portée de tous et celui qui en détient quelques parcelles les conserve jalousement.

Cependant si nébuleux que soit le sens de la pensée des littérateurs indo-chinois ou chinois il faut avant tout respecter la forme, la forme sacrée et imprescriptible dont ce peuple discipliné et soumis est si observateur. Aussi dans un vers, citer le fils avant le père, les serviteurs avant le roi, c'est presque un crime de lèse-majesté.

On voit d'autre part combien les gens instruits et lettrés sont considérés en Extrême-Orient. Ils peuvent prétendre à tous les honneurs, aux plus grandes charges du royaume, les dignités et les emplois sont donnés au concours.

A propos du respect de la forme et des usages établis, nous citerons une petite histoire que l'on se raconte volontiers en Extrême-Orient et qui est tirée des annales chinoises. — « *Si non e vero e bene trovato.* »

« Il y avait autrefois dans les pays du Sud un cultivateur nommé Nguyen; il était peu fortuné mais vertueux, probe et honnête. La renommée de sa vertu s'étendait au loin. Il n'était pas riche et par suite les journées se passaient pour lui en un dur labeur; il cultivait péniblement sa rizière et un petit jardin. Néanmoins il vivait heureux, content de son sort, remerciant chaque jour la Providence de ses bienfaits. Un jour qu'il venait de travailler à sa rizière il fut pris d'une envie de... s'écarter et suivant la coutume du pays obéit aux lois de la nature à l'endroit même où il se trouvait. Sa rizière étant en bordure de la route, il faisait face à la route et à quelques pas à peine de celle-ci. Soudain, un bruit de chevaux, des cris; des coureurs lancés au galop, paraissent sur la route et annoncent le passage de l'empereur. Nguyen sait fort bien que c'est un crime de lèse-majesté que de voir l'empereur et même d'être tourné de son côté; c'est pour cela que des gens courent au devant du palanquin. Il n'a pas le temps de se reconnaître ni de fuir sans être vu.

« Que faire en pareille occurrence? Nguyen n'hésite pas; fidèle et scrupuleux observateur des lois qui le régissent, il se tourne rapidement du côté opposé à la route, mais sans avoir le temps de cacher... un visage auquel le crime de lèse-majesté n'était pas applicable...

« L'empereur étonné fait arrêter le cortège. Une pareille inconvenance!... Le pauvre Nguyen tout tremblant finit par s'expliquer.

L'empereur charmé d'une pareille soumission aux lois ne peut qu'approuver. Il apprend de plus quelle est la réputation de sagesse et de vertu de son humble sujet. Il l'attache à sa personne et le comble d'honneurs. » Morale : Il faut toujours obéir aux lois.





XI.

Le Hasard est un grand Maître.

Il y avait une fois un individu qui n'exerçait aucune profession ; il ne vivait que d'expédients. Aussi se résolut-il d'apprendre le fructueux métier de sorcier. Il prit des leçons des maîtres les plus renommés ; comme c'était un rusé compère, il réussit rapidement dans cet art ; il parvint à deviner des choses merveilleuses (1). Aussi ne tarda-t-il pas à s'enrichir. Sa réputation était universelle.

Un jour dans le palais du roi la tortue d'or du souverain fut perdue. Malgré toutes les recherches on ne put la trouver. Les courtisans dirent au roi qu'il y avait dans le pays un célèbre sorcier et qu'il fallait le faire venir.

On lui donnerait l'ordre de jeter des sapèques (2) afin de retrouver la tortue. Le roi accepta cette idée ; on fit préparer un palanquin, des mandarins porteurs de parasols l'escortèrent et le cortège ainsi formé vint chercher le sorcier pour le conduire au palais.

(1) Les sorciers sont d'adroites gens qui abusent de la crédulité des Annamites et qui s'entendent admirablement à l'exploiter. Grâce à un air d'importance, de mystère, des incantations, des pratiques baroques et des maximes à double sens, ils arrivent à impressionner le public et à lui soutirer de l'argent.

(2) C'est un des nombreux sortilèges employés par les sorciers pour en faire accroire à ceux qui ont recours à eux. Ils jettent des sapèques en l'air, les examinent avec la plus grave attention lorsqu'elles sont tombées et en déduisent des événements plus ou moins heureux.

Mais celui-ci, à la vue de cette foule fut saisi d'effroi. Il se disait que si le hasard ne lui faisait pas retrouver la tortue, c'en était fait de lui. Mais il faut obéir. Il met son plus beau turban, ses habits les plus riches et monte dans le palanquin. Il songeait amèrement et disait à haute voix : « Ce que le ventre (*bung*) fait, le bas-ventre (*da*) le supporte » (1). Notre homme était loin de se douter que de ses deux porteurs de palanquin l'un s'appelait *Bung* et l'autre *Da*. C'étaient eux qui avaient volé la tortue. En entendant le sorcier parler ainsi nos deux fripons se persuadent de plus en plus que ce diable de sorcier connaît tout ce qui se passe dans le ciel et sur la terre et qu'il a découvert leur faute. Aussi saisis de terreur, ils s'arrêtent, s'agenouillent devant lui, avouent leur larcin et le supplient de ne rien dire au roi sinon c'en était fait de leur vie. Ce dernier trop heureux d'une pareille aubaine leur promet le secret. *Bung* et *Da* avouèrent qu'ils avaient dissimulé la tortue d'or dans une des gouttières de la maison.

Arrivé au palais, le sorcier se livre à toute la série des incantations. Puis d'un ton inspiré, il annonce où se trouve la tortue ; on va chercher à l'endroit indiqué ; le sorcier avait dit vrai. Le roi tout joyeux le récompense généreusement, le comble d'honneurs. La réputation de ce fripon (2) est plus établie que jamais.

La morale de cette histoire est la suivante : il y a de par le monde beaucoup de gens médiocrement doués qui arrivent malgré tout aux plus hautes dignités et à la richesse.

Leur mérite et leurs qualités personnelles n'y sont pour rien. Ce sont tout simplement des gens heureux qui ont été aidés par le hasard. Pour peu qu'ils soient exempts d'honnêteté, il n'y a rien à quoi ils ne puissent prétendre.

— Nous entrons déjà dans un ordre d'idées plus élevé. On sent dans ce court morceau de littérature indo-chinoise l'influence de la philosophie des « fils du ciel ».

(1) Ce proverbe annamite très connu veut dire en résumé : « Celui qui commet une faute doit en supporter les conséquences. »

(2) Les Annamites n'ignorent pas que les sorciers sont des gens adroits qui s'entendent admirablement à les exploiter. Mais comme avant tout ils sont très superstitieux, ils n'auraient garde de se passer de leur précieux concours.



XII.

Le Tigre trompé.

Il y avait un jour, sur un théâtre, un comédien qui, par ses saillies, amusait l'auditoire. Il était en train de dauber sur les fonctionnaires desquels on ne peut approcher sans apporter des cadeaux. Il raconta l'apologue suivant : « Ah ! disait-il, j'étais allé, il y a quelques jours, chercher du miel dans la forêt, quand, tout à coup, je me trouve face à face avec un tigre. Heureusement pour moi, je portais sur mon épaule un gros pain de cire. Bien entendu, j'avais pris la fuite, mais le tigre s'était élancé sur mes traces. Il allait me saisir. Mais, je ne perds pas la tête, et, tout en courant, j'écarte les jambes, je lance mon paquet de cire à la tête de l'animal. Celui-ci, bête comme tous les tigres (1), cesse de me poursuivre et se met à mordre à pleine gueule dans le paquet.

(1) Le tigre a la réputation d'être très bête et bien des récits populaires consacrent cette bêtise. C'est un des animaux dont les Annamites se moquent le plus dans leur fables. Ils se rattrapent par des plaisanteries du terrible tribut qu'ils paient à ce féroce seigneur.

Il s'y empêtre tellement la mâchoire, qu'il ne peut plus l'ouvrir ni la refermer. Pendant ce temps-là, j'avais réussi à m'esquiver et à me mettre hors d'atteinte des griffes de ce féroce gredin. »

— Au théâtre annamite, les comédiens exercent souvent leur verve satirique dans des improvisations. La morale du récit précédent est la suivante : le malheureux qui a maille à partir avec un mandarin ne doit pas hésiter, s'il veut s'en tirer sans trop de dommage, à lui faire un cadeau. Comme pour le tigre, il faut lui donner quelque chose à manger, afin qu'il vous laisse tranquille. Cela n'a rien d'étonnant pour qui connaît la vénalité des fonctionnaires de l'Extrême-Orient depuis le plus grand jusqu'au plus infime. Bien entendu, nous ne parlons que de ce qui se passait avant notre occupation. La concussion faisait partie de la charge et était souvent le seul moyen qu'eussent les fonctionnaires de pourvoir à leur entretien.





XIII.

L'Ingratitude.

Il y avait une fois une panthère en proie à une profonde tristesse. Afin de se distraire par la promenade et la contemplation du paysage, elle se fit porter en palanquin par des singes. Tout à coup, des aboiements de chiens de chasse se firent entendre. A ce vacarme, les singes, qui sont de tempérament poltron, prirent peur et s'enfuirent dans les arbres, laissant la panthère toute seule dans son palanquin. Les chiens s'élançèrent à sa poursuite, malgré tous ses efforts, elle allait être prise. Heureusement pour elle, qu'un vieillard se trouva sur sa route. — Elle implora si bien sa pitié que celui-ci la cacha dans un sac qu'il avait avec lui et la chargea sur son épaule.

Lorsque les chiens eurent disparu, le vieillard ouvrit le sac et donna la liberté à l'animal. La panthère, très affamée, voulut dévorer son sauveur : « Comment, dit celui-ci, je t'ai sauvée de la gueule des chiens et tu veux me dévorer ». —

Oh ! vous m'avez enfermé dans votre sale sac où j'ai failli étouffer. Il n'y a pas de quoi vous vanter de cette belle action. Malgré tout ce que vous pouvez dire, je veux vous dévorer ». — « Soit, dit le vieillard, mais auparavant consultons des arbitres ».

Les arbres de la forêt, interrogés, répondirent : « Certainement, cet homme doit être dévoré. Tous les hommes sont criminels, lâches et méchants. Pourquoi les épargner ? Ils vivent de notre chair. C'est avec nos membres meurtris qu'ils construisent leurs maisons ; nous les garantissons du froid en hiver, nous cuisons leurs aliments.

« Pour tout cela, quelle est notre récompense ? Ils nous font mourir sous la hache. Dévore donc sans pitié cet horrible vieillard et fais lui subir le supplice que lui et les siens nous infligent chaque jour ». La panthère, menaçante, se prépare à satisfaire sa vengeance. — Mais le vieillard lui dit : « Les arbres sont des êtres ignorants ; on ne peut pas tenir compte de leurs discours ». Les buffles, interrogés s'il fallait dévorer le vieillard, répondirent : « Toute la vie, nous sommes les esclaves des hommes. Nous labourons leurs champs, leurs rizières, nous leur donnons leur nourriture quotidienne, leur riz ; malgré tous ces bienfaits, que font-ils de nous ? Lorsque nous mourons, ils dépècent notre cadavre et en dévorent les dépouilles ; non contents de cela, si nous sommes trop vieux, ils ne se donnent pas la peine de nous nourrir et de nous laisser terminer une vie de misère par une vieillesse heureuse... non, ils nous massacrent et nous vendent par lambeaux ! Ah ! panthère, dévorez donc tous les hommes que vous rencontrerez ; il en restera toujours trop pour notre malheur ». « Les buffles sont des animaux stupides, dit le vieillard à la panthère qui, déjà s'élançait sur lui ; ils sont réellement trop bêtes ; un enfant les mène par le bout du museau. Il y a d'ailleurs un proverbe annamite qui dit que le coupable ne doit être condamné qu'à la troisième épreuve. J'ai donc le droit d'exiger un troisième témoignage ; après celui-ci, je me rendrai ».

Le vieillard et la panthère continuent à cheminer. Ils rencontrent un tout jeune homme qu'ils prennent pour arbitre. Après avoir ouï les deux parties, celui-ci répliqua : « Dame

panthère, vous avez raison ; seulement, il y a une chose que je ne m'explique pas, c'est la façon dont vous avez pu entrer dans ce sac. Je voudrais bien le voir ». — « C'est bien facile, répliqua la panthère. Et, avec la stupidité de ses pareilles (1), elle se coula dans le sac. A peine y fut-elle entrée, que le jeune homme ficela solidement le sac. Puis, saisissant un gros bâton, il assomma l'animal. Tout en frappant, il disait : « Meurs, animal ingrat, tu n'as pas ce que tu mérites ; tu as voulu dévorer celui qui t'a sauvé la vie ; tu n'as pas eu pour lui la moindre reconnaissance ; tu mérites la mort ».

La morale de ce récit, c'est qu'en ce bas monde il y a beaucoup d'ingrats. Peu de gens peuvent supporter le poids de la reconnaissance. Celui qui a pris des oiseaux casse son arc, celui qui a fait une pêche fructueuse abandonne la nasse qui lui a servi ou laisse pourrir ses filets ; le bûcheron brûle la forêt qui lui fait gagner sa vie ; il en va ainsi de tout.

Non seulement les hommes sont ingrats, mais encore ils cherchent à rendre le mal pour le bien. Les gens au cœur perfide qui ne sont pas punis ici-bas le seront par Dieu. On rend le bien pour le bien et *le mal pour le mal* (2). Le méchant n'échappera jamais à la justice divine.

Combien de fois voit-on reconnaître un bienfait par de l'ingratitude. Mais un bienfait n'est jamais perdu car il y aura toujours quelqu'un sur la terre qui acquittera cette dette de reconnaissance. Dans tous les cas, il faut faire le bien pour le bien lui-même et non en vue d'un bénéfice pour soi.

(1) La panthère, comme tous les gros félins, est un animal peu intelligent. Les Annamites le savent fort bien ; aussi, dans les contes et récits, ces animaux jouent-ils un rôle approprié. Les revendications des plantes et des animaux contre l'homme sont assez intéressantes à noter.

(2) On voit par cette simple phrase combien la morale de ces peuples diffère de la nôtre. Cependant, les conclusions de ce récit sont déjà d'un ordre moral assez élevé ; on y sent l'influence chinoise.



XIV.

L'Elève en avarice.

Un jeune homme vint un jour trouver un maître en avarice (1), afin de profiter de ses leçons.

L'élève demanda au maître d'aller acheter une volaille pour en faire offrande au dieu des avares.

Mais ce dernier qui, naturellement, était d'une avarice sordide, lui dit d'acheter simplement une galette (2), car il était toujours inutile de faire de grosses dépenses.

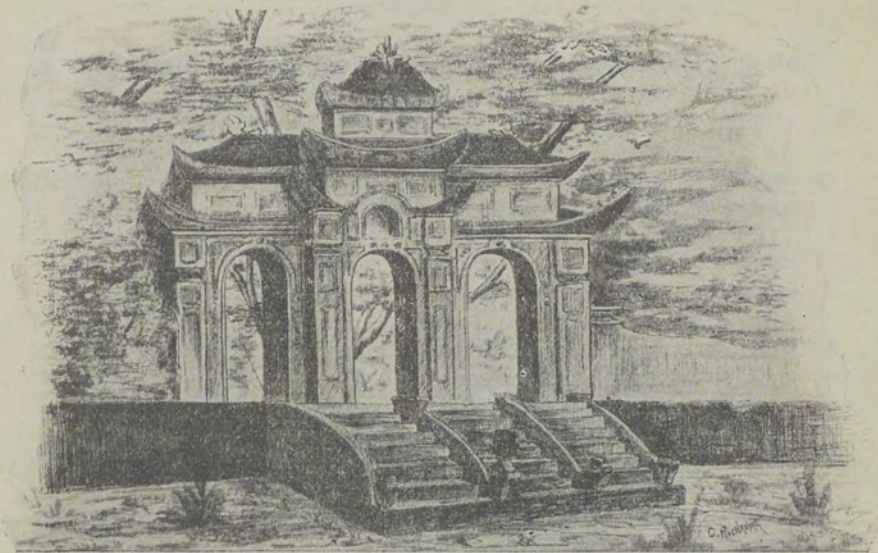
(1) L'avare est encore un des types de la comédie annamite. Il n'y a pas de sarcasmes qui ne leur soit réservés ; l'Annamite n'est pas avare, il est plutôt généreux, mais aussi très dépensier. En quelques instants, pour une fête ou pour le jeu, il gaspillera le gain d'une année.

(2) Les galettes dont il est question, sont excessivement légères. Elles sont confectionnées sur le marché même et coûtent moins d'un sou.

L'élève va au marché, achète une galette mais rapporte, en outre, un poulet. A cette vue, le maître en avarice se mit à crier comme si l'on venait de lui arracher le cœur : « Cet enfant est un idiot ! C'est monstrueux de faire des dépenses pareilles ». L'élève, sans se troubler le moins du monde, lui répondit : « Maître, ne vous fâchez pas ; vous allez voir que je n'ai pas fait de dépenses inutiles, bien au contraire. Lorsque nous mangerons notre galette, malgré tous nos soins, il en tombera toujours quelques miettes par terre. Le poulet s'en nourrira. A un tel régime il ne manquera pas d'engraisser. Nous le revendrons alors beaucoup plus cher que nous l'avons acheté... » « Ah ! Je n'aurais jamais eu cette idée-là moi-même. Tu es digne d'être mon élève. » L'avare était ravi.

La morale de cette fable est que l'on trouve toujours plus avare que soi ; l'élève était déjà plus fort que le maître.





XV.

Histoire de Vuong-Thap.

Il était autrefois un individu nommé Vuong-Thap, qui faisait le métier de contrebandier. Une nuit qu'il portait deux sacs de sel de contrebande, il fut aperçu par deux hommes qu'il prit pour deux douaniers. Il jeta ses deux sacs à terre pour prendre la fuite. Mais ses membres étaient paralysés et rivés au sol. « Nous ne sommes pas des douaniers, lui dirent ces deux individus, mais des diables ! » Vuong-Thap les supplie de l'autoriser à passer, chez lui, faire ses adieux à sa famille. — Refus des diables. « Nous ne voulons pas te faire mourir, lui dirent les diables ; nous

allons t'emmener, pour quelques jours, dans les enfers, afin d'y accomplir un travail répugnant. Le fleuve *Nai-ha* (1) vient d'être obstrué par les excréments du sombre empire. Aussi *est-il indispensable*, pour le nettoyer, de prendre trois espèces d'hommes : des maraudeurs, des joueurs et des contrebandiers de sel. » (2)

Vuong-Thap suivit les diables et entra dans le royaume infernal. Dans un grand palais, le roi des Enfers, assis sur un trône, vérifiait le registre des morts. Les diables en entrant lui annoncent qu'ils lui amènent un individu qui a été surpris faisant la contrebande de sel.

Le roi des Enfers, courroucé, s'écrie : « Celui qui fait la contrebande de sel se soustrait aux impôts à payer au roi ; en agissant ainsi, il porte tort également à ses concitoyens, dont il augmente les charges. Mais il y a aussi des mandarins vicieux (3), des juges prévaricateurs, des commerçants déshonnêtes. Ceux-là, bien que ne faisant pas la contrebande du sel, sont beaucoup plus coupables que les malheureux qui risquent leur vie à frauder la loi pour pouvoir gagner de quoi manger. »

Le roi des Enfers réprimande les deux diables, leur ordonne d'acheter un sac de sel, de prendre les deux autres que Vuong-Thap a jeté dans sa fuite et de les rapporter à la maison de ce dernier. Notre homme est retenu dans la région infernale. On lui remet un gros bâton et on le charge de surveiller le nettoyage du fleuve *Nai-ha*. Il y avait là des hommes en si grand nombre qu'ils grouillaient comme des

(1) C'est l'Achéron de l'enfer Chinois.

(2) Les détails de ce récit nous paraissent répugnants ; mais cette phrase a un aspect symbolique et doit être interprétée ainsi : Dans la vie future, les peines les plus avilissantes sont réservées à ceux qui, leur vie durant, auront exercé la maraude, le jeu et la contrebande de sel. Il y a des peines spéciales à chaque catégorie de crimes.

(3) Les fonctionnaires ingrats et trahis sont punis dans la troisième région infernale, dont la cour de justice est présidée par le roi Tong-De. Les principales peines de cette région infernale sont : le percement des tendons, la suspension par les pieds, le broiement des genoux, l'arrachement du cœur, l'arrachement des ongles, l'enlèvement de la peau, etc

vers. L'eau est trouble, souillée des plus horribles impuretés et exhale une odeur écœurante.

Les travailleurs sont complètement nus et munis de paniers et de pelles ; ils plongent et replongent sans-cesse dans l'eau. Ils remplissaient des paniers de détritns, de cadavres et d'ossements blanchis, Vuong-Thap était chargé de frapper les paresseux avec son bâton. Tous ceux qui surveillaient ce travail portaient dans la bouche des fleurs odorantes, afin de pouvoir supporter la mauvaise odeur qui s'exhalait de ces lieux.

Soudain, Vuong-Thap aperçut un vieux commerçant de son village, parmi les travailleurs. Il s'acharna sur lui, le frappant sur le dos et sur les pieds. Le pauvre homme, terrifié, restait sous l'eau le plus longtemps possible, laissant dépasser seulement le bout de son nez afin de respirer. Après trois jours de cet horrible travail, la moitié des gens avait succombé. Au bout de ce temps, les deux diables reconduisirent Vuong-Thap chez lui et celui-ci revint à la vie.

Le lendemain de l'aventure des deux sacs de sel, Vuong-Thap avait été trouvé mort sur la route. On le rapporta chez lui et peu à peu il revint à la vie. Il raconta toute son histoire et chacun fut bien étonné. Mais au même instant, le vieux marchand de sel, mort depuis trois jours se réveilla.

Tout son corps était couvert de contusions. Vuong-Thap alla le visiter, mais à sa vue, le vieillard terrifié cacha sa tête sous la couverture, aussi épouvanté que s'il avait vu un diable.

Il fut malade une année durant et n'osa plus de sa vie faire la contrebande de sel.

Les annales disent que tous les fraudeurs des lois doivent être punis ; mais ils ne sont pas toujours aussi coupables que les fonctionnaires ambitieux et les commerçants indéclicats.

— Cette fiction tirée du chinois nous montre que dans bien des pays, le sel, cette matière première si nécessaire à l'homme a été de tout temps l'objet d'impôts élevés, il n'y a pas que chez nous qu'il y a eu des faux-sauniers et des répressions sévères contre ces derniers. On a un aperçu de la fiction des enfers, des peines

réservées aux méchants. Chaque catégorie de crime ou de faute a ses peines spéciales; comme dans la théorie spirite les suicidés sont ceux qui endurent les plus cruels tourments. Mais nous aurons encore l'occasion au cours de cet ouvrage de revenir sur ces questions.





XVI.

Le Tigre empêtré.

Dans la province de Rach-Gia il y a beaucoup de tigres ; ils y sont aussi nombreux que les chiens dans les villages et ce n'est pas peu dire. Les bords des arroyos sont couverts de cocotiers d'eau ; au-delà s'étend une forêt de tranhs(1) dans laquelle les gens du pays vont récolter du miel.

Il y eut un jour deux individus qui remontaient le fleuve en bateau ; ils cueillaient sur leur passage les jeunes fruits des cocotiers d'eau pour en faire de la farine comme on en fabrique avec les bananes vertes. L'un des deux voyageurs était étranger au pays, et n'avait jamais vu de tigre ; il

(1) Le tranh est un arbre très répandu dans les parties marécageuses de la Cochinchine ; il est de la famille des myrtacées et a nom « mélaleuca-cajeputi ». Les fleurs très odorantes sont visitées par les abeilles, qui en tirent un miel exquis. Les jeunes pousses ont un parfum balsamique très caractéristique. On en retire un baume calmant très employé en Indo-Chine même dans la pharmacopée européenne sous le nom « d'huile de cajeput ».

ignorait même l'existence de cet animal. Ils font accoster leur bateau en un endroit de la rive où les cocotiers d'eau formaient une véritable forêt; elle était si épaisse qu'un tigre qui s'y était engagé imprudemment n'avait pu s'en dépêtrer malgré tous ses efforts. Il était couché là impuissant, à bout de forces.

L'étranger tout en faisant sa cueillette aperçoit cette masse jaune; il s' imagine que c'est une énorme fouine et sans plus de façons il saisit l'animal par la queue, se mettant à tirer de toutes ses forces. Il appelle son camarade à l'aide; mais ce dernier qui accourt à ces cris s'empresse de détalier dès qu'il a vu le tigre; il monte dans la barque et pousse au large (1).

L'étranger commence à avoir peur il se rend compte maintenant qu'il a affaire à un animal dangereux: « Si je lâche, disait-il, cet animal va se retourner contre moi et me dévorer. » Aussi continua-t-il à tirer de plus belle et de toutes ses forces sur la queue du félin; celui-ci de son côté tire tant qu'il peut.

Enfin l'homme finit par être fatigué; ses forces l'abandonnent; ses mains finissent par s'ouvrir. Le tigre délivré parvient enfin à s'échapper et sans regarder en arrière il s'élançe d'un trait et disparaît dans la forêt.

— Cette simple histoire, sans conclusion et sans grand intérêt, aussi nous donne une idée de l'importance que les Annamites attachent à tout ce qui concerne le tigre. — Cela nous a déjà permis de remarquer aussi combien peu les habitants de ces régions sont disposés à s'entraider.

(1) Voilà qui est Annamite. Il y a du danger; chacun pour soi; la solidarité est chose inconnue chez ce peuple pourtant intelligent. Il est permis sans la moindre honte, d'abandonner quelqu'un en danger de périr du moment que l'on n'est pas un parent rapproché.



XVII.

Le Mari imbécile.

Il y avait une fois deux époux bien mal assortis; cela n'est pas nouveau. La femme était modeste, douce et timide; quant au mari, c'était un parfait imbécile; il était d'une bêtise et d'une ignorance inconcevables.

Un jour, la femme se trouve sur le point d'accoucher. Notre idiot avait entendu dire que les chiennes et les chattes, dès qu'elles avaient mis bas, devenaient féroces et mordaient. Après réflexion, il finit par s'inquiéter. « Pourvu, se disait-il, qu'il n'en soit pas ainsi de ma femme ! » Cette pensée le tracasse et ne lui laisse aucun repos. Lorsqu'il est approché de sa femme pour lui donner à manger ou pour lui rendre des soins, il se tient à distance, un gros bâton à la main. Son attitude est si comique, que, malgré ses souffrances, la pauvre femme ne peut s'empêcher de rire aux éclats.

Cette gaieté intempestive confirme notre idiot dans son idée; la terreur s'empare de lui et, sans plus de réflexion, il se met à taper de toutes ses forces sur la malheureuse qui ne tarde pas à succomber.

— Ça finit là, c'est pourtant avec des petites histoires de ce genre

que les Annamites se divertissent. On rit de l'imbécile, mais on ne songe pas à plaindre la pauvre femme qui a été victime de l'idior. C'est le rire cruel. Ce récit est d'ailleurs tiré d'un recueil assez ancien et intitulé : « Histoires pour chasser la tristesse ». Il est d'usage, en Indo-Chine, de mettre les femmes qui doivent accoucher sur un lit de bambou au-dessous duquel, quelle que soit la saison, on entretient un feu assez vif. Cette pratique est réputée souveraine pour faciliter l'enfantement.





XVIII.

A menteur, menteur et demi.

Un individu qui avait visité des régions lointaines aimait bien, comme tous ses pareils, à raconter des histoires, dans lesquelles l'exagération tenait la première place. « Je me rappelle avoir vu, disait-il, un bateau d'une longueur extraordinaire. Mon père qui était âgé de vingt ans, lorsqu'il mit le pied sur ce bateau, se dirigea de l'avant à l'arrière. Mais, en arrivant près du grand mât, il était déjà vieux ; sa barbe et ses cheveux étaient blancs ; il mourut sans pouvoir arriver à l'arrière ». Un auditeur, qui écoutait tranquillement ces divagations, raconta à son tour : « Il n'y a rien d'étonnant à cela, je me rappelle un jour que je me promenais dans une immense forêt, avoir vu un arbre d'une grosseur et d'une hauteur démesurées. Il était si haut que des oiseaux auraient

pu voler pendant dix ans sans pouvoir en atteindre la cime ». — « Cela n'est pas croyable, répliqua le voyageur, il ne peut exister d'arbres pareils ! » — « Pourquoi non ? Il en faut bien cependant pour pouvoir construire un bateau pareil au vôtre ». Qui fut attrapé ? On le devine aisément.

— Rien de nouveau sous le soleil. La Fontaine a dit dans le « Dépositaire infidèle » :

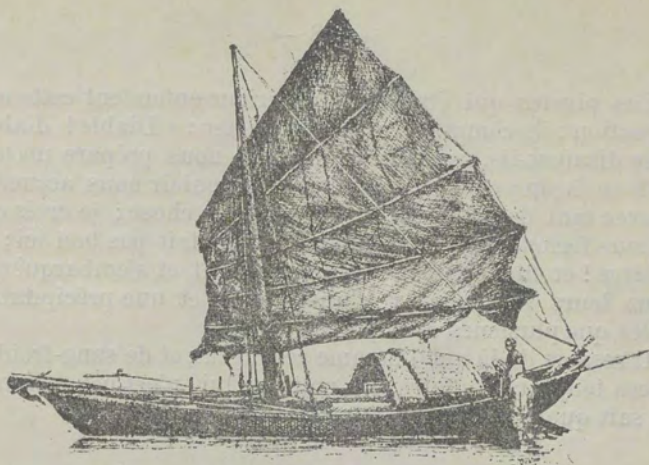
« J'ai vu, dit-il, un chou plus grand qu'une maison ».

« Et moi, dit l'autre, un pot aussi grand qu'une église ».

Le premier se moquant, l'autre reprit « tout doux

On le fit pour cuire vos choux. »





XIX.

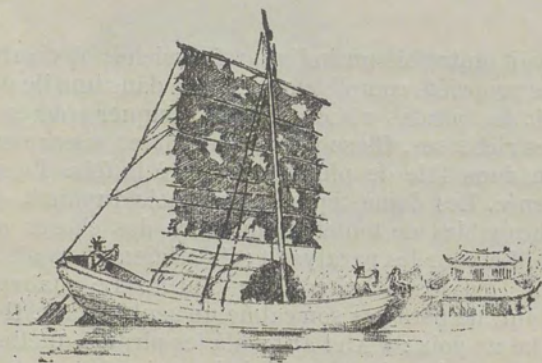
Le Sang-froid et la Peur.

Il y avait autrefois un individu fort riche ; il vivait dans une belle propriété complètement isolée dans une île déserte. Une nuit des pirates résolurent de l'attaquer pour en piller toutes les richesses. Ils se rassemblèrent en silence et firent irruption dans l'île de plusieurs côtés à la fois. La maison était cernée. Les domestiques épouvantés fuyaient de tous côtés, incapables de tenter la moindre des choses pour se défendre. La peur les paralysait ; ils criaient à tue-tête pour s'étourdir, mais sans rien faire d'utile. Le maître de la maison, lui, ne perd pas son calme un seul instant. Il se met à dire à haute voix : « Ah ! ah ! voilà les pirates, quelle bonne fortune ! Je serai vraiment ravi de les voir et surtout de leur faire une réception digne d'eux. Allons ! domestiques ! vous tous accourez ici ; allumez les lampes ! Préparez un riche festin et ouvrez à ces messieurs les portes à deux battants. Je suis ravi de leur visite ».

Les pirates qui étaient à l'extérieur entendent cette conversation ; ils commencent à s'inquiéter : « Diable ! diable ! « se disaient-ils, ce vieux bonhomme nous prépare un tour « de sa façon ; ce n'est pas naturel de vouloir nous accueillir « avec tant de politesse. Il y a quelque chose ; je crois que « nous ferions bien de déguerpir ; il ne fait pas bon ici ; au « large ! et filons vite ! » Ils disparurent et s'embarquèrent dans leurs sampans avec une terreur et une précipitation telles que plusieurs se noyèrent.

Il ressort de là que l'homme courageux et de sang-froid se tirera toujours d'affaire. Le poltron, lui, n'est bon à rien, il ne sait que s'affoler et *imiter les animaux*.

— Nous avons du pour les derniers mots de cette fable employer une périphrase afin de traduire les effets connus de la peur, effets que le texte annamite précise d'une façon par trop particulière. Comme le latin, l'Annamite « dans les mots brave l'honnêteté », et cela d'une façon par trop triviale et par trop grossière.





XX.

Histoire de trois honnêtes Gens.

Il y avait autrefois deux hommes liés de la plus étroite amitié. L'un d'eux s'appelait Truong-Phu et l'autre Quan-tu. Le premier était riche; l'autre très pauvre. Ils se réunissaient souvent pour se divertir et causer ensemble. Truong-Phu et sa femme déploraient la situation précaire de leur ami et ne savaient comment faire pour lui venir en aide. Un jour, d'un commun accord, ils lui proposèrent de lui prêter une somme importante afin qu'avec cela il puisse faire du commerce et gagner de l'argent. Quan-tu leur répondit : « Je vous sais gré de votre générosité, mais si par malheur il m'arrivait de perdre l'argent que vous m'offrez, je me trouverais dans

« l'impossibilité de vous le rendre ; aussi je préfère rester « pauvre toute ma vie ». Truong-Phu et sa femme, malgré leurs vives instances, ne purent le décider à accepter.

Sur ces entrefaites, Truong-Phu avait fait fabriquer chez un bijoutier une tortue en or massif et en avait fait cadeau à sa femme. Elle avait une valeur énorme. Tout le monde l'admirait. Un jour Quan-Tu vint voir ses amis. Ceux-ci lui demandèrent s'il avait déjà vu une tortue d'or. « Oh ! certainement, répond celui-ci ; des tortues *jaunes* (1), j'en ai « déjà vu ; j'en rencontre presque tous les jours en cultivant « mes champs. » — « Non, non ; ce n'est pas d'une tortue « *jaune* que je parle, mais bien d'une tortue en *or*, en *or* « véritable ! » — Dans ce cas-là, répond le pauvre Quan-tu, « je n'en ai jamais vu. »

On apporte la tortue ; Quan-tu après l'avoir admirée la dépose sur une assiette et s'assied. Nos amis causent, fument des cigarettes, boivent du choum-choum (2) ; ils se servent à boire sans cesse et tellement que peu à peu, leur tête devient lourde et qu'ils finissent par s'endormir.

Pendant ce temps, l'enfant de Truong-Phu qui revenait de l'école passe par là. Il voit cette belle tortue, il l'enveloppe dans son mouchoir et l'emporte pour s'en amuser. Lorsque nos deux buveurs eurent repris leurs sens, ils ne pensaient déjà plus à la tortue. Quan-tu prit congé et rentra chez lui.

A quelques jours de là, Truong-Phu, pensant à la tortue, demanda à sa femme si elle l'avait rangée. Celle-ci lui répond que non, pensant, au contraire que c'était son mari qui avait pris cette précaution. Grand émoi pour les deux époux qui ne savent que penser et qui, pourtant, n'osent pas soupçonner leur ami. Enfin Truong-Phu se rendit un jour chez *Quan-tu* et lui demanda avec beaucoup de ménagements : « Auriez-vous, par hasard, l'autre jour, emporté la tortue

(1) La confusion est provoquée par ce fait que *or* et *jaune* en annamite se traduisent par le même mot *vang* qui signifie véritablement *or* et qui a donné son nom à la couleur dont il est le type.

(2) Le choum-choum est un alcool qui est obtenu par la fermentation et la distillation du riz. Sa force varie de 35° à 40°. Il est très apprécié par les Annamites qui en boivent pendant les fêtes, les repas de funérailles, les réjouissances...

d'or pour la montrer à votre femme ? » Quan-tu se rend compte que son ami le soupçonne ; il répond aussitôt : « En effet, c'est bien moi ; j'étais persuadé que vous ne verriez pas d'inconvénient à me la confier quelques jours. » — « Oui, oui, vous avez raison, gardez là autant que cela pourra vous faire plaisir. »

Truong-Phu rentra chez lui ; quant aux époux Quan-tu, ils étaient dans la désolation. Le soupçon de leur ami les peinait horriblement. Le mari disait : « Mon ami, en me voyant si pauvre, n'a pu faire autrement que de me soupçonner ; mon devoir est de ne pas le détromper. » Sans hésiter, il vend sa maison, ses quelques meubles, ses terres et se rend chez un richard du pays, nommé Truong-Gia, et connu, pour sa grande fortune, sa bonté et sa bienveillance. Il s'offre à lui comme serviteur avec sa femme et demande, en échange, cinq taëls d'or, prix de la tortue. Truong-Gia avait déjà entendu parler de l'affaire ; sans hésiter, il fait venir un habile orfèvre et lui commande une tortue d'or pareille à celle qui avait été faite. Une fois terminée, il la remit aux deux époux qui l'emportèrent et allèrent la rendre. Quant à Truong-Gia, il ne voulait pas accepter les services des époux Quan-tu, déclarant qu'il se contenterait simplement de leur aide ; mais ceux-ci ne voulurent pas y consentir et continuèrent à rester chez lui comme serviteurs.

Quelques jours après, l'enfant de Truong-Phu revint de l'Ecole et remit à ses parents la tortue d'or dont il s'était suffisamment amusé. Ceux-ci sont dans le plus profond étonnement ; l'enfant leur apprend, en effet, que c'est lui qui, l'autre jour, a pris la tortue pour se distraire. Le remords commence à torturer l'âme des deux époux : « Nous avons soupçonné notre ami Quan-tu, se disent-ils tous les deux et lui, de peur d'être injustement accusé à fait faire une tortue d'or, pareille à la nôtre ! »

Truong-Phu court au plus vite chez Quan-tu, mais, chemin faisant, il apprend l'histoire du départ de ce dernier et son engagement comme domestique chez Truong-Gia. Son inquiétude redouble ; il se rend chez Truong-Gia. Là il y a une entrevue touchante entre les deux ménages amis. Tout le monde verse des pleurs d'attendrissement. Truong-Phu re-

met au bienfaisant vieillard la tortue d'or pour prix de la liberté des époux Quan-tu. Mais Truong-Gia qui est un homme de bien ne veut rien accepter. « Ce n'est pas vous qui m'avez emprunté la tortue d'or; ce n'est donc pas à vous de me la rendre. Les époux Quan-tu ne sont pas prisonniers que je sache. Ils sont libres de leurs actes et vous n'avez pas besoin de me demander leur liberté ».

Quant aux époux Quan-tu, il fut fort difficile de les obliger à retourner chez eux. Ils se considéraient comme engagés avec Truong-Gia et ils voulaient accomplir jusqu'au bout les clauses de leur contrat. Il fallut un jugement motivé du mandarin de la province pour lever les scrupules de ces honnêtes gens.

Cette histoire doit inspirer à chacun des réflexions salutaires et consolantes. On voit que dans les trois familles dont nous venons de parler, la loyauté, l'honnêteté et toutes les vertus régnaient en souveraines et que le culte de l'humanité passait avant celui de l'or. Tous ces gens-là exerçaient la charité et traitaient leurs semblables avec bonté et douceur. Tout homme qui agit ainsi envers les humains est digne de s'appeler Quan-tu.

— Voilà un récit moral et réconfortant. On y sent l'influence de la philosophie chinoise; nous sommes déjà loin de l'âme annamite.





XXI.

La Force et la Ruse.

Il y avait une fois un laboureur qui se trouvait aux champs avec ses buffles. Ce jour là, les animaux étaient fatigués. Leur maître avait beau les stimuler de la voix, les piquer de l'aiguillon, rien n'y faisait. De guerre lasse, il leur adressa mille injures et finit par les laisser se reposer et paître en liberté.

Un tigre qui se trouvait par là entra, à ce spectacle, dans une violente colère. Il s'approcha des buffles et leur dit : « Comment ! vous avez pour vous une force terrible ! vous êtes armés chacun de deux cornes puissantes et pointues, et vous n'opposez aucune résistance aux mauvais traitements qui sont votre partage. Au lieu d'être les maîtres des hommes, vous êtes leurs serviteurs. Ils vous battent, vous fatiguent ; ils osent même monter sur votre dos, sur votre cou, et vous supportez tout cela sans révolte ! »

Les sages buffles répondirent : « Vous dites vrai ; mais à quoi nous servirait de nous révolter ? Le ciel, qui a créé tous les êtres vivants, a mis l'intelligence au dessus de la force. Tous les animaux sont obligés, malheureusement,

« de subir l'empire de l'homme et vous, tout le premier. »
« Que dites-vous s'écria celui-ci furieux ; ma force me suffit
« pour m'affranchir de toute contrainte. Quant à votre maître,
« je me charge d'en tuer dix comme lui. » — « Nous allons
« voir, répondirent les buffles ; nous allons dire à notre
« maître de venir ici et l'on verra quel sera le plus fort de
« vous deux. »

Les buffles appelèrent le laboureur et le mirent au courant des prétentions du tigre. « Je veux bien me mesurer avec toi, dit-il au tigre, mais je n'ai pas encore mangé. J'ai besoin de reprendre des forces. Je reviens de suite ; mais attends moi là au moins ; ne t'échappe pas. » — « Tu es bien vaniteux si tu me crois capable de m'échapper pour me soustraire à ta prétendue puissance. » — « Possible, dit le laboureur, mais comme j'ai fort peu de foi en ta parole, je laisse-toi attacher jusqu'à mon retour ; je serai sûr ainsi de te retrouver. » — « Je veux bien, dit le tigre. » Ce dernier, sans défiance, se laissa attacher. Le laboureur fit si bien qu'il ligotta le tigre de manière à lui rendre tout mouvement impossible. (1) Celui-ci, stupide se laissait faire. Alors, sans perdre de temps, notre homme s'empara d'un solide gourdin et s'en servit avec tant de vigueur que seigneur tigre passa de vie à trépas. Un des buffles s'approcha, toucha doucement de sa corne la gueule du tigre et lui dit : « Je t'avais bien prévenu ; tu avais trop confiance dans ta force ; ta bêtise t'a perdu. Tu as bien mérité ton sort et personne ne te plaindra. L'adresse, crois moi, a toujours raison de la force brutale. »

Il y a, en ce bas monde, des gens vigoureux, mais auxquels l'intelligence fait défaut. Leur grande confiance dans leur force physique leur fait mépriser les autres hommes. On en voit d'autres, au contraire, peut doués à ce point de vue, infirmes même, mais dont l'intelligence est supérieure. Grâce à leur facultés morales, ils arrivent à avoir raison d'êtres beaucoup plus forts qu'eux. En résumé, il ne faut

(1) Voir les différentes notes au sujet de la bêtise du tigre. Les Annamites sont heureux de se venger en plaisanteries, quand ils ne peuvent pas faire mieux, de la terreur bien justifiée, que leur inspire cet animal.

mépriser personne, car, tel qui vous paraît faible et chétif, trouvera, dans les ressources d'un génie inventif, l'occasion de triompher de la force brutale.

— Cette fable est bien exposée ; elle contient des enseignements précieux. Le dialogue des buffles et du tigre est plein de finesse et de bons sens. La ruse du laboureur, pour se défaire du tigre, nous édifie sur les facultés de l'Annamite qui n'est jamais à court d'expédients pour se tirer d'affaire.





XXII.

Les trois Ignorants.

Il était une fois trois écoliers qui joignaient à l'orgueil le plus démesuré une ignorance et une bêtise sans pareilles. Il n'y avait pas plus bête dans tout le royaume d'Annam. Comme beaucoup de leurs semblables, ils se croyaient les premiers lettrés de leur province, ainsi que les plus délicats poètes du monde. L'un d'eux qui avait vu un crapaud sortir de son trou commença ainsi :

Le crapaud était dans son trou, il en est sorti ;

Le second continua :

Une fois sorti de son trou, le crapaud s'est assis ;

Le troisième écrivit :

Après être resté assis, il saute et s'en va.

Ces trois imbéciles s'imaginaient que leurs vers étaient remarquables. Mais en réfléchissant, ils commencèrent à avoir grand peur, car ils avaient lu dans les livres que les gens trop instruits meurent jeunes (1). Ils étaient si persuadés de cette idée qu'ils envoyèrent aussitôt un de leurs domestiques acheter trois cercueils afin de pouvoir se faire enterrer convenablement en cas de décès prématuré.

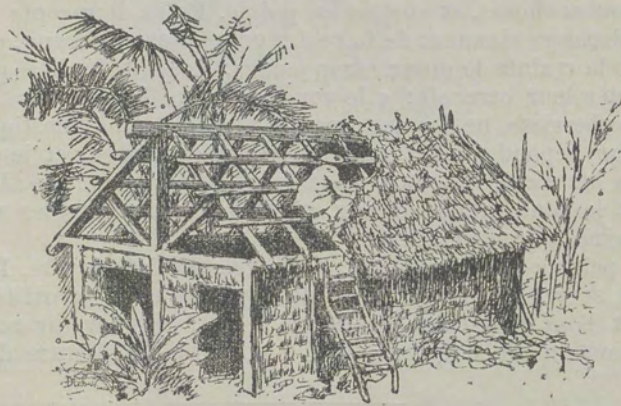
Le serviteur s'empresse de partir pour aller les acheter (2). Chemin faisant, il s'arrête dans une auberge pour se désaltérer. Tout en flânant, il parle de ses maîtres, de leur talent en toutes choses, et surtout en poésie. Enfin, il raconte que ces derniers viennent de faire des vers tellement beaux, que, dans la crainte de mourir trop jeunes, ils l'ont dépêché pour acheter leur cercueil : « Je voudrais bien lire ces vers, dit l'aubergiste, ne les as-tu pas là ? » dit-il au domestique : « Non, répond celui-ci, mais je les sais par cœur et je vais vous les réciter. » — « Je veux bien. » Le domestique alors, avec le plus grand sérieux, récite les trois stupides vers imaginés par ses maîtres.

A peine a-t-il terminé que l'aubergiste éclate de rire. Il ne peut se retenir. La faiblesse de la pensée et la puérilité du sujet l'ont tellement étonné qu'il rit à en devenir rouge comme un crabe cuit : « Ah ! mon ami, dit-il entre deux

(1) Il est plaisant de rapprocher cette idée de la facétie populaire usitée chez nous, lorsque l'on veut se moquer d'un vaniteux ignorant : « Il mourra jeune » disons-nous.

(2) En Indo-Chine, le cercueil n'est pas ce meuble redouté que l'on introduit furtivement dans la maison mortuaire au moment des obsèques. C'est, au contraire un meuble d'honneur que l'on expose dans les boutiques pour tenter les clients. Il est généralement fait en très beau bois, épais, orné de moulures, de sculptures, de dessins. C'est un objet de luxe et les gens riches y dépensent volontiers un à deux milliers de francs, même plus. Des enfants bien élevés ne craignent pas d'offrir à leurs parents, pour le jour du Tet (nouvel an annamite) un riche cercueil que l'on expose et que l'on fait admirer aux amis et aux parents ; c'est là une surprise agréable, un cadeau délicat, la preuve d'un cœur affectueux. Personne ne songe à s'en choquer ; au contraire. On voit d'ailleurs des médecins qui tiennent boutique de cercueils à l'usage de ceux de leurs clients qui ont eu le bon esprit de succomber à leurs remèdes.

« hoquets, je t'en prie, rends moi le service de m'acheter à
« moi aussi un cercueil, car je crains fort de mourir de rire
« et d'être obligé d'aller bientôt tenir compagnie à tes maîtres
« les fameux poètes. »



L'Ecolier pauvre.

Il y avait autrefois un écolier très pauvre. Sa famille était indigente mais laborieuse, quant à lui, c'était un travailleur acharné; il était si misérable que ses habits étaient en loques, rapiécés de toutes parts. Il en était réduit parfois à se couvrir de feuilles de bananiers en guise de pantalon. Pour vivre, il se faisait le domestique des élèves riches qui lui abandonnaient les restes de leurs repas. Il travaillait pour eux, balayait l'école, allait chercher de l'eau pour faire leur encre (1). La nuit *Tran Mien* trop pauvre pour acheter de la lumière profitait, pour étudier, de la clarté de la lune et du scintillement des vers luisants. Jour et nuit, il pâlisait sur les livres religieux, les histoires des temps passés, prenant une peine inouïe. Tout le monde se moquait de lui et le méprisait.

Le jour du concours arriva. Tous les élèves se réunirent à l'école. *Tran Mien* arriva comme les autres, mais il portait sous son bras la petite malle d'un de ses camarades (2). Il ressemblait moins à un écolier qu'à un humble domestique accompagnant un maître richement habillé ! Heureusement

(1) Les Chinois et les Annamites ont des encriers en ardoise, sur lesquels, après avoir versé de l'eau, ils frottent le bâton d'encre de Chine. Ils font leur encre au fur et à mesure des besoins. Tout le monde sait que les caractères chinois se tracent sur le papier à l'aide de pinceaux.

(2) Les lettrés, les étudiants, les voyageurs emportent souvent avec eux une petite malle en cuir de forme allongée, qui contient les papiers, livres, pinceaux et menus objets dont ils ont besoin. On trouve trop souvent, dans le fond, la pipe à opium. Cette malle sert aussi d'oreiller.

que la Providence n'abandonne jamais les lettrés (1). *Tran Mien* réussit dans tous ses examens et ses camarades si vaniteux échouèrent honteusement.

Il y a, sur la terre, des gens qui empruntent parfois le masque de la bêtise pour réussir plus facilement. Mais il vaut mieux, en général, se contenter de la condition dans laquelle on a été placé ; il est toujours loisible au ciel de favoriser quelqu'un et de l'élever au-dessus des autres hommes. Les écoliers doivent réfléchir à l'histoire de *Tran Mien* et se dire que les deux mots « prospérité et pauvreté » sont souvent près l'un de l'autre. Nous autres « fils du ciel », il nous faut songer à celà et pratiquer le travail et la vertu.

— Par ce récit tiré du Chinois, on voit l'origine que s'attribuent les habitants de cet immense empire. Ils sont les « fils du ciel » et, comme tels, très orgueilleux et infatués de leur civilisation. C'est ce qui explique en partie leur mépris de tout ce qui n'est pas eux. Etant donné l'origine céleste qu'ils s'attribuent, il n'est pas étonnant qu'ils nous considèrent comme des barbares. On comprend facilement qu'ils ne perdent aucune occasion de nous manifester leur haine. — Constatons cependant que la morale des disciples de Confucius est de quelques degrés plus élevée et plus noble, moins personnelle, moins terre à terre que celle des Annamites.

(1) On voit par cette simple phrase, la haute estime dans laquelle sont tenus en Chine les lettrés et les savants. Les grades et emplois sont donnés au concours, à la suite d'examens roulant sur des questions de philosophie tout à fait spéciale et, qui ne préparent en rien aux fonctions administratives ou autres que les candidats sont appelés à remplir par la suite.



XXIV.

LE NEVEU FRIPON ET MENTEUR.

Il y avait une fois un individu fort pauvre. Il vint un jour trouver son oncle lui demandant de lui prêter une chaudière en cuivre dont il avait grand besoin pour préparer des pains de riz gluant. (1)

L'oncle donne l'ordre à l'un de ses domestiques d'aller chercher l'objet demandé et de le donner à son neveu. Celui-ci n'a rien de plus pressé que de vendre la chaudière et d'en gaspiller l'argent. Quelques jours après, l'oncle réclame l'objet prêté ; le neveu diffère toujours et fait tant que l'oncle furieux se décide à se plaindre au huyen (2). Sur ces entrefaites le neveu a entendu dire que son oncle va lui intenter un procès ; il ordonne à sa femme d'aller acheter un gril. Il l'emporte avec lui et arrive à la maison du huyen le jour de

(1) C'est un riz gluant comme de la colle et dont on fait des pains de différentes dimensions. On en mange dans les fêtes et dans les cérémonies funèbres.

(2) Voir une note précédente.

la citation. Il expose ce qui s'est passé mais en disant qu'il veut rendre l'objet devant le huyen lui-même afin que par la suite son oncle ne puisse nier le fait : « Il m'a prêté, disait-il, « une chaudière (vac dong), moi je lui rends un gril (vac dong) » (1). L'oncle s'aperçoit alors que en formulant sa plainte, il ne s'est pas expliqué assez clairement. Mais obligé d'en passer par là, il s'en retourne piteusement chez lui étouffant de colère et songeant à tirer du menteur une revanche éclatante. Il s'avoue avec honte qu'il a été joué par ce petit garçon ; son humiliation est à son comble, car tout le village se moque de lui. Il est si exaspéré qu'il en arrive à vouloir la mort de son neveu. Un jour il lui fait dire par son domestique de venir chez lui ; l'autre s'y rend sans méfiance, mais à peine arrivé, il est saisi et enfermé dans une cage.

L'oncle fait transporter cette cage sur le bord de la rivière afin de la précipiter dans l'eau avec son contenu. Chemin faisant, les porteurs s'arrêtent pour se délasser un peu. Notre menteur cherche par quel moyen il pourra se tirer de la fâcheuse situation dans laquelle il se trouve : « Mon cher « oncle, dit-il, je suis bien malheureux, mais je mérite mon « sort. Cependant, je vais descendre aux enfers ; que ferai-je « là sans moyens d'existence ? Je possédais autrefois un livre « de bons tours et de tromperies (2) ; je l'ai laissé à la maison « sur l'autel de Bouddha, car pressé de me rendre auprès de « vous, j'ai oublié de l'emporter. Je vous demande comme « dernier service d'aller chez moi et de me rapporter ce « volume. Faites-le, n'est-ce pas ? Sans cela je serai trop « malheureux. »

L'oncle se laisse fléchir, revient en courant sur ses pas laissant là son neveu tout seul. A ce moment-là vint à passer un lépreux, tout rongé par la maladie. En voyant la cage, il

(1) Gril et chaudière sont désignés en annamite par le même mot *vac dong*. Le fourbe neveu joue sur une similitude de mots pour tromper son oncle et arrive à lui rendre un objet de valeur presque nulle en place de celui qui lui avait été prêté.

(2) Il est facile de voir par là, la place que la ruse, le mensonge et la fourberie tiennent dans la vie de l'Annamite. C'est un art qui a ses écrivains et ses fidèles, art au moyen duquel on se pousse avantageusement dans toutes les circonstances.

s'approche et demande : « Hé ! l'ami ! que faites-vous donc là dans cette cage ? » — Après un moment de réflexion notre menteur répond : « Ah ! ne m'en parlez pas ! tel que vous me voyez, j'étais autrefois plus lépreux qu'une vieille citrouille ; par bonheur, mon oncle m'a enfermé dans cette cage qui a la propriété de guérir de la lèpre ceux qui y séjournent. Aussi, voyez, maintenant, je suis complètement guéri et mon corps ne porte plus la moindre trace de maladie. » — « Ah ! Monsieur, s'écria le lépreux, que vous êtes heureux ! Je me prosterne à vos pieds et je vous supplie humblement de me laisser entrer dans cette cage, afin que je puisse guérir mon infirmité. » — « Je le veux bien, répondit le menteur et comme tu es pauvre, je ne te demanderai rien en échange du service que je vais te rendre ; ouvre la porte afin que je puisse sortir et te céder la place. » Le lépreux ouvrit, et s'introduisit dans la cage ; notre menteur sortit, ferma soigneusement la porte et prit la fuite. (1)

Pendant ce temps-là, l'oncle cherchait en vain le fameux livre. Il finit par se rendre compte que son neveu s'est encore moqué de lui. Il revient furieux vers l'endroit où il avait laissé la cage. Aveuglé par la colère et sans regarder quoi que ce soit, il précipite la cage dans l'eau. (2) Puis, il rentre chez lui, fort ennuyé de s'être fait tant de mauvais sang au sujet de son coquin de neveu.

Celui-ci avait pris la fuite et cherchait dans son industrie le moyen de tromper les gens et de les voler. Un jour passant sur un pont, il aperçut au loin, monté sur un beau cheval richement harnaché un homme magnifiquement vêtu et qui se dirigeait vers lui. Il s'empresse aussitôt de plonger sous le pont, de monter, de redescendre, de reprendre haleine, bref de faire l'homme qui cherche un objet qu'il a laissé tomber

(1) Les stratagèmes de ce genre fourmillent dans les récits annamites et dans les contes que la tradition a soigneusement conservés. Un Annamite a mille moyens de faire face aux situations les plus critiques.

(2) Voilà une situation qui paraît plaisante aux lecteurs ou auditeurs d'extrême-Orient. La farce du neveu a réussi ; il s'est tiré d'affaire en jouant un bon tour au lépreux qu'il a fait mourir à sa place. Mais le lépreux ? direz-vous ? Le lépreux ?... tant pis pour lui ; il n'avait qu'à ne pas se trouver là. C'est la morale ; elle est égoïste et cruelle, mais c'est celle du pays.

dans l'eau. A cette vue, le cavalier s'arrête et demande à notre homme ce qu'il fait là : « Ah ! ma situation est horrible, dit le fripon, se tordant la bouche de douleur(1), mon oncle m'a envoyé chercher le paiement d'une dette ; la somme était de dix barres d'argent(2). Je les avais mises dans ma ceinture et en passant par ici, le malheur a voulu que je les laisse tomber dans l'eau. Je n'en puis plus de plonger... je suis hors d'haleine... Mais vous qui êtes un habile homme(3) et qui devez très bien plonger venez-moi donc en aide ; plongez à ma place, je vous prie ; si vous trouvez l'argent, je vous en laisserai la moitié et pendant ce temps-là je tiendrai votre cheval. »

Le cavalier n'hésite pas ; tenté par l'appât du gain, il enlève aussitôt ses habits, son turban et donne son cheval à garder. Puis il plonge. Mais à peine a-t-il disparu sous l'eau que le fripon saute à cheval, excite sa monture et prend la fuite au triple galop. Il arrive ainsi chez son oncle dans ce bel équipage. Celui-ci tout étonné paraît fort joyeux de le revoir. Il s'informe de la source de sa fortune : « Je suis descendu aux enfers, lui dit son neveu ; là j'ai réussi à entrer dans les bonnes grâces du génie des menteurs qui m'a pris sous sa protection. Le roi des enfers m'a permis de revenir quelque temps sur la terre afin de vous voir et de vous faire part de ce qui m'arrive d'heureux. »

L'oncle de naturel assez crédule, et de plus aveuglé par l'avarice pria son neveu de lui faire prendre le chemin des enfers et de l'enfermer dans une cage afin de pouvoir comme lui se procurer les moyens de faire fortune. Le fripon de neveu ne laissa pas échapper une aussi belle occasion de se venger. Il enferma son oncle dans une cage et le précipita dans la rivière. Naturellement, celui-ci ne jouit jamais des félicités qu'il s'était promises.

(1) Expression annamite.

(2) La barre d'argent est une monnaie annamite qui pèse 377 grammes et qui vaut environ 15 piastres. Le taux de la piastre varie de 2 fr. 50 à 2 fr. 80.

(3) Ce récit savamment gradué se termine par une adroite flatterie à l'adresse de celui que le fripon veut duper. Nul doute que cela ne réussisse.

— On voit par ce récit l'invention et la fécondité en ruses du tempérament annamite, quand il s'agit de jouer un mauvais tour. Ici un neveu tue son oncle ; cela nous paraît excessif. C'est à la rigueur une juste revanche, mais bien éloignée cependant de la morale chrétienne ou de la philanthropie officielle. Ces caractères fourbes et cruels nous répugnent et nous trouvons que faire périr deux hommes pour exciter le rire, c'est trop. Le fripon que l'on vient de décrire est un rusé compère et ses fourberies même les plus cruelles n'excitent pas la réprobation. C'est un malin ! Voilà la conclusion... et l'on rit.



Le Bonze assassin.



Il y avait autrefois un marchand d'étoffes qui voyageait dans le nord du royaume.

Il passait un jour devant une pagode abandonnée dont l'aspect délabré le frappa. Un bonze qui demeurait dans le voisinage se porta à sa rencontre et lui dit : « Il est bien triste de voir qu'il « n'y a pas de fidèles assez charitables « pour réparer cette demeure où les « statues des dieux se trouvent exposées « à toutes les intempéries. » Le marchand qui était fort pieux promit de faire le nécessaire. A cette assurance, le bonze ne peut dissimuler sa joie ; il fait entrer le marchand chez lui, le traite avec politesse puis, lui fait visiter en détail la pagode et ses alentours. A cette vue, le marchand se rend compte qu'il n'est pas assez riche pour supporter à lui seul cette grosse dépense. Le bonze entre alors dans une violente fureur et intimide tellement le marchand que celui-ci lui abandonne tout l'argent qu'il avait sur lui. Parvenu à ses fins, le bonze qui est un misérable s'arme d'un sabre et se met en devoir de tuer le marchand. Celui-ci pleure, supplie, et enfin demande comme faveur de se pendre afin que son corps reste entier. Le bonze y consent ; il fait entrer le

marchand dans une chambre obscure et le presse d'en finir au plus vite.

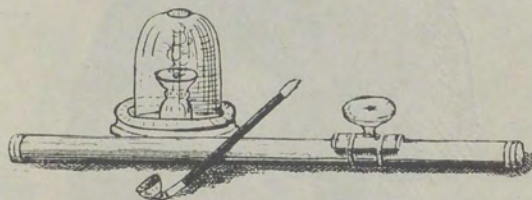
A ce moment-là, vint à passer près de la pagode un grand chef militaire en tête de sa troupe. A son grand étonnement il avait vu une femme vêtue d'un pantalon rouge entrer dans la pagode par une brèche de la muraille. Cela lui paraît étrange. Il donne l'ordre à ses soldats de tout fouiller. Après des perquisitions infructueuses, ils arrivent devant une



chambre dont la porte est solidement fermée à clef. Le bonze refuse de l'ouvrir sous prétexte que la pièce est pleine de diables. On force la porte et l'on voit le corps d'un individu qui se balance suspendu au plafond de la chambre. Après quelques soins heureusement, l'homme revient à la vie. Il raconte son histoire à ses sauveurs. Le général demande en vain au bonze ce qu'était cette femme au pantalon rouge... il n'en avait jamais entendu parler. Elle resta introuvable. Quant au bonze, il paya de sa vie son horrible forfait.

En réalité la femme vue par le général n'était autre qu'un génie dont Bouddha avait emprunté la figure afin de sauver le pieux marchand. Ce dernier se rendant compte que cette intervention était vraiment providentielle consacra tous ses biens à la reconstruction de cette pagode à laquelle il rendit sa splendeur primitive.

— Les constructeurs de temples, restaurateurs de pagodes, etc... vont dans la sixième région infernale dont la cour de justice est présidée par le roi Bien Thanh. Lorsqu'ils retournent sur la terre ils transmigrent dans une condition supérieure. On voit que la théorie des réincarnations successives est vieille comme le monde.



**Le menteur de la Ville et le menteur
de la Campagne.**

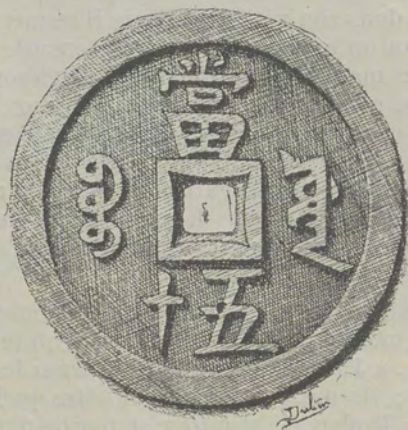
Il y avait une fois deux individus qui ne vivaient que de mensonges. Ils étaient passés maîtres dans l'art ; l'un était de la ville, l'autre de la campagne. Un jour ces deux hommes se rencontrèrent. La conversation s'engagea aussitôt. Tout en discourant, ils arrivèrent sur les bords d'une rivière et s'invitèrent à se baigner pour se rafraîchir ; la température était brûlante. Le campagnard voulut s'amuser de son camarade et sans que celui-ci s'en aperçoive, il dissimule une demi-ligature dans son vêtement. Puis il se met à plonger et reste sous l'eau un moment. Il remonte ensuite à la surface tenant dans ses mains la demi-ligature et dit à son camarade :
« Figurez-vous que j'ai rencontré sous les eaux deux génies
« qui étaient en train de jouer aux échecs. Je me suis assis
« à côté d'eux pour regarder la partie ; c'est alors qu'ils
« m'ont donné cette demi-ligature en m'ordonnant de m'en
« aller et en m'invitant à les laisser jouer tranquillement ;
« ma foi, j'ai accepté l'argent avec plaisir et je suis remonté
« au plus vite. »

L'autre compère n'est pas dupe de ce mensonge ; cependant il fait semblant d'y croire. Au bout d'un instant il dit à son camarade : « J'ai bien envie d'aller voir si les génies sont
« toujours là ; ils me donneront peut-être quelque chose à
« moi aussi. » Il plonge à son tour et fouille dans la vase de la rivière ; il y trouve un débris de poterie avec lequel il s'égratigne le visage, puis il remonte à la surface de l'eau :
« Hé camarade ! dit-il, j'ai vu les génies moi aussi ; mais ils
« sont fort en colère que vous n'avez pas partagé avec moi

« la demi-ligature qu'ils vous avaient donnée pour cela ; ils
« étaient si furieux, qu'ils m'ont lancé le jeu d'échecs à la
« figure. Voyez, — dit-il, en montrant son visage couvert de
« sang, — la blessure qu'ils m'ont faite. »

Nous voyons par ce récit qu'un trompeur fut trompé par un autre. Le mensonge ne procure pas toujours tous les bénéfices que l'on en attend ; dans cette histoire le premier menteur fut bien attrapé d'être obligé de partager avec l'autre l'argent qui lui appartenait.

— Le procédé employé par le deuxième menteur pour tromper son camarade ne manque pas d'imitateurs. Il arrive très souvent que des Annamites agrandissent de légères blessures qu'ils ont reçues, ou se blessent eux-mêmes assez gravement afin de pouvoir avec plus de chance accuser un des leurs ou le faire condamner. Ce sont souvent de parfaits comédiens qui se barbouillent le visage de sang et de boue, et s'arrachent les cheveux pour ajouter au dramatique de la situation...



Le Beau-Père qui veut un Gendre menteur.



Il y avait une fois un riche vieillard dont la fille était d'une beauté remarquable. On venait de tous côtés la demander en mariage. Mais son père ne voulait rien entendre, son plus vif désir étant d'avoir un gendre adroit et fripon. Dans son voisinage, demeurait un jeune homme doué d'un physique agréable ; mais il était fort pauvre. Comme il ne manquait pas d'adresse, sa recherche fut momentanément agréée par le vieillard qui avait déjà évincé de nombreux concurrents qu'il ne jugeait pas assez fourbes. Le jeune homme resta quelque temps dans la famille de son futur beau-père, faisant sa cour. Un beau matin, il lui demanda la permission d'aller chez lui prendre le deuil de son père qui venait de mourir.

Il revint après les délais d'usage. Il tenait à la main une longue ligne et portait sur l'épaule un très beau poisson encore frais, à chair ferme et savoureuse. Après les salu-

tations habituelles le beau-père tout joyeux s'informe de la manière dont ce poisson a été pris : « C'est avec la ligne de
« mon père, dit-il ; c'est le seul héritage que j'aie reçu de lui.
« Mais c'est une source de richesses, car il suffit de jeter la
« ligne à l'eau pour ramener un énorme poisson. Elle fut
« donnée autrefois à mon père par un génie de ses amis. Elle
« est douée de vertus magiques ; aussi je la conserve pré-
« cieusement. »

Le vieillard émerveillé veut aller sans retard à la pêche. On se rend sur les bords d'une rivière dont les berges sont accidentées et rocheuses. Le fripon jette sa ligne et manœuvre de manière à la prendre dans les rochers. Il se met ensuite à tirer comme s'il avait pris un gros poisson : « Oh ! dit-il, « voilà un poisson de belle taille ; laissons-le se fatiguer, « nous le ramènerons ensuite plus facilement. » Il fixe sa ligne au sol et se rend à une auberge qui se trouve tout près de là. Après avoir bu une tasse de thé, il se fait donner un gros morceau de poisson salé (1) qu'il dissimule dans son vêtement. Puis il revient trouver son beau-père et plonge devant lui, comme pour aller chercher le poisson pris par sa ligne. Au bout d'un instant, il reparait tenant à la main un morceau de poisson salé ; il en a aussi la bouche pleine.

Stupéfaction du vieillard : « J'ai rencontré sous les eaux, « dit le plongeur, le roi Bien-Thanh (2) qui était en train de « célébrer une fête en l'honneur de ses parents morts. Il m'a « invité à lui céder mon poisson pour ajouter à son repas, me « priant de rester pour lui tenir compagnie. Mais comme je « ne voulais pas vous faire attendre, je lui ai demandé la « permission de venir vous rejoindre. En apprenant que « vous étiez là, il m'a chargé de vous transmettre son invi- « tation à festoyer avec lui. Il m'a donné, en attendant, le « morceau de poisson salé que je suis en train de manger. »

Le vieillard alléché par ce récit n'hésite plus. Mais, comme il ne sait pas nager, il se fait attacher par la ceinture, puis

(1) Le poisson salé tient une grande place dans l'alimentation de l'Indo-Chinois. Certaines espèces même sont très recherchées et coûtent souvent fort cher. Il n'y a pas de bon repas sans un plat de poisson salé de choix.

(2) C'est le roi de la sixième région infernale.

il s'élance dans l'eau. Son fripon de gendre, lâche la corde au moment où il est tout près des écueils de sorte que le bonhomme va les heurter violemment du visage. Il sort de là tout ensanglanté, injuriant ciel et terre et le roi Bien-Thanh lui-même.

Enfin, après avoir bien crié, il finit par se calmer et dit à son gendre : « J'avoue que tu es un habile menteur. J'ai enfin « rencontré un gendre à ma convenance. Dès que nous serons « de retour à la maison je te donnerai ma fille ; tu es digne « d'entrer dans ma famille. »

— Cette fable et la précédente confirment ce que nous avons déjà dit sur le caractère annamite. Nous voyons là, en effet, un vieillard qui au lieu de chercher pour sa fille un mari honnête et loyal préfère lui donner un habile fripon, persuadé que avec de pareilles qualités il se tirera toujours d'affaire avantageusement. Il ne lui garde pas rancune du tour un peu cruel qu'il lui a joué. Au contraire, il n'admire que la façon habile dont cela a été fait ; le reste importe peu.



Les quatre Compagnons.

Il y avait autrefois deux époux jeunes et sans enfants. Ils priaient de tout leur cœur, faisaient des sacrifices à Bouddha, prodiguant les bâtonnets d'encens et les parfums. Enfin le ciel exauça leurs prières et il leur naquit un garçon. Cet enfant était énorme, d'une force peu commune et d'un appétit que rien ne pouvait calmer. Des marmites pleines de riz ne lui suffisaient pas. Aussi, au bout de quelques années, les parents complètement ruinés résolurent de se débarrasser de cet enfant qu'ils ne pouvaient plus nourrir.

« Mon cher fils, lui dit un jour son père, te voilà grand et « fort, tu es en âge de gagner ta vie. Nous sommes, ta mère « et moi, fatigués, usés par le travail et les privations. Nous « ne pouvons plus travailler pour te nourrir. Autrefois nous « étions fort riches ; nous avons pu même prêter à « l'empereur de Chine une somme de 80.000 taëls. Il nous les « doit encore ; tu devrais aller le trouver et lui rappeler notre « créance. » Par ce mensonge, le père donnait à son fils un prétexte pour l'éloigner de lui.

Le jeune homme confiant dans la parole paternelle fit ses préparatifs de départ et se mit en route pour la Chine. Un jour en suivant le bord de la mer il rencontra le génie Khong-Lo (1) qui s'occupait à vider la mer elle-même : « Que faites-vous donc là ? » lui dit le jeune voyageur, « ce « que vous faites n'a pas le moindre sens. » « Je suis l'homme « le plus fort du monde, répondit Khong-Lo, personne ne

(1) Khong-Lo est un génie d'une taille gigantesque. C'est un des personnages connus de l'histoire fabuleuse sino-annamite.

« peut m'égaliser en vigueur. Si vous voulez vous en con-
« vaincre, approchez-vous et puisez de l'eau avec le seau que



« je tiens à la main. » Il lui présentait en même temps
un seau d'une taille extraordinaire. Notre jeune homme

s'approche, prend le seau et puise de l'eau avec la plus grande facilité : « Mais votre seau est très léger, lui répond-il, c'est « un jeu d'enfant que de s'en servir. » Khong-Lo n'en revient pas d'avoir trouvé plus fort que lui. Il est plein d'admiration pour ce jeune homme, presque un enfant. Ce dernier lui raconte son histoire et l'engage à le suivre. Khong-Lo n'hésite pas et se joint à lui.

Un jour que les deux camarades franchissaient une montagne, ils rencontrèrent là un homme d'une stature prodigieuse : « Que faites-vous donc tout seul dans cette forêt « solitaire ? » lui demande-t-on. L'homme de la montagne répondit : « Je m'assieds sur le sommet de la montagne et de « temps à autre je m'amuse à souffler (1). Je produis ainsi la « tempête et le vent qui déracine les arbres et les plantes. « Cela me distrait. » « Nous serions bien curieux de voir cela « dirent les deux voyageurs. » Notre homme souffla ; les arbres et les végétaux de la forêt sont aussitôt fauchés comme de l'herbe. Les deux camarades émerveillés lui proposent de venir avec eux en Chine pour les aider à récupérer l'argent qu'ils ont à réclamer à l'empereur. L'homme de la montagne accepte et part avec eux.

Après avoir marché quelques jours nos trois compagnons rencontrent un vieillard d'un aspect extraordinaire. Il grimpeait une montagne avec un éléphant suspendu à l'épaule. On l'interroge ; il explique qu'il gagne sa vie à chasser des éléphants dont il vend les défenses. La vigueur remarquable de ce vieillard étonne nos trois camarades qui le prient instamment de se joindre à eux.

Les voilà donc en route tous les quatre pour la Chine. Arrivés aux environs de la capitale ils adressent au roi un message par lequel ils réclament l'argent prêté. A cette nouvelle le roi envoie une députation de mandarins pour voir de quoi il s'agit. Mais ceux-ci sont frappés de la taille et de

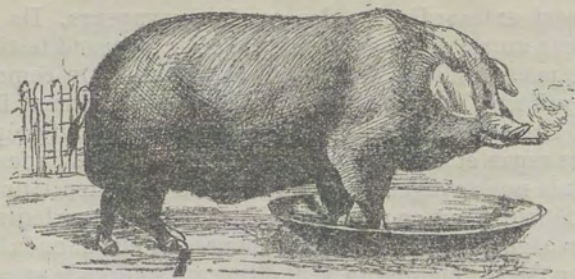
(1) Les Chinois, comme tous les peuples ont leurs fictions mythologiques. Dès la plus haute antiquité ils ont personnifié les éléments. Ce géant qui souffle ainsi est leur Eole. Khong-Lo est leur Hercule ; il est assez vantard pour cela mais beaucoup moins cependant que l'Hercule décrit par Sénèque dans son *Hercule sur l'Eta*. Il en résulte que dans beaucoup de récits d'extrême-Orient, la fiction coudoie constamment la réalité.

l'aspect extraordinaire des quatre voyageurs. Ils rendent compte au roi qui ordonne de préparer un grand festin ; mais il ne peut suffire à leur appétit effrayant. On commence à s'inquiéter à la cour et le roi se demande comment il pourra se débarrasser de ce voisinage dangereux. Il fait préparer un autre repas et entourer par ses soldats la salle de festin.

Mais nos voyageurs qui ont démêlé des intentions hostiles se méfient. Tout en mangeant ils se tiennent sur leurs gardes. A un signal donné les soldats se précipitent dans la salle du festin. Mais l'homme au vent d'un seul souffle de sa puissante poitrine les couche tous par terre, tandis que les autres après être sortis de la salle font effondrer la maison d'une poussée de leurs épaules. Les mandarins épouvantés reviennent en hâte auprès du roi et lui rendent compte de ce qui se passe ; ils lui conseillent d'user de tous les moyens pour éconduire ces étranges visiteurs.

On se résout à ouvrir tout grands les coffres du trésor pour donner de l'argent aux quatre compagnons et bien qu'il ne leur soit rien dû. On les fait venir et l'on compte devant eux une somme de quatre-vingt mille taëls, la moitié en argent et la moitié en or. Nos compagnons partagèrent et chargèrent sur leurs épaules ce faix formidable au grand étonnement de tous les assistants. Chacun tira chez soi ; mais qui fut bien surpris ? Ce furent les parents du jeune homme lorsqu'ils virent revenir leur fils chargé d'une fortune qui les mit pour le reste de leurs jours à l'abri du besoin.

— Cette petite histoire peu morale puisqu'il s'agit en somme d'une escroquerie, fait partie de la série des contes et légendes satiriques faits par les Annamites contre les Chinois — ces derniers en effet sont les ennemis héréditaires et pendant longtemps l'Annam a été vassal de la Chine. Obligés de s'incliner devant la force, les Annamites se sont vengés par des chansons et par des satires. Les récits de cette espèce se sont perpétués, bien que depuis de longues années les Annamites aient recouvré leur indépendance.



XXIX.

Le Condisciple orgueilleux.

Deux camarades d'école étaient unis d'amitié depuis de longues années ; l'un d'eux alla concourir à ses examens et fut reçu ; il obtint par la suite une charge de mandarin. Sa position était des plus brillantes ; mais comme il n'avait pas le cœur bon il ne songea plus à l'ami d'autrefois. Il en est ainsi de beaucoup d'hommes qui oublient bien vite ce qu'ils ont été.

Un jour son camarade d'école vint à la ville où il résidait pour le voir et s'entretenir avec lui. Il est éconduit et l'huissier lui répond que le mandarin repose et qu'on ne peut le déranger. Le visiteur revient quelques jours après ; nouvel échec ; on lui répond cette fois que le mandarin est occupé. Mais en réalité on ne le recevait pas parce qu'il arrivait seul et les mains vides(1). Notre homme sans se décourager,

(1) L'usage des cadeaux est courant en Extrême-Orient. Les mandarins ne sont visibles qu'à ce prix. Pour être reçu et se faire écouter il est indispensable de se faire précéder de cadeaux proportionnés à l'importance de ce que l'on veut obtenir ; on peut aussi les apporter soi-même.

revient encore plusieurs fois ; mais en vain. La porte du grand mandarin reste obstinément fermée.

Voyant cela, le visiteur retourne chez lui, achète un jeune cochon gros et gras qu'il fait rôtir à point (1) ; il l'arrange avec art sur un plateau et le fait porter devant lui par un domestique. L'huissier prévient le mandarin qui mis au courant du cérémonial s'empresse de s'habiller et de recevoir son ami. Néanmoins il le salue négligemment et avec hauteur, lui adressant à peine quelques paroles ; il lui fait offrir par ses domestiques la chique de bétel (2) et une cigarette, sans mettre de sa part le moindre empressement, ni la moindre cordialité.

Le visiteur accepte cependant et il introduit vivement le tout dans le groin du cochon. Cela fait, il se lève, croise les bras et salue trois fois avec gravité le rôti qu'il venait d'apporter : « Accepte tous mes remerciements, dit-il, et mille grâces te soient rendues, car sans toi je n'aurais pu entrer chez le grand mandarin qui veut bien nous recevoir tous les deux. » Il se retira aussitôt sans mot dire, laissant son ancien condisciple accablé de honte.



(1) Le cochon entier rôti fait partie de la série des cadeaux rituels.

(2) La chique de bétel est aussi une des choses rituelles de la vie annamite ; il est d'usage d'offrir à tout visiteur une chique de bétel, une cigarette et du thé. Lorsque des dignitaires se déplacent ils emportent toujours avec eux la boîte à bétel et la pipe à eau. Ces objets sont portés par un domestique qui suit gravement à quelques pas derrière.



XXX.

Le Bouffon.

Il y avait un jour dans une réunion un bouffon en veine de plaisanteries. Il demanda à l'un de ses camarades : « Peux tu me dire qui vient au dessous du roi. » L'autre lui répondit : « Au dessous du roi il y a les princes, les mandarins, les courtisans, les dignitaires... Que sais-je encore ? » — « Non, ce n'est pas celà, c'est moi qui suis au dessous du roi dit le bouffon. » « Oh ! ne parle pas ainsi ; c'est un crime de lèse-majesté que tu commets là ! » répond son interlocuteur. Ecoute, dit le bouffon, je vais te donner la preuve de ce que j'avance.

Il y a quelques années, me trouvant tout à fait à court d'argent, je me vis réduit à emprunter à de gros intérêts. On me demanda de rédiger une reconnaissance en y ajoutant

mon *diem-chi* (1). Mais, pour cela, je fis appel aux lumières d'un écolier. En tête du papier il inscrivit la date, puis le nom du roi (2) et enfin, juste au dessous, mon propre nom. Tu vois bien que je ne me trompe pas en disant que c'est moi qui suis au dessous du roi. »

— Cette modeste plaisanterie que nous avons reproduite est d'un intérêt bien médiocre. Nous la trouvons cependant dans des livres et almanachs français. Les hommes sous diverses habitudes arrivent à se distraire des mêmes minuties.



(1) Le *diem-chi* ou empreinte de l'index, n'est autre chose que l'inscription sur un papier ou pièce officielle des distances qui séparent les traits principaux de la face interne du doigt et les séparations des phalanges. C'est une mesure anthropométrique usitée en Chine depuis des milliers d'années.

(2) Les pièces officielles portent d'abord la date, puis le nom du règne.

Les quatre Bonzes charitables.



Il y avait une fois un jeune cornac qui conduisait un éléphant. Juché sur le cou de l'animal, il regardait de tous cotés avec curiosité. Il passait dans une forêt de cocotiers et, séduit par la beauté d'un régime qui se trouvait à sa portée, il essaie de ses deux mains de l'arracher. Mais l'éléphant qui avait continué sa marche, le laisse suspendu dans les airs.

Heureusement quatre bonzes passaient par là. A la vue de la périlleuse situation dans laquelle se trouvait le jeune homme, leur cœur s'émut. Se concertant aussitôt, ils déployèrent leurs grandes robes de cérémonie et, les étendant au dessous de l'arbre, ils invitèrent le jeune homme à se laisser choir pendant qu'ils en tenaient fortement les quatre coins. Celui-ci suivit leurs conseils et lâcha le cocotier. Mais, comme l'arbre était

fort élevé, les robes cédèrent tellement sous le poids du cornac

que les quatre têtes rasées s'entrechoquèrent (1); de plus, le régime de noix de coco, qui s'était détaché, tomba sur eux; les bonzes en furent tués du coup.

Le cornac était fort perplexe. Il emporta les quatre cadavres chez lui et les cacha derrière sa chambre. Puis, cela fait, il exposa l'un des cadavres devant la porte de la maison et courut louer des hommes pour en faire l'inhumation. Après avoir fait prix avec les ouvriers, il leur dit : « celui que vous voyez là est mon frère; c'est un saint homme doué de pouvoirs surnaturels, et qui n'a jamais pu se séparer de moi; faites donc une fosse bien profonde; sinon, il est capable de venir me retrouver. » Malgré ces recommandations, les ouvriers, qui n'étaient pas surveillés, creusèrent une fosse très peu profonde et y enfouirent le cadavre, sans se donner la peine de damer la terre par dessus. Ils revinrent aussitôt réclamer leur salaire : Ils trouvent le cornac devant la porte de sa maison et, à côté de lui, le cadavre du deuxième bonze : « Vous avez fait une jolie besogne, dit le jeune homme aux ouvriers. Voyez ! mon frère est déjà revenu. » Ceux-ci, tout honteux, emportent le cadavre au plus vite et vont l'ensevelir sans plus de soins que le premier. La même cérémonie se renouvelle; le cornac est devant sa maison avec un cadavre à ses pieds, interpellant furieusement les fossoyeurs, les taxant d'impiété et d'inhumanité. Ceux-ci, outrés de fureur, emportent ce cadavre et, comme la nuit approche, l'ensevelissent le plus rapidement possible. Mais, à peine ont-ils terminé qu'ils voient accourir le cornac à leur rencontre, poussant des cris déchirants. Même scène que précédemment. Cette fois, les fossoyeurs, terrifiés malgré leur colère, creusent une fosse des plus profondes pour y ensevelir le quatrième bonze. Le Cornac les paie et se frotte les mains de satisfaction car il a

(1) Les bonzes sont les ministres bouddhiques chargés de l'exercice du culte, de la garde et de l'entretien des pagodes. Ils portent habituellement de grandes robes et des chapeaux d'une forme spéciale. Les bonzes cambodgiens et laotiens portent des robes de soie jaune d'or. Au Tonkin ils sont vêtus de la couleur rituelle marron sale; sur la tête un immense chapeau à bords plats et à coiffe pointue. — Il suffit d'une noix de coco qui se détache du haut d'un arbre pour tuer un homme. A Mytho, en 1893, à la suite de plusieurs accidents de ce genre deux belles allées de cocotiers qui ornaient la ville furent détruites.

pu satisfaire aux devoirs de l'humanité sans que cela lui coûte trop cher.

Pendant ce temps, les ouvriers furieux s'en vont en exhalant leur colère. La nuit était presque venue. Mais, en traversant une passerelle, ils aperçoivent, o fureur ! un bonze en train de prendre le frais, accroupi sur ses talons. Ils le prennent pour le réfractaire cadavre et, se précipitant sur lui, ils l'envoient dans la rivière en lui criant : « Que le diable t'emporte, toi, ton père, ta mère et toute ta famille. Va-t'en dans l'eau et restes-y, puisque tu ne veux pas rester sous terre ! » Puis ils s'enfuirent au plus vite après avoir noyé le bonze.

— Ce récit biscornu et macabre ne serait d'aucun intérêt pour nous, si nous ne pouvions en tirer quelques conclusions. L'inhumation, même pour les étrangers fait partie des vertus que doit posséder tout homme de bien. Celui qui aura donné des cercueils pour inhumer des pauvres gens ou bien qui aura assuré la sépulture à des abandonnés passe sans transition dans la dixième région infernale qui est celle de la transmigration. C'est celle qui marque la fin de tous les supplices infernaux. Le cornac veut bien inhumer les bonzes, mais, en bon Annamite, il veut que ce soit au meilleur compte possible et en dupant de pauvres diables.

D'autre part, l'histoire des quatre cadavres dont on joue nous divertit médiocrement. Cette scène macabre a pourtant le don d'exciter le rire. Quant au cinquième bonze, qui trouve la mort dans l'arroyo, c'est le clou ; c'est l'irrésistible. En résumé, pour nous, Français, ce genre de conte joyeux est plutôt triste : Cinq cadavres pour faire rire ; c'est trop d'un seul ! Par cette littérature, on peut juger du peuple qui la savoure et qui la lit avec délices ... Mais, avons nous le droit d'être si sévères, quand, de nos jours, dans nos grandes villes, nous applaudissons à tout rompre certains chanteurs qui se sont faits une spécialité dans le genre macabre et écœurant ?...

Les Elèves fripons et leur maître.



Il y avait une fois un individu qui exerçait la profession de maître ès-vols et friponneries. Il avait avec lui une dizaine d'élèves dont il éprouvait à chaque instant le courage, la force et l'adresse. Parmi ses élèves s'en trouvait un nouvellement arrivé. Afin de voir ce dont il était capable, il l'emmena un jour avec lui dans une de ses expéditions.

Il vint donc un soir avec son élève guetter une maison habitée par une femme qui fabriquait de riches tissus de soie. Mais cette femme de crainte des voleurs mettait sous son oreiller les pièces qu'elle avait tissées. Le maître voleur ouvrit la porte de sa maison et ordonna à son élève d'entrer, de s'emparer de la soie et de la lui rapporter. L'enfant encore inexpérimenté avait grand peur. Il se tenait auprès du lit n'osant faire aucun mouvement. Dans son trouble il toucha la femme qui se réveilla et le saisit par les cheveux. L'enfant épouvanté se mit à crier : « Maître ! maître ! au secours ! Elle me tient par les cheveux ! » Celui-ci qui était au dehors près de la porte répondit à haute voix : « Si elle ne te tient que par les cheveux, tu n'as rien à craindre

tu le sais bien. Ah ! si elle te tenait par le bout du nez ce serait autre chose. » Dans son trouble et son demi-sommeil la femme pensa qu'il serait plus sûr de saisir son voleur par le nez. Ainsi fit-elle, mais l'enfant ne tarda pas à se dégager et à s'enfuir au plus vite.

Cependant l'éveil est donné, tout le monde accourt. Le jeune voleur n'a que le temps de se précipiter dans un épais massif de bambous épineux où il échappe à toute poursuite. Il reste ainsi toute la nuit dans cette pénible position cruellement déchiré par les épines des bambous qui lui meurtrissent tout le corps. Cependant, au matin, le maître voleur qui avait regagné la maison, sort à la recherche de son élève. Il finit par le retrouver. Mais au lieu d'écouter ses supplications et de l'aider à sortir du terrible buisson, il se met à crier de toutes ses forces : « Hé ! gens du village ! accourez je tiens le voleur ! L'élève fripon terrifié, oublie sa douleur, prend la fuite en se blessant de plus belle et rentre à la maison où il reste plusieurs mois malade de ses blessures.

Un peu plus tard le maître fripon voulut éprouver un autre de ses élèves qui joignait au courage l'esprit et l'adresse. Il le conduisit dans la demeure d'un richard, ouvrit un grand coffre qui s'y trouvait et lui ordonna d'emporter tous les effets qu'il contenait. Mais à peine l'élève était-il dans le coffre, que le maître referma le couvercle sur lui et retourna tranquillement à la maison. L'enfant se trouve bien embarrassé ; mais bientôt son esprit inventif lui fournit un moyen de se tirer d'affaire. Il ramasse tous les beaux vêtements qui sont dans le coffre et s'en habille. Il en est tout gonflé ; puis il met sur la tête une marmite qui lui couvre complètement les yeux et le visage. Ces préparatifs terminés, il se met à crier du fond de son coffre : « Holà ! maître de la maison, je suis un génie ; il y a longtemps que je demeure chez toi et cela afin de t'enrichir. Mais maintenant ma mission est terminée. Il faut m'ouvrir, car maintenant je dois retourner au séjour des génies ; mais s'il y a des femmes malades dans l'assistance, qu'elles s'éloignent, car elles ne pourraient supporter ma vue. Quant aux hommes, s'il y a des fripons, qu'ils disparaissent. Que tout le monde allume des bâtonnets

d'encens et des cierges et se tienne respectueusement éloigné de ma personne ; je suis le grand génie ! Je suis le grand génie ! »

En entendant ces paroles, chacun dans la maison est saisi de crainte. On égorge des cochons et des bœufs pour faire des offrandes. Tous les notables du village et des environs s'assemblent. Enfin lorsque tout est prêt pour la solennité on ouvre le coffre. Les assistants se mettent sur deux rangs pour permettre au génie de sortir. Celui-ci apparaît bientôt sous une forme épaisse enveloppée de riches habits. Il se dirige vers l'extérieur en criant : « Allez tous à la pagode pour m'y attendre. Quant à moi je vais m'y rendre pour y recevoir vos cadeaux. Je vais disparaître dans un nuage et réapparaître bientôt à vos yeux. Allez ! que l'on m'obéisse ! » Après avoir éloigné ainsi tout le monde, le malin garnement s'empressa de s'enfuir au plus vite chez son maître, lui apportant ainsi tout le contenu de la caisse du richard.

— Cette histoire baroque, assez invraisemblable est cependant une de celles qui plaisent aux Annamites. Elle met en scène deux enfants déjà adroits filous malgré leur jeune âge et qui reçoivent ostensiblement d'un vieux bandit la pire des éducations. On se demande comment un peuple pourtant intelligent peut trouver du plaisir à une littérature aussi peu morale et édifiante. Aussi les résultats sont d'accord avec les exemples fournis à la masse. Le vol et le mensonge sont à l'ordre du jour en Indo-Chine. Il faudra du temps pour arriver à modifier d'une façon appréciable cet état d'âme... si l'on y arrive.





XXXIII.

Le Tigre, le Crapaud rouge et le Singe.

Le tigre, un jour, se promenait dans la forêt. Il arriva près de l'endroit où le crapaud rouge avait son trou. Celui-ci, plein d'effroi, enfla la voix et se met à crier : « Qui va là ? N'allez pas plus loin, ou vous êtes mort ! » Le tigre s'arrête, regarde de tous côtés et finit par apercevoir le crapaud rouge. Il le regarde, courroucé... Celui-ci, plus ému que jamais, s'écrie pourtant : « Tu es bien audacieux de venir jusqu'ici troubler ma tranquillité ». Le tigre, furieux, réplique : « Misérable avorton, tu n'es pas plus gros qu'une noix et tu oses m'interpeller ainsi, moi, le tigre ! » — Allons ! allons ! tigre, ne fais pas tant de bruit. Tout le monde te connaît par ici ; on sait que tu n'es qu'un imbécile, bon tout au plus à sauter et encore... je parie que, malgré ma petite taille, je saute beaucoup plus loin que toi ; essayons, veux-tu ? »

Le tigre, plein de dédain pour le crapaud, accepte le pari. Nos deux champions tracent une raie sur le sol et se préparent à s'élancer. Mais le rusé crapaud dit au tigre : « Ecoute, je n'aime pas beaucoup à me sentir si près de toi. Permits que je recule de quelques pas ». Le crapaud se place derrière le tigre et au moment où celui-ci, avant de prendre son élan, donne quelques coups de sa queue, le crapaud rouge la mord fortement ; le tigre, qui n'a rien senti, saute et son élan envoie promener le crapaud à plusieurs pas au devant de lui. « Me voici ! s'écrie le crapaud, tu vois que je saute beaucoup plus loin que toi ! » Le tigre commence à considérer avec une certaine émotion ce singulier petit animal. Mais celui-ci, qui tient à se débarrasser du tigre, s'écrie : « Tu vois bien que tu ne peux pas te mesurer avec moi, d'ailleurs, si tu ne détales pas au plus vite, je te dévore ! Les tigres sont ma nourriture habituelle. Vois plutôt... » Ce disant, le crapaud ouvre sa gueule où adhéraient encore quelques poils de la queue du tigre. A cette vue, ce dernier, épouvanté, s'enfuit comme un fou sans se retourner (1).

Un singe, perché sur un arbre, le voit passer : Où courez-vous donc ainsi, seigneur tigre ? lui dit-il ; vous paraissez affolé ». — « Ah ! ne m'en parlez pas, j'en suis encore tout ému ; figurez-vous que je viens de rencontrer un drôle de petit animal, à peau rugueuse ; il saute plus loin que moi et il se nourrit de tigres. Je crains qu'il ne soit à ma poursuite ». — « Vous n'êtes pas brave, seigneur tigre ; comment, vous fuyez devant le crapaud rouge, capable tout au plus d'avaler une mouche ! Allons ! allons ! rassurez-vous, nous allons aller ensemble et faire voir à cette vilaine petite bête qu'un tigre n'a pas peur de lui »

Le singe saute sur le dos du tigre et les voilà partis tous deux à la recherche du crapaud rouge ; mais le tigre est toujours tremblant de peur. Ils arrivent, enfin, près du crapaud rouge. Celui-ci s'écrie de nouveau de sa plus grosse voix :

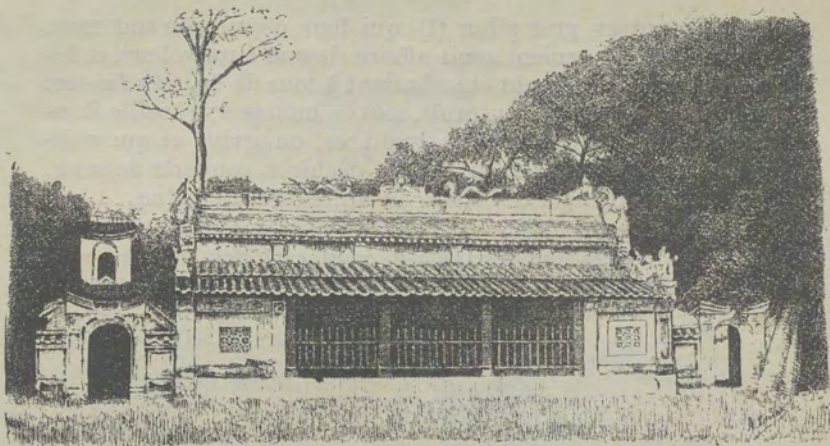
(1) Ce petit récit, assez plaisant et malicieux, fait voir ce que nous avons déjà dit sur le tigre et sur sa bêtise extraordinaire que les Annamites lui attribuent avec raison, croyons-nous. D'ailleurs, d'une manière générale, les félins sont parmi les moins intelligents des animaux.

« Qui va là ! Ah ! vraiment, c'est bien aimable à maître singe de m'amener mon déjeuner. J'avais mangé un tigre ce matin, mais, ma foi, je me sens en appétit et je vais en manger volontiers un deuxième. Ah ! ah ! quelle bonne aubaine !... » Cette fois, le tigre ne veut plus rien entendre et, pris de la terreur la plus folle qui soit, il prend la fuite si vite, que le singe, malgré son agilité, ne peut sauter à terre. Cramponné à son dos, il est déchiré par les épines ; sa tête donne contre les arbres de la forêt et il est tué du coup ; sa face présente un rictus douloureux ; sa mâchoire est à nu. Le tigre finit par s'arrêter. En considérant le singe, il lui dit : « Ton orgueil est rabattu, je l'espère. Je me demande cependant comment tu oses rire encore après m'avoir exposé à un si grand danger. » (1)

— Dans cette fable qui est assez pimpante, la morale n'apparaît pas bien nette ; on ne sait pas trop quelle conclusion en tirer. Il faut y voir ceci : C'est que la ruse finit toujours par triompher de la force. C'est un des thèmes favoris des Annamites. L'astucieux crapaud rouge a bien le caractère fait pour charmer les Indo-Chinois, car il est rusé et fertile en expédients.

Centre de Documentation
sur l'Asie du Sud-Est et le
Monde Indonésien
EPHE VI^e Section
ASE 2161
BIBLIOTHÈQUE

(1) Le singe mort de mort violente, à la chasse, par exemple, présente sur sa face un rictus dont l'expression est des plus frappantes. Il est même poignant, car il révèle, avec une netteté qu'on ne peut oublier, l'intensité de la douleur dans ce qu'elle a de plus vif et de plus aigu.



XXXIV.

Les deux Hypocrites.

— Deux bonzes étaient allés célébrer une cérémonie. Après avoir battu le tam-tam et fait les prières d'usage, le maître de la maison, qui avait préparé un repas, les invite à se restaurer. Mais nos deux bonzes, qui font semblant d'être des gens très pieux, n'osent pas satisfaire entièrement leur appétit, de peur que les fidèles ne les prennent pour des gourmands. Ils se contentent d'avaler quelques bouchées et rentrent dans la pagode se remettre en prières.

Mais lorsque la nuit fut plus avancée, ils commencèrent à sentir la faim. Ils regrettent le bon repas de la soirée et les voilà qui se mettent à la recherche de l'endroit où l'on a déposé les aliments. Ils vont dans l'obscurité, à tâtons, à l'insu l'un de l'autre. Ils arrivent ensemble dans la cuisine

et heurtent un gros pilon (1) qui leur dégringole rudement sur la tête. Ils croient avoir affaire chacun à un voleur, et les voilà qui se saisissent et se battent à tour de bras en faisant un tapage infernal. Au bruit, tout le monde se réveille dans la maison. On allume des lumières, on arrive et que voit-on ? Nos deux bonzes, les habits déchirés, couverts de sang, en train d'échanger des coups au milieu de la cuisine...

— Les bonzes sont sujets à caution et exploitent fréquemment la crédulité des pauvres diables. Aussi, les Annamites, qui sont très moqueurs, ne se privent pas de plaisanteries à leur égard.

(1) C'est le pilon à riz, gros et lourd morceau de bois avec lequel, dans les ménages, on décortique la provision de riz de la journée. Il est toujours fait d'une essence très dure et très résistante.



XXXV.

**L'Imbécile qui achète
des Canards.**

Il y avait une fois un imbécile de la plus belle espèce; il n'était bon à rien; aucun métier, aucune industrie qui lui permit de gagner sa vie. Sa femme, au contraire, était fort intelligente; à force de patience et de sage administration de sa maison, elle était

arrivée à faire de petites économies. Un jour, elle donne quatre ligatures à son mari et lui dit d'aller acheter quelques marchandises pour en faire le commerce. Notre imbécile prend l'argent et s'en va avec l'idée d'acheter des canards pour les revendre ensuite.

Il erre au hasard dans la campagne, ne sachant où trouver ce dont il a besoin. Après avoir marché longtemps, il aperçoit deux gardiens de buffles en train de s'amuser sur les bords d'une mare couverte de nénuphars, et au milieu de laquelle s'ébattait une bande de sarcelles. « A qui donc appartiennent ces canards que je vois là ? » demande-t-il aux gardiens de buffles. Ceux-ci, voyant de suite à qui ils ont affaire, disent aussitôt. « Ces canards sont à nous et, si vous voulez les acheter, nous vous les vendrons bien volontiers. » On fait prix ;



l'idiot donne son argent et les gardiens de buffles prennent la fuite au plus vite.

Voilà l'imbécile qui se met à la poursuite des sarcelles, qui s'envolent d'une rizière dans une autre. Il les poursuit sans se lasser, mais en vain, comme on le pense. Il n'en peut plus ; il est couvert de boue et de sueur. Enfin, le soleil commence à disparaître à l'horizon ; les sarcelles s'envolent pour ne plus revenir. Il comprend, mais trop tard, qu'il a été dupé et il se décide à regagner son logis. Il pleure à chaudes larmes. Sa femme furieuse l'invective et lui reproche sa sottise. Elle finit par s'arrêter ; ce n'est pas par pitié pour le chagrin de son mari, mais c'est parce que les forces lui manquent et que sa langue est paralysée dans sa bouche. Aucun sentiment, en effet, ne peut arrêter une femme qui a des reproches à faire à son mari ; il faudrait, pour cela, qu'elle fut morte.

— Nous conservons à ces récits un peu de leur saveur primitive en respectant la tournure des phrases et leur naïveté. C'est le seul moyen de pouvoir rendre le génie du peuple qui les écoute ou qui les lit. L'Annamite a de l'esprit à l'occasion ; il émet des réflexions parfois piquantes et empreintes d'un scepticisme aimable.

Le Pêcheur idiot.



Il y avait une fois un individu dont la bêtise dépassait tout ce que l'on pouvait supposer. Comme tous les gens de son espèce, il aurait vécu parfaitement heureux, s'il n'avait eu une femme acariâtre, méchante, exaspérante même.

A chaque instant elle interpellait son mari, lui reprochant sa bêtise : « Vous êtes d'une mala-

dresse insigne ; vous n'êtes bon à rien qu'à dormir, manger et boire. Vous n'êtes même pas capable de prendre du poisson. C'est pourtant bien facile ; tous les gamins du village en rapportent à la maison. » — « Ah ! si je savais comment m'y prendre dit le pauvre

mari, j'irais bien tendre des nasses et des paniers comme tout le monde. Mais où les mettre ? cela je ne le sais pas. » — « C'est pourtant bien facile, lui répondit sa femme, vous n'avez qu'à rechercher les endroits où il y a beaucoup

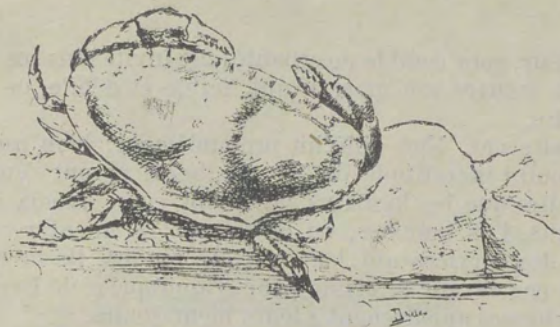
d'excréments d'aigrettes (1). Là, vous êtes certain de rencontrer du poisson. » — « C'est bien, maintenant je suis renseigné et demain j'irai à la pêche. »

Le lendemain, notre homme muni d'argent, va acheter une provision de nasses. Il emporte son coupe-coupe et se met à la recherche d'un endroit favorable. Enfin, il aperçoit un palétuvier (2), couvert à en être blanchi, d'excréments d'aigrettes. Tout joyeux de cette découverte, il grimpe sur l'arbre et y installe ses nasses, persuadé qu'il va prendre des poissons en quantité. Puis tout joyeux de son exploit il rentre à la maison tout raconter à sa femme. On devine sans peine comment il y fut accueilli.



(1) En Indo-Chine et dans les régions marécageuses, les aigrettes vont par grandes bandes. Elles se tiennent de préférence dans les endroits poissonneux et peu profonds où elles peuvent se livrer facilement à la pêche des petits poissons, des crabes, des crevettes dont elles se nourrissent. Pour passer la nuit ou se reposer, elles affectionnent des arbres élevés et touffus qui ne tardent pas à être recouverts de leurs excréments.

(2) Le palétuvier (famille des Rizophorées — *Rhizophora Candel*) est un arbre qui croit en abondance dans les régions marécageuses de la Cochinchine et de l'Annam. Il borde les rives des grands fleuves et des arroyos. Son écorce contient beaucoup de tannin. Il s'élève droit et vigoureux ; aussi est-il utilisé pour faire de solides clôtures. Il est long à pourrir.



XXXVII.

Les deux Crabes.

Il y avait une fois un pêcheur nommé Ngo. Se trouvant un jour à la pêche, sur les bords d'un arroyo, prenant fort peu de poisson, il laissait aller sa ligne au fil de l'eau, se distrayant à examiner ce qui se passait autour de lui. Son attention fut attirée par deux crabes qui étaient en train de manger. C'étaient le mari et la femme. M^{me} Crabe était à l'époque de sa mue; sa peau était encore tendre; elle était malade au point de ne pouvoir remuer. M. Crabe, en bon mari, était aux petits soins pour elle; il allait lui chercher à manger et montait bonne garde autour du trou pour empêcher qu'elle ne soit d'approcher.

Enfin, M^{me} Crabe finit par se rétablir; son mari était fort heureux de la voir revenue à la santé. Mais, à son tour, il fit sa mue; ses douleurs devinrent si vives qu'il fut incapable, lui aussi, de pourvoir à ses moindres besoins. Sa femme, qui n'avait jamais éprouvé d'affection pour lui, ne songe même pas à lui être reconnaissante de ses bons soins. Elle l'abandonne à son malheureux sort, passant son temps dans le village à caqueter avec les voisines, à se promener... Enfin, un

beau jour, pour comble de cruauté, elle invite tous ses voisins à venir manger son mari ⁽¹⁾ qui, faible et débile, ne peut se défendre.

A cette vue, Ngo réfléchit profondément; bien que outré de la noire ingratitude de M^{me} Crabe, il ne put s'empêcher de se dire que les humains ne valent guère mieux que les animaux. Les hommes, en effet, sont rarement reconnaissants des services qui leur ont été rendus. Ils ne reculent même pas devant le crime pour s'approprier de l'argent ou des richesses appartenant à leurs bienfaiteurs.

XVXX

Les deux Crabes

(1) Les crabes se dévorent entre eux, surtout à l'époque de la mue. Ils se livrent à plusieurs des batailles terribles à la suite desquelles les vaincus sont dévorés par les vainqueurs.

Le Sorcier à barbe rouge.

Il y avait dans un village d'Annam un sorcier à barbe rouge nouvellement marié. Sa femme le détestait, surtout à cause de cette affreuse barbe rouge qui le faisait ressembler à une bête féroce. Le sorcier cherche toutes les occasions de faire revenir sa femme de ses préventions, bien qu'il sache qu'il serait plus facile de tarir l'eau d'un grand fleuve : « Ma chère amie, lui dit-il souvent, il ne faut pas mépriser les barbes rouges ; on n'en voit pas tous les jours. D'ailleurs, sachez-le bien, c'est à ma barbe rouge que je dois mon habileté. Grâce à elle je n'ai peur de personne. »

Mais la jeune femme ne voulait pas croire à tous ces beaux discours ; elle n'attendait qu'une occasion de mettre à l'épreuve les fameux talents de son mari. Un jour le sorcier fut mandé chez un malade. Pour s'y rendre, il fallait traverser un petit bois. Le malade une fois guéri fit cadeau au sorcier de gâteaux de riz gluant, de bananes, de fruits de jacquier (1) et en outre d'une tête de cochon. Notre homme

(1) Le jacquier (famille des artocarpées — *artocarpus integrifolia*) est un arbre qui porte un fruit énorme directement fixé sur le tronc et les plus grosses branches par un solide pédoncule. Ce fruit pèse souvent de 10 à 15 kilos. Il a une odeur si caractéristique que bien peu d'Européens peuvent se résigner à en manger. Si l'on réussit à surmonter cette première impression, l'on est largement récompensé, car la pulpe jaune est des plus savoureuses. Elle est parsemée de grosses graines farineuses qui permettent de composer des pâtisseries variées. Le bois du jacquier est tendre, de couleur jaune et facile à travailler. Les Annamites en tournent beaucoup d'objets usuels et surtout des plateaux.

fit un paquet de tout cela et l'enveloppa de son turban, puis il rentra chez lui.

Mais sa femme avait pu savoir qu'il devait rentrer dans la soirée. Elle prend un bâton et va se cacher dans la forêt, derrière un épais buisson, sur le passage de son mari. Celui-ci qui marchait fort vite reçoit en passant un solide coup de bâton. Epouvanté il s'enfuit vers sa maison. Mais sa femme a ramassé le paquet qu'il a laissé tomber et plus agile que son mari elle se trouve au logis avant lui. Notre sorcier ne tarde pas à arriver ; il est pâle et tremblant malgré sa barbe rouge. « Ah ! ma femme, s'écria-t-il, quelle histoire, figurez-vous que dans la forêt j'ai été attaqué par une nombreuse bande de voleurs ; ils m'ont roué de coups et mis dans un bel état ! S'ils n'avaient été qu'une dizaine je les aurais mis en fuite ; mais, vrai, ils étaient trop nombreux ! » — « C'était le moment, lui répondit sa femme, de leur faire peur avec votre fameuse barbe rouge. »

Sur ces entrefaites, elle va lui préparer du thé et lui apporte un régime de bananes. « Tiens, dit le sorcier, elles ressemblent fort à celles qui m'ont été données ce matin ». — « Vous vous trompez, lui répond sa femme, vous avez la berlue. » Puis elle va chercher les pains de riz gluant et les apporte l'un après l'autre au grand étonnement de son mari. Enfin, elle revient avec la tête de cochon enveloppée dans le turban. Le sorcier tout effaré ne sait que croire, mais sa honte et sa colère sont à son comble lorsque sa femme lui dit que c'est elle qui l'a bâtonné. Il veut se mettre à la battre, mais celle-ci menaçante l'arrête et lui dit : « Allons ! allons ! votre barbe rouge n'a jamais fait peur à personne ; quant à moi je sais ce qu'elle vaut. Restez tranquille sinon je dirai à tout le monde ce que valent vos vantardises. Mais rassurez-vous, je saurai garder le secret, car j'y suis intéressée. »



XXXIX

Une Famille de Sourds.

Deux époux affligés de surdité donnèrent naissance à une fille qui resta sourde elle aussi. Ces pauvres gens étaient fort malheureux ; ce qui les désolait le plus c'était l'infirmité de leur fille, qui deviendrait ainsi fort difficile à marier. Mais, réflexion faite, comme ils avaient du bien, de l'argent, des riches rizières, ils finirent par se persuader avec raison qu'elle saurait inspirer de l'amour à quelqu'un. Dans leur village venait souvent un beau garçon qui demeurait dans une région assez éloignée. Ils furent très heureux de lui accorder la main de leur fille, mais sans se douter que lui aussi était sourd.

Quelque temps après le mariage, le père fit dire à son gendre, par sa fille, d'aller labourer un morceau de rizière qui se trouvait près de là, en bordure de la route. Celui-ci prend la charrue et s'en va labourer. Pendant qu'il travaillait un grand mandarin vint à passer par là. Il venait de la capitale prendre le gouvernement du pays. Il s'arrête et demande au laboureur le chemin qui conduit à la résidence du phu (1). Notre homme, qui avait mal entendu, s' imagine que le mandarin le réprimande parce qu'il s'est trompé de champ et qu'il en laboure un qui ne lui appartient pas. Aussi, il réplique vivement : « Je vous assure, grand mandarin, que c'est ma rizière que je laboure, et non la vôtre. » Le mandarin trouve insolente la réponse de cet homme, et il ordonne à ses soldats de s'emparer de lui. Mais celui-ci prend la fuite au plus vite et regagne la maison.

Sa femme était dans la cuisine, en train de préparer le repas. Il la bouscule vivement et lui dit : « Tu t'es trompée en m'indiquant la rizière que je devais labourer. Tu es d'une étourderie extraordinaire ; j'ai failli être pris par les soldats d'un mandarin qui passait par là. » — Sa femme lui répond : « Tu es bien méchant aujourd'hui ; pourquoi me bats tu ainsi ? Tu pourrais bien me laisser préparer le repas tranquillement. »

Au même moment la mère de la jeune fille revenait du marché traînant la jambe. Sa fille, toute en colère, lui raconte les mauvais traitements que son mari lui a fait subir. Mais, à la vue de la physionomie furieuse de la jeune femme, sa mère s' imagine qu'elle est en colère après elle et qu'elle lui reproche d'être allé au marché acheter des gâteaux et les avoir mangés (2). Heureusement, son mari arrive ; il venait de vider l'eau d'un trou marécageux et il portait sur son dos un chapelet formé de poissons qu'il y avait ramassés. Il est

(1) Le phu est un grand dignitaire annamite (prononcer *fou*).

(2) Tous ces quipropos résultent de consonances voisines, comme cela existe en France dans les pièces de comédie, où l'on a pris des sourds pour héros. Il faudrait, pour bien comprendre ce récit, le lire en annamite, ou l'entendre conter dans la même langue. C'est ce qui fait que ce conte reste assez banal pour nous, malgré son originalité réelle.

pris à témoin par sa femme qui se défend des accusations de sa fille. Mais celui-ci s'imagine à son tour que sa femme lui reproche d'avoir pris des poissons et d'en avoir donné : « Mais, voyons, dit-il, à qui aurais-je pu donner du poisson ? J'ai rapporté ici tous ceux que j'ai pris. Tu as tort de me dire que j'en ai donné. D'ailleurs, il y avait quelqu'un qui travaillait à côté de moi dans la rizière et qui m'a vu. Sortons et allons invoquer son témoignage. » Il prend sa femme par la main et va s'adresser à un vieux laboureur qui travaillait là, dans la campagne : « Hé ! bon vieillard, m'avez vous vu, ce matin, donner du poisson à quelqu'un ? » Mais, ce pauvre homme était sourd lui aussi, et personne ne le savait. Il s'imagine que son interlocuteur lui reproche de lui avoir joué un mauvais tour en lui cachant son pantalon. Son idée était justifiée par l'habillement de ce dernier, qui portait autour des reins une simple pièce d'étoffe. Furieux, il répond : « Comment ! je suis là depuis ce matin en train de labourer et vous osez dire que je vous ai pris votre pantalon ! C'est trop fort ! »

— Cette plaisanterie pourrait durer longtemps encore. La traduction ne peut pas rendre l'esprit et la vivacité de ces petites scènes successives, car les réponses des sourds sont provoquées par des consonnances, absolument comme dans une de nos comédies si connues. —

En Indo-Chine, surtout pendant la saison des pluies, l'eau se dépose dans les plis de terrains ; elle y stagne quelque temps. Ces trous se remplissent en peu de temps de poissons de toute espèce. Il suffit d'en épuiser l'eau pour recueillir dans la vase de pleins paniers de poissons. On s'explique assez difficilement le peuplement presque spontané de ces mares, trous d'eau...



XL.

La Méfiance des Femmes.

Il y avait une fois, ce qui n'est pas rare, une belle-mère qui se méfiait de sa bru, et celle-ci pratiquait à son égard la même méfiance. Ces deux femmes passaient leur temps à s'épier et à se méfier l'une de l'autre sous les apparences de la cordialité la plus parfaite.

Un jour, la belle-mère avait préparé un potage savoureux et comme elle était fort gourmande (combien de femmes le sont !), elle s'en servit un grand bol, et pour le manger avec sécurité, s'en vint se cacher dans le grenier. Mais quelques instants après, sa belle-fille, poussée elle aussi par la gourmandise, fit ce qu'avait fait sa belle-mère. Pour ne pas être surprise, elle aussi chercha à se cacher. L'endroit le plus sûr

lui parut être le grenier ; elle y monta à son tour et s'y trouva nez à nez avec sa belle-mère. Celle-ci, toute confuse, se remet pourtant et demande : « Où vas-tu donc, ma fille, avec ce bol à la main ? » Mais, la fille, fine et intelligente, lui répond sans se troubler : « J'avais pensé, ma chère mère, que vous deviez avoir fini votre premier bol de potage. Je venais vous en apporter un autre ».



XLI.

La Caverne enchantée.

Il y avait autrefois en Annam un flot rocheux entouré de tous côtés par une épaisse muraille de pierres naturelles. Contre lui, nuit et jour, les flots venaient se briser avec fracas. Cet ilot s'appelait « la Caverne de Tu-Thuc ». Voici l'origine de cette appellation :

A une époque très éloignée, vivait un roi qui voulut faire construire un palais neuf dans sa capitale. Mais à peine les

travailleurs eurent-ils donné le premier coup de pioché qu'il poussa tout à coup sur l'emplacement désigné un arbre inconnu. Le feuillage et les fleurs en étaient remarquables et le parfum délicieux. D'un commun accord des habitants de la ville, l'arbre fut offert au roi.

On organisa autour de lui une surveillance sévère afin d'empêcher d'en cueillir les fleurs. Le bruit s'en était répandu. On accourait de toutes parts pour voir cet arbre merveilleux. Les génies qui habitaient le rocher dont nous venons de parler vinrent eux aussi l'admirer. Il y avait parmi ces génies une femme nommée Giang-huong, dont la beauté était admirable. Elle s'approche de l'arbre et touche une fleur ; par malheur celle-ci se détache et tombe. Les soldats l'arrêtent aussitôt. Malgré les supplications de la foule ceux-ci s'emparent de sa personne et l'attachent. A ce moment-là passait un vieux mandarin. En voyant cette belle jeune femme, il s'informe du crime qu'elle a commis. Sur le récit qui lui est fait, il juge que la faute de cette femme est de celles qui doivent être pardonnées et il ordonne aux soldats de la remettre en liberté.

Ce mandarin s'appelait Tu-Thuc. Il rentre chez lui tout pensif, avec présente à la mémoire l'image de cette femme qu'il vient de sauver. Son cœur est ému, il est transporté d'amour et ressent un vif désir de la revoir. Il en perd l'appétit et le sommeil. Les nuits s'écoulaient longues et douloureuses. Enfin, un jour, n'y tenant plus, il appelle ses domestiques, fait faire un paquet de ses effets ; il monte tout seul dans son bateau et se laisse aller au hasard des flots. Le lendemain il se trouva en face d'un immense rocher entouré de murailles de pierres. Une porte d'entrée était taillée dans le roc et sur le seuil se trouvait Giang-huong elle-même qui, le visage souriant, lui faisait signe d'approcher. Son cœur débordé de joie, il arrive ; Giang-huong le reçoit chez elle et dès ce moment Tu-Thuc vécut avec elle dans le bonheur et l'opulence. Les jours s'écoulaient heureux pour l'un et pour l'autre au sein de la félicité et des joies de l'amour le plus complet.

Un jour Giang-huong est obligée d'aller à la cour de la reine des génies. Elle ferme la porte de la caverne en recom-

mandant à Tu-Thuc de rester enfermé. Il pouvait faire tout ce qu'il voulait, mais à condition de ne pas ouvrir la porte de derrière, car il pourrait en résulter les plus grands malheurs : « Ce serait votre perte, lui dit-elle, car nous ne pourrions plus nous revoir. C'en serait fini de notre bonheur. » Enfin, après avoir fait à Tu-Thuc les recommandations les plus sérieuses, elle s'en alla. Celui-ci se mit à réfléchir : « Pourquoi, se disait-il, m'a-t-on recommandé de ne pas ouvrir la porte de derrière ? Il y a sûrement de ce côté-là des choses vraiment rares et précieuses que l'on ne veut pas me laisser voir. Les femmes, en général, sont méfiantes et ont toujours quelque secret même vis-à-vis de celui qu'elles aiment le plus. » Sa curiosité l'emporta et il ouvrit brusquement la porte.

Il aperçut l'univers étendu à ses pieds et le souvenir lui revint aussitôt de sa maison, de ses amis. Le bonheur dans lequel il vivait depuis quelques jours lui avait fait oublier tout cela. Mais au bruit qu'il fit en ouvrant la porte, les génies accoururent et sans lui donner le temps de se reconnaître, le chassèrent.

Tu-Thuc revint aussitôt dans son pays ; il revoit son village, mais tellement changé qu'il le reconnaît à peine. Quant à sa maison, impossible de la retrouver. Il va aux nouvelles de tous les côtés, mais tous les visages lui sont inconnus. Il a beau demander où se trouve la maison de Tu-Thuc ; chacun lui dit que l'on ne connaît personne de ce nom-là dans le pays. Enfin, il finit par trouver un vieillard et une vieille femme qui lui disent que, autrefois, mais il y a bien longtemps, vivait dans le pays un vieux mandarin de ce nom, mais que plusieurs règnes s'étaient écoulés depuis. Il y avait à peu près quatre cents ans qu'il était mort.

— Là finit cette histoire symbolique. C'est dans ce genre que se plaisaient quelquefois les grands lettrés annamites, mais surtout les Chinois dont l'influence a été si grande sur les mœurs, la religion et la littérature de l'Annam. Sous sa forme simple, elle est très instructive et elle nous permet de pénétrer un peu dans l'intimité de l'élément réellement intellectuel de l'Indo-Chine.

En effet, Tu-Thuc, qui est un homme de bien, bon et charitable et qui le prouve en sauvant la femme Giang-huong, est récompensé

de sa bonne action par celle qu'il a sauvée et qui n'est autre qu'un génie. Le rocher est inabordable, entouré d'eau; c'est bien le séjour des génies; peu parviennent à y pénétrer. Tu-Thuc, lui, a été plus heureux que les autres; il goûte avec les immortels le bonheur le plus complet et c'est tellement vrai que les quatre siècles qu'il y demeure lui paraissent aussi courts que quelques journées. Mais ici intervention de l'idée philosophique. L'homme n'est pas assez sage pour conserver le bonheur qui lui a été donné par le ciel; il désire toujours davantage. Faute par lui de se conformer aux décrets de la providence, il retombe dans sa misère primitive et du séjour des génies, il revient sur la terre, recommencer une nouvelle existence. On peut aussi constater le peu qu'est l'homme en ce monde. Celui qui fut autrefois un mandarin puissant n'a rien laissé après lui. On l'ignore. C'est à peine si dans son pays même, sur l'emplacement de sa maison, un vieillard peut citer le nom de celui qui fut autrefois riche et puissant.

Il faut réfléchir sur ces histoires de tournure simple et naïve pour y démêler l'idée philosophique familière à la race jaune.



XLII.

Le Voleur.

Un voleur de profession s'introduisit un jour dans une maison à la nuit tombante. Profitant de l'obscurité, il grimpa sur l'un des bas côtés de la charpente, où il s'assit sans faire de bruit. Il voulait attendre dans cette position que tous les gens de la maison fussent endormis afin de pouvoir voler tout à son aise.

Le maître de la maison avait l'habitude, chaque soir, de tout faire préparer devant lui pour la nuit et de faire fermer les portes en sa présence. Il appelle un domestique et lui commande de faire chauffer l'eau pour le thé. Mais, tout en levant les yeux au plafond, il aperçoit notre coquin qui était assis dans la charpente les jambes pendantes. Sans perdre son sang froid, le maître appela son domestique et lui dit de porter un bol de plus. Il lui ordonne ensuite d'inviter à descendre l'individu qui est installé dans la charpente afin qu'il puisse boire un bol de thé pour se réchauffer : « Les nuits sont fraîches, lui dit-il, vous êtes bien mal assis là-haut ; descendez donc, car vous pourriez prendre froid. » Notre voleur, stupéfait, descend et, plus mort que vif, sé

prosterne devant le maître de la maison en implorant sa clémence : « C'est bien, je te pardonne cette fois-ci, mais, garde-toi de recommencer, car je n'hésiterais pas à te livrer à la justice. » Puis il ouvrit la porte au voleur qui courut si fort et si loin qu'on ne le revit plus jamais dans le pays.



XLIII.

Les deux Frères.

Deux frères allaient à l'école ensemble et travaillaient sous la direction d'un même maître. De longs jours et de longs mois, ils s'adonnèrent à l'étude. Le jour du concours arrivé, l'aîné des deux frères fut reçu et nommé mandarin pour gouverner la région où ils demeuraient. A partir de ce moment là, il n'y eut plus entre-eux la moindre affection. Ils ne songeaient jamais à se voir et à échanger la plus petite visite. Tous les gens qui les connaissaient se disaient à l'oreille : « Comment se fait-il que ces deux frères soient aussi peu souvent ensemble que la lune et le soleil ? ».

Un jour, le plus jeune des deux frères quitta le pays et vint établir sa demeure auprès de la forêt. Il advint aussi que l'aîné passa lui-même en tournée officielle dans la même région. Il vint à la maison de son frère, prit un pinceau et écrivit les quatre vers suivants en forme d'interrogation :

De tous les côtés les vagues se brisent,
Quels sont ici tes moyens d'existence ?
Combien as-tu d'enfants ?
A qui payes-tu les impôts ?

Le jeune frère prit un pinceau lui aussi et répondit à son aîné par les vers suivants :

De tous côtés les flots se brisent avec fracas.
Je vis ici des produits de mon bateau.
Ma femme travaille le chanvre pour en faire des filets.
Quant à moi, je prends des poissons que je vends.

— Nous sommes peu habitués à une littérature aussi nébuleuse et aussi imprécise. La philosophie de ce récit ne nous apparaît pas très claire, sinon que l'homme arrivé à une situation très élevée oublie souvent ce qu'il a été et se montre orgueilleux envers ceux auxquels il devrait continuer à témoigner de l'affection. Mais il ne faut pas oublier que certains récits de l'Extrême-Orient sont parfois de véritable rébus... d'autant plus appréciés qu'ils sont plus incompréhensibles. Les érudits s'amuse à se poser, en vers, des énigmes philosophiques, sur la solution desquelles ils ne sont jamais d'accord.



XLIV.

Le Gourmand imbécile.

Il y avait une fois deux époux fort mal assortis ; la chose est plutôt commune. La femme était intelligente et belle. Le mari n'avait aucune qualité et de plus, il était d'une gourmandise exagérée. A table il mangeait comme un glouton sans le moindre souci des convenances. Sa femme, dans l'intérêt du ménage avait dû prendre sur lui beaucoup d'ascendant et en cela, elle n'avait fait que suivre le penchant naturel à son sexe.

Un jour des amis vinrent rendre visite aux deux époux.

Le mari prit sa femme à part et lui dit : « Ma chère femme, puisqu'il y a du monde, ayez soin de me parler avec déférence, afin que nos invités ne puissent pas soupçonner qu'il y a un malentendu entre nous. » Sa femme lui répondit qu'il serait fait suivant ses désirs. Quelques instants après, notre homme faisant semblant d'être très pressé retourne à la cuisine et pour affirmer aux yeux de ses amis son autorité maritale, ordonne à sa femme à haute voix de préparer à manger au plus vite. Celle-ci impatientée lui assène sur la tête un solide coup de ses bâtonnets de cuisine (1). Le coup fut si bien porté que la tête en résonna comme une noix de coco desséchée. Mais pour conserver le beau rôle, il fit semblant d'avoir frappé lui-même et cria à haute voix : « Je t'ordonne de préparer à manger plus vite que cela ; tu es vraiment aussi lente qu'une tortue. »

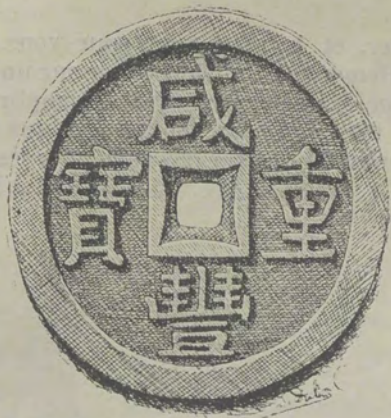
Les invités qui de leur côté entendaient la discussion dirent au mari : « Voyons, ne vous pressez pas ainsi ; laissez donc à votre femme le temps de préparer le repas. Nous ne sommes ni trop altérés, ni trop affamés et il n'est pas nécessaire d'être ainsi tout le temps sur le dos de votre femme. » Le mari se calme, puis revient à la cuisine quelques instants après ; le repas était prêt : « Ecoutez, lui dit sa femme, aujourd'hui que nous avons du monde, il faut que vous observiez les règles de la convenance et que vous n'agissiez pas devant vos amis comme vous en avez l'habitude quand nous sommes seuls. Vous mangez avec trop de glotonnerie. C'est grossier et cela fait rire les gens. Aussi pour éviter cet ennui, je vais vous attacher une corde à la jambe ; chaque fois que je tirerai dessus, cela voudra dire que vous pouvez manger.

Ce qui fut dit fut fait ; le repas est servi et notre homme invite ses amis à se mettre à table. Au commencement tout alla bien ; il s'observait et ne mangeait que lorsque sa femme tirait sur la corde. Mais celle-ci était obligée de s'absenter souvent pour aller à la cuisine. Pendant une de ses absences

(1) Pour faire la cuisine, les Annamites se servent de baguettes de bois assez fortes, au moyen desquelles ils remuent dans les marmites, le riz et les ragôts.

une poule traverse la salle à manger et s'empêtre dans la corde qu'elle tire vivement à plusieurs reprises. Le gourmand à ces signaux répétés croit que c'est sa femme qui l'excite à manger vite. Alors, il ne se retient plus, il rejette les baguettes dont il s'était servi jusque-là fort convenablement, et il se précipite sur les plats avec une voracité inouïe. (1) Il se sert de ses deux mains pour aller plus vite ; il a l'air d'une bête affamée qui n'a pas mangé depuis deux jours. Quant aux invités, ils étaient dans une stupefaction profonde, ne comprenant pas ce changement bizarre et imprévu dans la manière d'agir de celui qui les a invités à sa table.

(1) Les Annamites et les Chinois se servent pour manger de deux bâtonnets tenus dans la main droite et avec lesquels ils saisissent les aliments coupés dans les plats en menus morceaux. Ces bâtonnets peuvent être en bois ordinaire ou en bois de prix avec des incrustations ou même en ivoire.



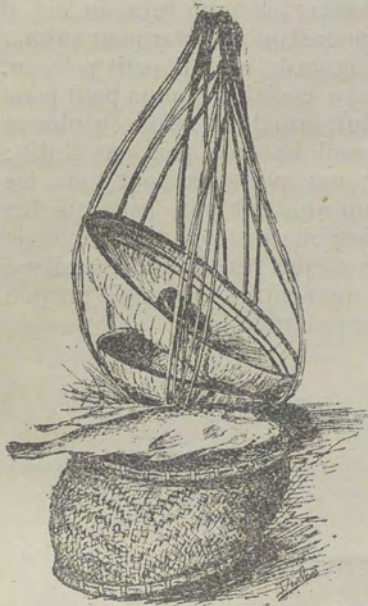
XLV.

L'Avare.

On parlait autrefois d'un patron de barque qui était d'une avarice sordide. Il aurait trouvé le moyen d'exprimer de la graisse en pressant sur un pilon et de couper un grain de riz en douze morceaux et demi. Aussi les matelots qui se trouvaient à son service, mangeaient-ils de la façon la plus misérable. Au cours d'un voyage, le bateau accosta près d'un marché pour acheter des vivres. Il envoya un matelot acheter 30 sapèques de cochon bouilli(1). A peine de retour au bateau, le matelot reçoit l'ordre de partager la viande : « Prends le billot, dit le patron, prélève-moi une assiette sur ce que tu

(1) La sapèque est une monnaie percée en son centre d'un trou carré. Il en faut 600 pour faire une ligature ; la ligature vaut de 12 à 14 sous suivant le cours ; 30 sapèques ne représentent donc pas un sou. On voit qu'à ce prix-là, l'avare ne se ruinait pas pour nourrir son équipage. Les Annamites qui sont assez prodigues se moquent fréquemment des avares.

Le Gourmand et son enfant.



Il y avait dans un village de l'Annam un homme qui était père d'un enfant de quelques années. Il allait souvent à la pêche. Il revint un jour à la maison après avoir pris trois *cà-ro* (1). Par malheur notre homme était très gourmand. Il s'empresse de couper des baguettes (2) pour faire rôtir les poissons. A cette vue son enfant mis en appétit se met à pleurer et demande à manger. Sa mère le cajole et le calme : « Tiens, lui dit-elle, regarde ce joli poisson comme il est jaune ; attends qu'il soit cuit, ton père t'en donnera ». Mais le père répond : « Tu dis des bêtises, ma femme ; pourquoi veux-tu que ce poisson soit jaune ; est-ce qu'il serait coloré avec du safran par

(1) En annamite *cà* veut dire poisson ; *ro* est l'espèce. Le *cà-ro* bien que vivant dans la vase des rizières et des marécages a une chair succulente. Les Annamites le préparent avec du *nùoc-mam* de l'ail, du piment... c'est un de leurs mets favoris avec un poisson d'une autre espèce le *cà-toc* qui est plus gros et plus charnu. Le *cà-ro* est petit.

(2) Pour faire rôtir les poissons on les place entre deux baguettes que l'on fixe à chaque extrémité. On les installe ainsi sur le feu au-dessus de la braise. Lorsqu'ils sont cuits, il n'y a qu'à écarter les baguettes qui ont fait l'office de broche.

hasard? » L'enfant se met à pleurer de plus belle; sa maman a beau faire, elle ne parvient pas à l'apaiser: « Vois, lui dit-elle encore, ce joli poisson, comme il est gras? Attends un peu, ton père va t'en donner. » Mais celui-ci, furieux, répond: « Allons! allons! est-ce que ce poisson serait un morceau de cochon? Les femmes par ma foi ne savent dire que des bêtises. » L'enfant alors de pleurer à perdre le souffle. Il trépigne de colère, mais le père gourmand reste insensible à tout cela; accroupi près du feu, il surveille la cuisson. La mère ne sait qu'inventer pour calmer son enfant: « Tiens, dit-elle, regarde ce joli petit poisson. Lorsque tous seront cuits, papa choisira le plus petit pour toi et te le donnera. » Le père lui, gronde de plus en plus et comme il veut manger tout seul les trois poissons il dit: « Tout cela ne signifie rien; ces poissons sont tous les mêmes, et il n'y en a pas un qui soit plus petit que les autres. Allons! assez de pleurnicheries comme cela, ou je vais me fâcher. » Voyez tous ce que peut la gourmandise; ce vilain défaut comme beaucoup d'autres va parfois jusqu'à étouffer les sentiments d'amour paternel.



XLVII.

L'Esprit et la Force.

Le tigre est de tous les animaux le plus fort et le plus redouté ! Partout où il se montre, chacun tremble et fuit sur son passage. — Il y avait quelque part un renard très orgueilleux et très vaniteux. Un jour, en se promenant, il rencontra le tigre. Aussitôt qu'il l'aperçut il fit mille grimaces pour se moquer de lui ; puis il lui tourna le dos et prit la fuite. Le tigre, furieux, conserva un vif ressentiment de cette offense et jura de s'en venger. Un beau jour qu'il passait dans la forêt il rencontra notre renard endormi, se saisit de lui et l'emporta. Tout d'abord il voulut le tuer, mais, se ravisant, il commença à lui adresser des injures : « Jusqu'ici tu avais trop compté sur ton agilité ; tu en as profité pour te moquer de moi ; mais maintenant c'en est fait de toi ; te voilà en mon pouvoir et rien ne peut plus te soustraire à ma vengeance. Tu vas périr et je vais te déchirer en mille morceaux. »

Le renard lui répondit : « Je t'engage à ne pas te montrer cruel envers moi ; sinon je te dénonce à la vengeance de tous

les animaux et je leur ordonne de te faire du mal tout partout où ils te rencontreront. » — « Tu es trop peu de chose pour avoir un pouvoir pareil, » répond le tigre. « Ah ! tu ne me crois pas » répond le renard ; tu ne sais donc pas que la providence m'a accordé des pouvoirs extraordinaires et que



je règne en maître sur tous les animaux ? Je vois à tes yeux grands ouverts que tu es encore incrédule. Je veux bien pourtant me donner la peine de te convaincre. Je vais monter à cheval sur ton dos ; nous allons parcourir ainsi tous les coins et recoins de la forêt. Tu jugeras par toi-même, autrement nous n'en finirions plus de discuter ensemble, car tu ne me parais pas fort sur la dialectique. Si ce que je te dis n'est pas vrai, tu auras toujours le temps de te venger sur ma personne. »

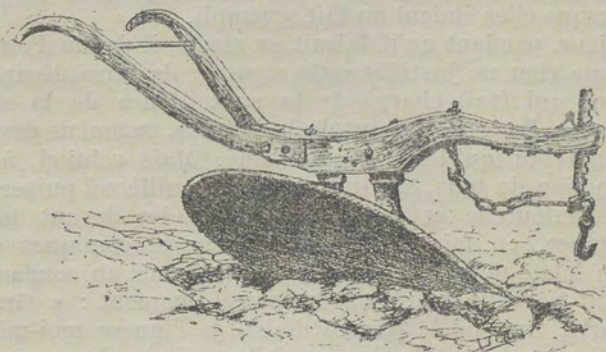
Le tigre, ébranlé, finit par se laisser convaincre. Le renard saute sur son dos et tout les deux s'en vont ainsi à l'aventure. A leur vue, les animaux épouvantés prennent la fuite et vont se cacher au plus profond du bois. Le tigre, dans sa bêtise, s'imagine que les animaux ont peur du renard, sans se douter que c'est lui-même qui les épouvante. Aussi revient-il sur ses pas pour demander pardon au renard ; il le salue avec les marques du plus profond respect en

le priant de ne pas déchaîner sur lui la colère des habitants de la forêt.

La morale de cette histoire est la suivante : Il y a des gens de basses conditions, mais intelligents et rusés qui se

servent de l'autorité de personnages influents pour opprimer les faibles. Ils ne craignent pas de se moquer de ces protecteurs sur lesquels ils s'appuient pour affermir leur autorité; l'esprit manque à ceux-là et ils sont destinés à se laisser mener par des gens de condition inférieure.

— Il est inutile de revenir sur le rôle que les Annamites font jouer au tigre dans leurs fables. C'est l'éternelle revanche en parole, la morale de cette fable se dégage aisément.

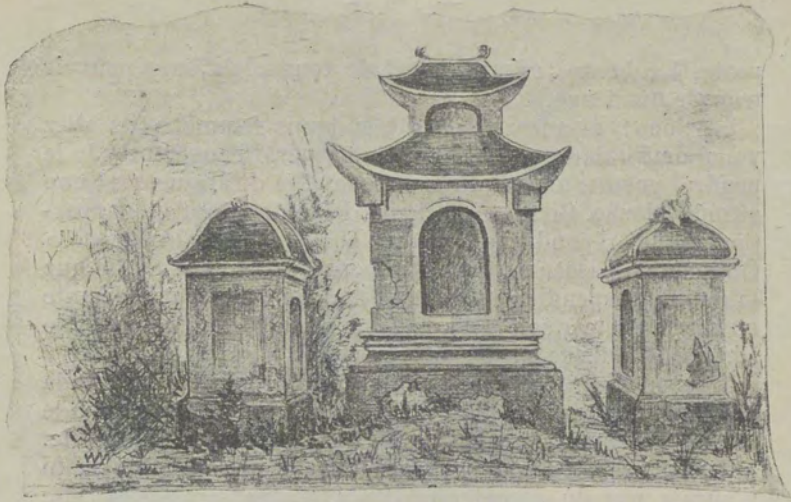


Présence d'Esprit.

A l'époque reculée où le mandarin Thuong gouvernait la Cochinchine, le peuple vivait en paix. Sa sévérité était telle qu'il ne se commettait ni vol ni brigandage. Tout le monde le redoutait et lorsqu'il avait décidé une exécution capitale, personne n'aurait osé contrevenir à ses ordres. Son pouvoir était si grand qu'il ne rendait compte des exécutions que lorsque elles étaient un fait accompli.

Un jour, pendant qu'il faisait sa sieste, il donna l'ordre, sans que rien ne justifiait cette rigueur, de faire décapiter l'homme qui était chargé de la surveillance de la salle d'audience. Dans le courant de la journée, on amène devant lui l'individu qu'il avait condamné. Mais celui-ci, à la stupéfaction de tous, saisit une grande cuillère à puiser de l'eau, l'enfourche et se met à cavalcader devant toute l'assistance, en faisant des contorsions si comiques que chacun éclate de rire. Le mandarin demande au condamné le motif de cette gaité en un pareil moment : « Grand mandarin, reprend le pauvre diable, je l'ignore moi-même aussi bien que le motif qui vous a fait, pendant votre sommeil, me condamner à mort. » Ces paroles firent rentrer en lui-même le terrible justicier qui pardonna.

— Tout l'édifice social indo-chinois repose sur ces mots « avoir peur ». L'enfant doit *craindre* et respecter ses parents ; il n'est pas question d'affection. Le sujet doit *avoir peur* de son roi, l'administré de son mandarin. L'idée d'une autorité paternelle et tendre n'existe pas. La tournure de ce récit donne à réfléchir. Elle fournit une idée de la cruauté de la race jaune et du peu de cas que l'on fait d'un sujet. Ce mandarin qui, dans un demi-sommeil, condamne sans motif un homme à mort, nous étonne et nous répugne.



XLIX.

Le bonze battu.

Il y avait dans un village un bonze qui, au lieu de s'occuper de l'exercice de ses devoirs religieux, s'adonnait à la débauche. Comme beaucoup de ses pareils, il cherchait à séduire les femmes et les jeunes filles, tout en affectant les dehors de la piété la plus austère. Près de sa pagode vivaient deux jeunes époux. La femme encore avenante avait la peau fraîche et blanche, une longue chevelure, une taille souple comme celle d'un jeune bambou ; elle était belle et désirable. Le bonze qui fréquentait souvent sa maison en était devenu amoureux. Il apprit un jour que le mari s'était absenté. Il quitte aussitôt la pagode pour venir entretenir la jeune femme de propos d'amour. Mais pendant qu'il cause avec elle de choses et d'autres, le mari revenu à l'improviste se met à frapper à la

porte. Le bonze, effrayé, court de tous côtés sans pouvoir trouver une issue.

« Allons ! rassurez-vous, dit la jeune femme, vous allez vous mettre dans ce sac dont je fermerai l'ouverture. Je le pendrai ensuite au toit de la maison et je dirai que c'est une grande cloche. Si mon mari me demande à qui elle appartient, je lui répondrai qu'elle m'a été confiée par la pagode. » Obligé d'en passer par là, notre bonze entre dans le sac que la femme suspendit au toit de sa maison. Elle courut ensuite ouvrir la porte à son mari, le débarrassa de son turban et de son habit, puis se mit à causer avec lui.

Mais en levant les yeux celui-ci aperçut le sac et demanda à sa femme ce que c'était. « C'est une grande cloche que le bonze de la pagode vient de me confier », lui répondit-elle. « Que tu es sotté, ma pauvre femme, répliqua celui-ci ; tu n'aurais pas dû accepter ce dépôt. Tu ne sais pas si cette cloche n'est pas cassée. Si cela est nous en devenons responsables. Comment ferons-nous pour la payer ? Allons, donne-moi vite un pilon (1) ; je veux l'essayer. »

Aux premiers coups qui furent frappés, le bonze enfermé dans le sac imita le son de la cloche. Mais à la fin, la douleur fut si forte qu'il se mit à crier éperdument... On ouvrit le sac et l'on y trouva notre bonze honteux, confus et meurtri. Il devint la risée de tout le village. Mais personne n'a jamais pu affirmer que cette leçon l'ait corrigé de ses vices et de ses habitudes de débauche.

(1) Les cloches n'ont pas de battant à l'intérieur. Elles sont suspendues à une pièce de bois par un anneau qui termine la partie supérieure de la cloche. On les fait résonner en battant les bords avec un tampon de bois ou de caoutchouc. Pour les cloches de grosses dimensions ce tampon a la forme et la grosseur d'un pilon à décortiquer le riz.



L.

L'Aveugle qui saute.

Il y avait un aveugle qui pour se diriger avait loué un jeune garçon chargé de le conduire et de lui indiquer son chemin. Malheureusement, il était tombé sur un enfant des plus espieux. On lui avait recommandé entre autres choses, chaque fois que l'on rencontrerait un fossé, d'avertir à haute voix afin que l'aveugle puisse sauter et éviter ainsi de se faire mal.

Un jour, l'aveugle et son guide se trouvèrent sur un marché populeux. L'enfant qui se trouvait en veine de gamineries s'écrie : « Un fossé ! maître. Un fossé ! sautez ! sautez ! » Et l'aveugle à ces paroles de sauter plusieurs fois de suite. Un peu plus loin le gamin se met à dire : « Maître, il y a tout près d'ici un marécage profond que nous allons traverser ; enlevez votre pantalon, afin de pouvoir le franchir facilement et sans mouiller cet effet. » L'aveugle persuadé que cet enfant dit la vérité, fait ce qui est d'usage en pareille occurrence. Il enlève son pantalon le met sur sa tête et traverse ainsi tout le marché. Tous les assistants qui le voient dans cet accoutrement bizarre rient aux éclats, pendant que le gamin continue à faire sauter l'aveugle sur la place en lui signalant de prétendus fossés.

— Nous n'avons rien changé à la forme de ce récit qui est ainsi dans un texte annamite. On voit que la gaité des Indo-Chinois s'exerce même au détriment des misérables et des déshérités. Personne ne songe à corriger cet enfant qui a pris pour jouet un homme vieux et aveugle. Cela ne soulève pas la moindre réprobation.

L'Avare endureci.



Il y avait un vieillard qui toute sa vie durant s'était montré d'une avarice sordide. Il n'osait ni manger, ni se vêtir, veillant sans cesse sur son trésor. Enfin, l'âge et les privations aidant, il finit par tomber si malade qu'il sentit sa dernière heure arrivée. Il réunit autour de son lit ses trois fils, leur dicta ses dernières volontés en leur recommandant de dépenser le moins possible pour ses obsèques : « Que feras-tu, lorsque je serai mort, dit-il à son plus jeune fils, afin que la cérémonie de mon inhumation soit la moins coûteuse possible ? » — « Père, répondit celui-ci, j'achèterai une natte déchirée et j'en envelopperai votre cadavre. Puis je creuserai un trou moi-même et je vous ensevelirai. Nous ne dépenserons ainsi, ni riz, ni argent. » Le vieillard interroge ensuite son fils cadet. Celui-ci répond : « Lorsque vous aurez fermé les yeux pour l'éternité, je vous jeterai tout simplement dans l'arroyo. Ce sera le moyen le plus court et le plus économique. » Le père cependant n'était pas encore satisfait. « Ces moyens ne sont pas suffisants, car il faut savoir tirer parti de tout. » L'aîné interrogé à son tour

répond : « Lorsque vous serez mort, j'allumerai du feu, je brûlerai votre cadavre et avec les cendres je ferai du fumier qui me servira à faire pousser des oignons que je vendrai le plus cher possible. » A ces mots le père pleure de joie : « Tu es bien mon digne fils, lui dit-il, et c'est ainsi qu'il faut faire. » Est-il possible de pousser l'avarice aussi loin que ce vieillard ? C'est difficile à croire.

— L'avare comme nous avons eu l'occasion de le voir déjà est un des types dont se moquent les Annamites. Nul n'est plus dépensier que l'Annamite qui gaspille en quelques heures le gain de plusieurs années de travail. Mais le comble de l'avarice est de lésiner sur sa propre sépulture. Dans ce pays-ci les obsèques sont toujours l'occasion des plus grandes dépenses. Pauvres et riches y consacrent quelquefois jusqu'à leur dernier sou. Nous goûtons peu cependant la conversation que ce vieux grigou engage avec ses fils et nous n'y trouvons pas les sujets de gaieté suffisants pour notre intellect.



LII.

Le Tigre abandonné de tous.

Le tigre un jour tomba malade. Tous les animaux à cette nouvelle se crurent obligés de venir visiter leur souverain. Seigneur tigre privé d'aliments depuis quelques jours était très affamé. Aussi ne cherchait-il qu'un prétexte pour dévorer ses visiteurs. Au renard qui vint un des premiers, il dit : « Approche toi, mon ami, et comme il y a assez longtemps que je suis malade, dis-moi si je sens bon ou mauvais. » — « Sire! répondit le renard naïvement vous sentez mauvais. » Ce n'était pas d'un adroit courtisan et le tigre, furieux, se précipita sur lui. Mais affaibli par la maladie il

ne put saisir l'agile renard qui s'échappa et raconta à tous les animaux cette étrange réception.

La cigogne entra à son tour. « Approche, lui dit le tigre, et dis-moi vraiment si je sens mauvais. » — « Sire, répondit le prudent oiseau, la nature m'a doué d'un bec énorme, mais en revanche elle m'a attribué fort peu d'odorat. Je ne puis donc vous dire quelle odeur vous exhalez. » — « Vile flatteuse, s'écria le tigre, je vais vous dévorer... » ; mais l'oiseau qui était sur ses gardes s'enfuit au plus vite ; il était cependant blême de frayeur.

Vint le tour de la souris. Elle entra en trotinant et le tigre lui renouvela la question qu'il avait posée aux autres animaux. « Oh ! Sire, répondit-elle, quelle étrange question ? Vous, sentir mauvais ! Ce n'est pas possible, tout votre corps exhale un parfum délicieux... » Mais la maligne bête se tenait éloignée, prête à s'enfuir, et le tigre ne put se saisir d'elle, car elle disparut aussitôt dans un trou.

Enfin le tigre guérit et reprit sa vie habituelle. Un jour qu'il chassait dans la forêt, il fut pris dans un piège à ressort et resta suspendu en l'air par le cou. La souris vint à passer par là. Le tigre l'apercevant se mit à lui crier : « Hé ! souris, ma mie ; approche et de tes dents ronge les liens qui me tiennent attaché. Tu me sauveras la vie. Quant à ma reconnaissance pour toi elle sera éternelle. » — « Ah ! seigneur tigre, que Bouddha me préserve de commettre une telle maladresse ! Tant que vous vivrez, les animaux ne sauront jamais s'il faut dire blanc ou s'il faut dire noir. Quel que soit le côté vers lequel on se tourne on ne voit que vos griffes et votre gueule prête à dévorer. Je ne sais si en ce moment vous sentez bon ou mauvais. Mais ce dont je suis sûre c'est que vous êtes bien près d'expier toutes vos cruautés envers les pauvres animaux. Au revoir, seigneur tigre ! »



LIII.

**L'Homme est redevable de son bonheur
au ciel même.**

Il y avait une fois un homme qui occupait la situation élevée de grand mandarin. Il travaillait beaucoup par lui-même et n'avait besoin de personne pour l'aider à faire face aux multiples obligations de ses hautes fonctions.

Il inscrivit un jour, sur un tableau, ces deux mots « *homme - force* » et il suspendit ce tableau chez lui, bien en évidence. Ce mandarin vivait avec une concubine très lettrée. Celle-ci, en entrant dans la maison, aperçoit les deux mots en question. La vue de cette inscription la fait entrer dans une violente colère.

Un jour que son époux s'était rendu chez un mandarin, elle prit une échelle et, en ajoutant deux traits au caractère *homme*, elle transforma l'inscription précitée en la suivante : « *ciel - force* » (1). Le mari, en rentrant chez lui, lève les

(1) Les sentences, maximes, souhaits de bonheur, etc., que les indigènes possèdent toujours dans leurs demeures, sont écrits en caractères chinois, soit sur de grandes feuilles de papier, soit sculptés sur de grands panneaux de bois, soit incrustés. Les caractères chinois, qui sont idéographiques, sont formés, suivant le cas, de un à vingt-quatre traits différents et même plus. C'est ce qui explique la modification dont parle ce récit.

yeux et s'aperçoit du changement qui a été opéré. Il demande aussitôt quel est l'auteur de cette correction. Sa concubine dit que c'est elle. Aux questions de son mari qui demande quels sont les motifs qui l'ont fait agir ainsi, elle répond : « Ne savez vous donc pas que pour nous, faibles mortels, nous sommes à la merci de la providence. Tous nos actes sont régis par la volonté divine et ce n'est que grâce aux influences venues du ciel que nous pouvons nous améliorer. Quel est l'être humain capable de faire quelque chose de bien s'il est livré seulement à ses propres forces ? » (1). Le mari répondit : « Vous êtes dans l'erreur ; tout nous vient de nous mêmes. Depuis mon enfance, la vie a été dure pour moi ; mon unique souci jusqu'à présent a été l'étude, et j'y ai consacré toutes mes forces. Si je suis arrivé à la situation que j'occupe aujourd'hui, je le dois à mon travail. Le ciel n'y est pour rien. Mais, puisque telles sont vos convictions, je veux savoir si, avec l'appui du ciel, vous pourrez vous tirer d'affaire. »

Il congédie aussitôt sa concubine, lui reprend ses bijoux et tous les objets qu'elle possédait. Il ne lui laisse qu'une robe et un pantalon en fort mauvais état. Elle part et va prier quelques instants dans une pagode. Elle allume des cierges et brûle des bâtonnets d'encens en l'honneur de Bouddha. Elle implore le ciel en ces termes : « O grand Bouddha ! Je suis obligée de m'en aller à l'aventure. Que vais-je devenir, seule et sans ressources ? Aussi, faites, je vous prie, que si à midi je rencontre un homme, il consente à devenir mon époux. Je lui donnerai mon cœur et ma main en échange de sa protection. » Ayant terminé ses prières, elle se leva. Il était à peine midi et, tout en marchant, elle arriva près d'un pont. L'ombre était verticale (2). Un homme se trouvait là en train de pêcher. C'était un paysan ignorant et mal vêtu. Son pantalon était si déchiré que de ses deux mains, il essayait de cacher sa nudité par devant et par derrière. La jeune femme lui demande enfin où il demeure et quels sont

(1) Cette réponse est un exposé d'une partie des principes du célèbre philosophe chinois Confucius.

(2) Pour dire qu'il est midi, les Annamites expriment que l'ombre des objets est verticale (*dung-bong*) ; c'est-à-dire littéralement « ombre debout ».

ses moyens d'existence : « Voyez, là bas, cette caverne, répondit le pêcheur ; c'est là que je vis, dormant la nuit sur un lit de feuilles sèches. Dans la journée je prends du poisson pour subvenir à ma nourriture. Je suis si pauvre que je n'ai pas d'autres moyens d'existence. La jeune femme, sans mot dire, s'en va dans la caverne et s'y installe. Elle fait cuire le riz, fait chauffer de l'eau et prépare tout fort convenablement. L'homme, après avoir fini de pêcher, replie ses engins, les met sur son épaule et rentre chez lui pour se reposer. En rentrant dans sa caverne, il trouve un repas soigneusement servi et auquel rien ne manque. Lorsqu'il eut fini de manger, la nouvelle habitante du logis lui fit le récit de ses aventures et du vœu qu'elle avait fait à Bouddha devant son autel. « Aussi, lui dit-elle, afin de ne pas violer mes serments, accepte-moi pour femme. » — « Nous sommes l'un et l'autre de conditions bien différentes, répondit le pêcheur. Vous êtes belle, douée des qualités les plus brillantes. Moi je suis pauvre, bête et ignorant. Nous ferons des époux bien mal assortis. Mais, puisque vous avez fait un vœu, il faut le remplir et se soumettre aux décrets du ciel. »

Les deux nouveaux époux continuent à vivre ainsi ; le mari allant à la pêche et la femme vaquant aux soins du ménage. Un jour, elle conseilla à son mari de ne plus aller à la pêche. Elle lui donna même de l'argent afin qu'il puisse se distraire et elle insista pour qu'il se rende aux fêtes dans les pagodes, pour qu'il puisse se mettre au courant des usages et des habitudes. Notre homme suivit les conseils de sa femme. Mais, il ne brillait pas par l'intelligence. Il alla au marché, acheta du vermicelle et du *mam* (1). Il mit le tout dans son chapeau et en offrit aux gens qui passaient, mais personne ne voulait en prendre. Ce refus le peinait beaucoup et il ne pouvait se l'expliquer. Un autre jour, il achète des friandises et entre dans une pagode voisine pour se reposer. Il y trouve en grand nombre des statues de Bouddha et de génies. Le pauvre imbécile les invite à manger. Mais les statues

(1) Le *mam* est une sorte de bouillie faite de poissons écrasés et salés. Les Annamites en sont très friands et mélangent souvent le *mam* à leurs aliments. Il ne faut pas le confondre avec le *nuoc-mam* qui est l'huile obtenue par les compressions des poissons salés ou des crevettes.

restent immobiles sans faire le moindre geste d'assentiment. Il entre alors dans une violente colère, se jette sur les statues et les renverse. Puis il prend des gâteaux, du vermicelle, du *man* et en barbouille la figure des statues en leur disant : « Vous êtes bien méprisants de conserver ainsi une figure dédaigneuse quand je vous offre à manger. Ce n'est guère poli. »

Ayant ainsi parlé il s'en alla. Le lendemain, grand scandale, quant on vit, dans la pagode, les statues des dieux étendues sur le sol. Tous les efforts que l'on fit pour relever les statues furent vains. Elles restaient clouées au sol, fixées par une puissance surnaturelle. L'Empereur, informé, fit paraître un édit : « Je donnerai, disait-il, le titre de grand mandarin à celui qui pourra relever les statues des dieux. » A cette nouvelle, la femme du pêcheur en parla à son mari et celui-ci lui avoua que c'était lui l'auteur de ce sacrilège involontaire. Celle-ci lui répondit : « Puisque c'est vous qui avez renversé les statues, vous pouvez aussi les relever. C'est moi qui vous l'affirme. » Suivant les conseils de sa femme, il se rendit au village, battit le tam-tam et, devant tout le monde assemblé, annonça qu'il allait relever les statues. Grâce à une intervention surnaturelle, il put faire ce qu'il avait annoncé, à la grande joie de la population.

A la suite de cela, l'empereur accorda de grandes dignités et de l'argent au pêcheur, ainsi que les honneurs du palanquin. Les soldats d'escorte, chargés d'exécuter les volontés du souverain, arrivèrent un jour devant une misérable caverne recouverte de feuilles desséchées, de nattes déchirées. Ils trouvèrent là-dedans les deux pauvres époux, qui n'avaient pour toute ressource, que la pêche du matin jusqu'au soir. Quel changement dans leur situation ! Ils ont droit maintenant aux honneurs du palanquin et du parasol. Ils furent conduits en grande pompe chez l'empereur, qui les reçut au milieu de toute la cour assemblée. Il y avait là, parmi les mandarins, le premier mari de la jeune femme. Quant il aperçut l'ancienne concubine qu'il avait répudiée autrefois pour avoir corrigé les deux mots « *force-bonheur* » et avoir mis à leur place « *ciel-bonheur* », il se rendit bien compte qu'elle avait raison. Elle devait certainement à une

intervention divine la brillante situation qu'elle occupait aujourd'hui. L'orgueilleux mandarin commença à être convaincu dès ce jour, de l'inanité des efforts de l'homme, s'ils ne sont pas aidés par la providence.

— Seuls, les mandarins peuvent user du parasol qui est interdit aux gens du peuple. Mais, depuis notre arrivée en Indo-Chine, la mesure a été rapportée, et l'on voit des indigènes munis de l'ombrelle. Quelques uns la portent même la nuit ou lorsque le soleil est couché. La morale de ce récit, qui dérive de la philosophie chinoise, se dégage d'elle-même. C'est, comme nous l'avons vu, le développement de cette idée de Confucius, qui affirme que tout nous vient de Dieu et que tous les efforts de l'homme, sans l'intervention divine, sont vains et stériles.

L'ouvrier qui répare les aiguilles à coudre.



Il y avait un individu qui n'avait d'autres moyens d'existence que le vol et le mensonge. Il vivait d'expédients. Un jour, il entra dans une maison de bonne apparence, bien décidé à y rester le plus longtemps possible et à y vivre aux dépens des maîtres. Il se mit à bavarder. On lui demanda tout d'abord quel était son métier. Il répondit qu'il avait la spécialité de réparer les aiguilles. Tout le monde fut joyeux dans la maison, car on ne rencontre pas souvent un ouvrier assez habile pour réparer des aiguilles. Aussi lui fit-on fête. On lui donna à manger et à boire. Il se gava de nourriture, fuma et chiqua tant qu'il voulut.

Pendant ce temps les gens de la maison et ceux du voisinage apportèrent des aiguilles cassées à l'ouvrier pour les lui faire réparer. Il en prit une poignée et demanda : « Mais, où sont les morceaux cassés ? Allez les chercher et apportez les moi. Comment voulez-vous que je répare vos aiguilles si je n'ai pas les morceaux qui restent ? » Qui aurait jamais pu songer à conserver des débris d'aiguilles ! Par ce stratagème, il dupa les hôtes d'un

repas ; ils en furent pour leurs frais, car cet individu était incapable de leur rendre le moindre service.

— Encore un récit de consacré au vol et à l'escroquerie. L'Annamite, aux yeux des siens, ne rougit pas de voler. Tant qu'il n'est pas pris, il n'a aucune honte. Il passe pour un homme adroit et un joyeux compère. La porte de la prison, seule, apporte un peu de réprobation ; mais elle n'est pas excessive.



LV.

Le Sorcier qui chasse les chats fantômes.

Il y avait une fois un individu pauvre qui exerçait la profession de journalier. Un jour, devant une bande d'enfants qui le voyait faire, il se frotta tout le corps avec des épis de riz. Ceux-ci, comme tous les enfants, brûlant du désir de l'imiter, firent de même. Mais, en rentrant chez eux, ils éprouvèrent de violentes démangeaisons. Leur corps se couvrit de rougeurs et de boutons. Notre individu arrive à leur suite et se fait passer pour sorcier. A cette nouvelle, les parents des enfants accourent de tous côtés et demandent au sorcier s'il n'y a pas moyen de secourir ces pauvres petits : « Ces enfants, répondit-il, sont possédés par des chats fantômes. Faites apporter beaucoup de riz gluant. » (1)

Tout le monde s'empresse à lui en apporter. Le sorcier se

(1) Nous avons déjà vu que le riz gluant est un riz préparé d'une certaine manière dont les Annamites sont très friands. Il est épais et a la consistance de la colle. On en fait des pains de diverses grosseurs ; c'est un des plats des grandes fêtes.

met à pétrir avec ce riz, quantité de figurines représentant des chats, de la grosseur du poing. Cela fait, il ordonne d'aller chercher trois seaux d'eau. On fait ensuite venir les enfants. Le sorcier se lève et s'écrie à tue-tête : « Vous, chats de toutes les espèces, grands ou petits, gras ou maigres, chats, chattes, chattons, chatonnets..., ne tourmentez plus ces enfants, autrement je vous étranglerai tous, je vous mettrai dans mon sac et vous emporterai loin d'ici. Je veux, qu'à partir de cette année, de ce jour, de ce mois, de cet instant, vous disparaissiez tous ! » Ce disant, il tordait le cou à tous les chats et les enfouissait dans sa gibecière. Il ordonna ensuite d'aller faire laver tous les enfants et que ce serait fini.

On sait depuis que le monde existe, que pour faire cesser les démangeaisons, il n'y a qu'à se laver. Ce faux sorcier se fit passer pour savant médecin afin de pouvoir se gaver à bon compte de riz gluant.

— Inutile d'insister sur ce spécimen de la littérature annamite qui montre, une fois de plus, la place que la fourberie et le vol tiennent dans les mœurs de ce peuple.





LVI.

La Femme ambitieuse.

Il était une fois une jeune femme fort jolie et fort gracieuse. Son rêve était d'épouser un homme riche et bien placé. Dans ce but, elle allait chaque jour au marché acheter des cierges et des bâtonnets odorants qu'elle faisait brûler devant l'autel de Bouddha, tout en implorant l'intervention du dieu.

Le marchand d'encens, qui était jeune, fut tout surpris de

voir cette femme faire des achats si fréquents. « Il y a, disait-il, des époques fixées pour célébrer le culte des ancêtres ; je me demande ce que cette femme peut faire ainsi tous les jours. » Il se décide à la suivre et surprend son secret. Le jour suivant, il arrive à la pagode avant la jeune beauté et se dissimule derrière l'autel. Celle-ci se remet en prières et demande au ciel de lui accorder pour mari un grand mandarin, un général célèbre, un prince même : « Ce que vous demandez là est impossible, répond une voix, je vous ordonne de prendre pour mari l'homme auquel vous achetez de l'encens chaque jour. Voilà votre destinée. »

Notre jeune femme va le lendemain trouver le marchand et, ne soupçonnant pas la ruse, lui offre sa main. Tout étant convenu, il décide de l'emmener chez lui. A cet effet, il enferme la femme dans un grand sac, qu'il charge dans un palanquin et il prend le chemin de sa demeure. La route qui conduisait chez lui traversait une grande forêt dans laquelle le fils du roi chassait ce jour là. Notre homme, en apercevant les soldats d'escorte, est saisi de peur. Il abandonne le palanquin sur la route et s'enfuit avec les porteurs se cacher au plus épais de la forêt. Le prince vint à passer par là. En apercevant ce palanquin abandonné, il s'arrête et fait ouvrir le sac. A la vue de l'admirable personne qui s'y trouvait blottie, son cœur fut ému et il la pria de le suivre à la cour pour devenir sa femme. Celle-ci accepta comme on le pense ; ses vœux se trouvaient ainsi comblés.

Mais, avant de s'éloigner, le prince fit enfermer dans le sac un tigre que l'on venait de tuer et le remplaça ainsi dans le palanquin. Lorsque la chasse eut disparu, le marchand d'encens revint sur ses pas ; il palpe le sac pour s'assurer que la femme y est encore et, après cette constatation, il se dirige vers sa maison.

A son arrivée, ses parents et ses amis, tout joyeux, lui font fête et lui demandent ce qu'il y a dans le palanquin. Par manière de plaisanterie, mais ne croyant pas si bien dire, il répond : « Un tigre ! » Il ouvre le sac afin d'en faire sortir la jeune femme qu'il croyait toujours enfermée. Mais le tigre, qui n'était que blessé, s'élança au dehors et, en passant, étrangle notre homme d'un coup de patte.

Lorsque la providence a décidé quelque chose, il faut bien se garder d'aller contre ses volontés sous peine de le payer de la vie.

— Cette histoire, comme beaucoup d'autres, ne tient pas debout par son invraisemblance. Mais il ne faut pas oublier que ces récits sont plutôt des contes destinés presque tous à mettre en relief une idée philosophique ou morale. Il n'est pas question, bien entendu, à ce point de vue, des récits ou plaisanteries purement annamites qui n'ont d'autre objet que de faire rire.



L'aveugle qui veut se marier.

Un aveugle vint un jour demander une jeune fille en mariage. Bien qu'affligé de cécité, ses yeux étaient beaux et brillants comme ceux de tout le monde. On ne pouvait s'apercevoir de son infirmité. Il fut admis à venir à la maison pour remplir ses devoirs de gendre(1). Un jour, obligé d'aller labourer la rizière, il suivit en tâtonnant ceux qui se trouvaient devant lui et parvint ainsi à faire sa tâche. Mais à midi au moment où chacun s'en va manger, il ne put retrouver sa route et tout en tâtonnant il se laissa choir dans un puits.

A la maison cependant on ne le voyait pas revenir. Sa belle-mère envoie des domestiques pour l'appeler. Ceux-ci partent en maugréant. Mais l'aveugle qui avait réussi à sortir de son puits se guide sur ceux qu'il entend parler et finit par rentrer seul à la maison.

On se met à manger. Sa belle-mère assise près de lui, énumère les différents plats qui se trouvent devant lui. Notre homme très prudent écoute ces indications le mieux possible et tombe juste sur les plats désignés. Celle-ci est loin de se douter que son gendre est aveugle. Par malheur, un chien effronté vient manger dans le plateau. La belle-mère dit à son gendre : « Pourquoi ne frappez-vous pas ce chien qui vient ainsi manger notre repas ? » — « C'est par égard pour vous et pour le maître de la maison », lui répond-

(1) Nous avons vu précédemment que l'Annamite avant de se marier a pour habitude avant le mariage d'aller chez son beau-père, de vivre chez lui et de partager sa vie et ses travaux s'il y a lieu. C'est ce que les Annamites expriment en disant de quelqu'un « faire le gendre ».

il fort à propos. « Que cela ne vous inquiète pas, reprit-elle ; tenez voici un bâton et si le chien revient manger, battez-le sans crainte. » Le repas continue. La belle-mère était enchantée d'avoir un gendre qui observait si bien les règles du savoir-vivre, qui n'osait ni manger, ni se servir lui-même. Aussi suivant la coutume elle choisissait elle-même des aliments pour les mettre dans le bol de son gendre (1). Mais ce dernier qui entend remuer à côté de lui, croit que c'est le chien qui revient faire le fripon. Il prend son bâton et frappe fort. Mais c'est sa belle-mère qui reçoit le coup sur la tête ; elle en est toute ensanglantée.

— Nous voudrions trouver à cette histoire une fin, une conclusion quelconque, une morale, que sais-je encore ? Mais nous ne sommes pas Annamites. Nous voudrions savoir ce qu'est devenue la belle-mère après avoir reçu ce coup de bâton, si le mariage aura lieu, etc... L'Annamite moins compliqué se contente de la partie essentielle pour lui ; savoir qu'il y a un aveugle bien intelligent, fripon, adroit, qui a réponse à tout, qui réussit à duper ses beaux parents. Le coup de trique qui blesse cruellement la pauvre femme pleine d'attentions pour son gendre est la « vis comica » du récit. C'est le clou attendu. Il fait rire aux larmes ce peuple qui ignore la sensibilité et la compassion, cette forme de la charité. Ces historiettes seraient pour nous d'un intérêt assez médiocre si elles ne nous permettaient de pénétrer un peu le « moi » si fermé, si complexe de l'individu de la race jaune.

(1) Dans les repas annamites les aliments sont servis coupés en menus morceaux dans des bols et dans des soucoupes. Tous les plats sont servis à la fois. Lorsque le maître de la maison a des invités, il choisit lui-même avec ses baguettes les morceaux qu'il juge les meilleurs et les dépose dans le bol de ses invités.

Le Parasite et son Elève.



Il y avait une fois dans une famille riche un jeune garçon. Ses parents le gâtaient beaucoup et redoutaient de l'envoyer à l'école où il pourrait se trouver en contact avec des enfants turbulents et grossiers. Aussi pour éviter cet inconvénient ils firent venir chez eux un professeur.

Mais celui-ci était un parasite de la plus belle eau. Un jour la mère de l'enfant avait rapporté du marché une tablette de sucre et une grande galette. L'enfant tout joyeux accourut au-devant de sa mère qui lui donna les friandises. Cependant il ne voulut pas y goûter de suite et les garda pour plus tard. A la

vue de ces bonnes choses, le professeur qui voulait en manger appelle son élève et lui dit : « Tiens petit, apporte tout cela ici et viens que je t'explique ta leçon. » L'enfant, franc et naïf s'empresse d'apporter ce que son maître lui demande. Celui-ci prend le gâteau, le pose sur la chaise et feint ensuite de donner des explications à son élève. « Le globe terrestre, lui dit-il, est ainsi composé, et de même que ce gâteau il se divise en deux parties qui sont le ciel et la

terre. » Il partage ensuite le gâteau en quatre parties : « A l'exemple de ce gâteau le ciel et la terre se divisent en quatre parties qui sont : le soleil, la lune, les planètes et les étoiles. » Puis il prit le gâteau, l'avalala en disant à son élève : « Mon enfant, ces quatre parties se divisent en une infinité d'autres choses ; je t'expliquerai cela une autre fois. »

L'enfant se roule par terre, pleure, trépigne, sanglote : « Mère ! mère ! s'écrie-t-il, mon maître m'a dit d'écouter la leçon et ses explications. Pendant ce temps, il a mangé tout mon gâteau. »

— Le parasite est encore un des types connus de l'Annamite. C'est en général un bon vivant qui paie en monnaie de singe et en bons mots, les repas qu'il réussit à extorquer. Ce récit nous donne en même temps un aperçu du système d'éducation chinois. Le fils du ciel est assez peu versé dans les sciences exactes. Tout est mélangé dans l'enseignement : arithmétique, cosmographie, philosophie, c'est un vrai galimatias de devises et de préceptes qui ont peu de rapport ensemble. Après avoir parlé du ciel, on en déduira le nombre quatre ainsi que nous venons de le voir. Passant à un autre ordre d'idées on dira : « Il y a cinq vertus principales qui sont... » ou bien « il y a six belles choses... » ou « les sept beautés de la femme sont... » L'enseignement a lieu sans méthode aucune, sans logique ; cela est tellement vrai que bien des Français qui se livrent à l'étude du chinois ont pu constater que la plupart des lettrés étaient incapables de leur expliquer la filiation des caractères et leur formation logique. Le système d'éducation fait appel surtout à la mémoire, jamais au raisonnement.



LIX .

Il ne faut pas regretter d'avoir été vertueux.

Il y avait une fois un huyen qui exerçait de hautes fonctions. Il était d'une intégrité parfaite et ne voulait accepter ni argent ni cadeaux de qui que ce fut (1). Il refusait toujours les présents qui lui étaient offerts; sa femme se montrait aussi scrupuleuse que lui.

Dans la circonscription du huyen se trouvait un village dont les habitants devaient à leur mandarin la plus grande reconnaissance. Les notables ne savaient comment faire pour la lui témoigner. Mais celui-ci avait refusé, comme d'habitude, les riches cadeaux qui lui avaient été apportés. Les notables, fort peïnés, s'étaient adressés à la femme du huyen qui, de son côté, n'osait rien accepter, de peur d'encourir les reproches de son mari. Enfin, de guerre lasse, elle dit

(1) La concussion est exercée en Extrême-Orient par le plus puissant comme par le plus infime des fonctionnaires. Cela n'est pas infâmant le moins du monde. C'est un usage millénaire. L'administration française réagit de son mieux contre un pareil état de choses. Mais ce n'est pas sans difficultés, car concussionnaires et concussionnés (si nous pouvons nous exprimer ainsi), sont d'accord, les uns pour recevoir et les autres pour donner.

aux notables : « Mon mari est de l'année de la souris (1). Si cela vous agrée, faites fondre une souris en argent et rapportez-la ici. J'intercéderai en votre faveur auprès de mon mari (2); peut-être acceptera-t-il. » Les notables s'en retournèrent et firent fondre une grosse souris en argent pur. La femme du huyen l'accepta, l'enferma, mais n'osa jamais en parler à son mari.

Plus tard, le huyen, vieux et fatigué, dut se retirer. Mais, comme il n'avait pas de fortune personnelle, il se trouva bientôt réduit à la plus profonde misère. Cependant, chaque jour, la table était suffisamment pourvue de mets de toutes sortes. Etonné de cela, il dit un jour à sa femme : « Où pouvez-vous donc trouver l'argent pour entretenir la maison, nous nourrir et nous habiller ? » Celle-ci, pressée de questions, finit par avouer ce qui s'était passé, s'attendant à de graves reproches... « Ah ! ma chère femme, répondit son mari, pourquoi n'avez vous pas dit aux notables que j'étais né sous l'année du buffle ? Nous serions à l'abri du besoin jusqu'à la fin de nos jours. » Chaque jour, en effet, la femme du huyen coupait des petits morceaux de la souris d'argent pour subvenir à toutes les dépenses.

Pourquoi faut-il que ce huyen n'ait pas su conserver ses beaux sentiments jusqu'à la dernière heure ? Une faute commise, même en paroles, suffit à ternir l'éclat de toute une vie d'honneur et de probité.

(1) Le cycle chinois comprend douze années à chacune desquelles est affecté un animal particulier. C'est un zodiaque spécial, auquel correspondent les douze animaux suivants : rat, bœuf, tigre, lièvre, dragon, serpent, cheval, bélier, singe, coq, chien, porc. On a l'habitude de dire de quelqu'un qu'il est de l'année du buffle, de l'année du chien, etc... Notre huyen lui était de l'année du rat ou de la souris.

(2) Il est souvent de bonne politique, même de bonne éducation d'accepter quelques cadeaux, si étranger que cela soit à nos mœurs administratives. Le refus équivaut à une injure et souvent peut vexer beaucoup celui qui vous l'apporte. Cette théorie est susceptible de discussion; mais elle a sa valeur.



LX.

Duplicité féminine.

Il y avait autrefois une jeune fille très vertueuse et d'une grande beauté ! Désireuse de chercher un mari à sa convenance, elle quitta son palais et vint s'établir dans une belle maison qu'elle avait fait construire aux abords d'un chemin solitaire. Elle vivait là dans l'oisiveté ! Les notables du village, les bonzes, les fonctionnaires de tous rangs, lui faisaient une cour assidue et venaient souvent se divertir en sa compagnie. Les soupirants les plus empressés étaient le chef des bonzes, le maire du village et le huyen de la province. La jeune fille se résolut à leur jouer à tous les trois un assez mauvais tour.

Un jour, elle invita ces trois personnages, à l'insu l'un de

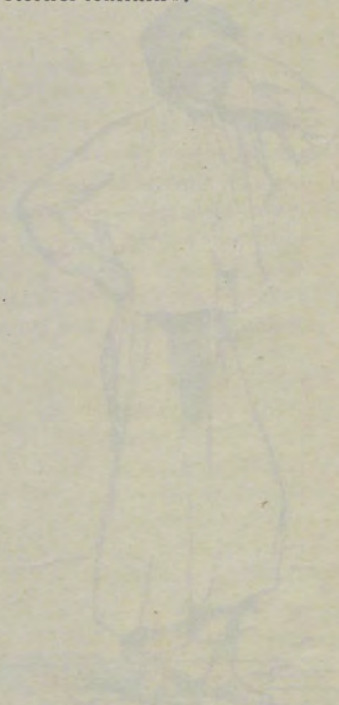
de l'autre, à venir la trouver chez elle à la tombée de la nuit, mais à une heure d'intervalle. Le bonze arriva le premier et entra dans la maison ; mais, à peine avait-il fini de boire du thé que l'on entendit frapper à la porte. C'était le maire du village qui se fit reconnaître aussitôt. Le bonze, tremblant de peur, suppliait la jeune fille : « Que diront de moi les habitants du village, s'ils savent que je suis chez vous au lieu de me trouver dans ma pagode, me consacrant au culte divin ? » Celle-ci finit par le faire cacher dans un coin.

Elle s'en fut ouvrir au maire qui, tout joyeux, chiquait du bétel, fumait des cigarettes et buvait le thé que lui servait la maîtresse du logis. Il demande enfin pour quel motif elle l'a mandé chez elle à pareille heure. « Monsieur, lui dit-elle, je suis orpheline ; je vis isolée, sans appui et sans soutien. En ma qualité de femme, je suis complètement ignorante des lois. Je veux vous demander quelles punitions on doit infliger aux bonzes qui, pendant la nuit, cherchent à séduire les femmes, au lieu de rester à prier dans leurs pagodes ? » Le maire répondit avec vivacité : « Les bonzes sont des coquins qui se dérobent aux corvées et aux impôts ; ceux qui agissent ainsi que vous le dites méritent la mort et sont indignes de pardon. »

Mais au même instant quelqu'un frappa à la porte et une voix forte cria : « Ouvrez, je suis le huyen ! » En entendant cela, le maire courut se cacher où il put. La jeune fille offrit au huyen, des confitures, du thé, des friandises. Enfin le huyen s'informa, lui aussi, du motif qui l'avait fait mander à une heure aussi tardive. « Monsieur le huyen, dit la jolie hôtesse, je suis une femme ignorante des lois ; je voudrais savoir de vous quelle est la punition que méritent les bonzes qui cherchent à suborner les femmes ? » Le huyen réfléchit un moment, puis répondit avec calme : « Il faut appliquer à ceux qui agissent ainsi, cinq à dix coups de rotin et les envoyer aux corvées comme les simples habitants. C'est une répression suffisante. » Notre bonze, furieux contre le maire, sortit aussitôt de sa cachette et, s'adressant au huyen, lui dit fort respectueusement : « Monsieur le huyen, vous avez jugé mon affaire avec équité, tandis que le maire, qui se cache là-bas dans un coin, voulait me faire décapiter.

Je suis heureux de rendre hommage à la clarté et à la justice de votre sentence. »

— Ainsi finit cette histoire assez baroque et à laquelle nous ne comprenons goutte. Il n'y a pas lieu de chercher à trop approfondir; car le lettré annamite brille par la confusion, le désordre du discours et un manque de logique absolu dans la suite des événements. Le bon tour annoncé pour le huyen, nous ne le découvrons guère. Celui qui a composé cette histoire a peut-être voulu démontrer, d'une façon bien peu intéressante d'ailleurs, la duplicité et la complication des sentiments de « l'éternel féminin ».



L'apprenti et le Tailleur.



Il y avait autrefois un tailleur renommé qui allait de maison en maison utiliser son industrie. Il était toujours accompagné d'un apprenti qui portait son paquet. Partout où passait le tailleur on lui offrait à manger et à boire, puis on invitait son apprenti. Le tailleur intervenait alors, en disant que c'était inutile, prétextant qu'il avait déjà mangé. De la sorte, presque tous les jours, le pauvre garçon rentrait chez lui le ventre vide.

Un beau jour, tous deux arrivèrent dans la maison d'un riche huyen, où il y avait du travail pour plusieurs journées. L'apprenti, exaspéré par un long jeûne, résolut de se venger de son patron. Il profita d'une absence momentanée de ce dernier pour dire au huyen : « Monsieur le huyen, j'ai l'honneur de vous faire savoir que mon malheureux maître a de subits accès de folie. Vos effets

sont d'un grand prix ; faites y attention, je vous prie ; lorsque vous verrez mon maître frapper la natte avec ses doigts

et prendre l'air attentif, c'est le moment de l'accès et c'est alors qu'il déchire les étoffes qui se trouvent à sa portée. » — « Mais, dit le huyen, comment fait-on pour le guérir de sa folie ? » — « Oh ! c'est bien simple répondit l'enfant, il suffit de lui donner, sur la tête, un fort coup de bâton ; cela le calme aussitôt. » Tout en parlant ainsi, le gamin avait pris l'aiguille du tailleur et l'avait cachée. Peu après, le tailleur rentre et ne trouve plus son aiguille. Il fixe la natte attentivement et la frappe avec ses deux mains pour faire remuer l'aiguille qu'il suppose être dessus. Mais, au même instant, le huyen lui applique, sur la tête, un formidable coup de bâton, en lui disant : « Allons, allons ; vous êtes fou ; ce n'est pas le moment de déchirer les habits et les étoffes. . . » — « Mais, je ne suis pas fou, s'écrie le tailleur, je cherche mon aiguille ! » — « Ah ! reprit le huyen ; c'est ce garçon qui est là, qui m'a dit que vous étiez fou » — « Comment ! petit misérable, dit le tailleur exaspéré, c'est toi qui dis que je suis fou ? » — « Hé ! comment ne le seriez vous pas, répond l'interpellé, chaque fois que nous allons quelque part, vous dites toujours que j'ai mangé alors que cela n'est pas vrai. N'est-ce pas de la folie cela ? » Chacun sauf le tailleur riait aux éclats ; à partir de ce jour là, il laissa toujours son apprenti manger à sa faim.



LXII.

Le Sorcier qui chasse les renards.

Il y avait des gens qui, chez eux, élevaient des poulets et des canards pour en faire le commerce. Malheureusement les renards dévastaient le poulailler et y exerçaient les plus grands ravages. On avait beau tendre des pièges ; il était impossible de s'en débarrasser. Un aigrefin, qui avait appris cela, vint trouver le maître de la maison et lui déclara qu'il se faisait fort de le débarrasser de tous ces renards. Le maître de la maison accepta la proposition avec joie. Le faux sorcier donna ses ordres : « Il faut, dit-il, faire préparer de la farine moulue très fin, des haricots écrasés et en faire de la pâte, jusqu'à ce que l'on puisse en remplir une très grande corbeille. Je reviendrai demain faire les sorcelleries nécessaires et, dans la journée, tout sera fini. » Il arriva, en effet, le lendemain avec son sac. Il prit la pâte ainsi préparée et en fabriqua des renards de toutes dimensions qu'il déposa sur une chaise. Enfin, il en fit un beaucoup plus gros que les autres et qu'il plaça au milieu.

Lorsque la cérémonie fut préparée, il ordonna à la femme du propriétaire de se mettre à genoux et de faire des salutations respectueuses. Puis, se tenant debout, il croisa les

mains et dit : « Renards noirs et renards rouges, renards tueurs de poulets, je ne vous épargnerai point et je vous mettrai tous dans mon sac. » Pendant qu'il faisait son discours, il prenait les renards un par un et les enfournait dans son sac. Il les mettait en pièces pour pouvoir en faire entrer davantage. Mais la femme du propriétaire, qui voyait tout cela, était furieuse. A la fin, n'y tenant plus, elle se lève et, tout en continuant à faire ses salutations, elle s'écrie : « Renards noirs, renards rouges, moi aussi j'en veux un ; » et s'emparant du plus gros renard, elle s'enfuit avec.

— Nous avons déjà remarqué plusieurs fois que les bonzes et les sorciers sont, en Indo-Chine, les exploiters du peuple et des naïfs. Les Annamites croient à leurs sorciers, mais avec un scepticisme suffisant, au même titre que ceux des civilisés qui vont consulter la somnambule, mais sans y croire beaucoup. Les sorciers ne se privent pas d'abuser de la crédulité des Annamites et surtout des paysans, pour se nourrir à leurs dépens et leur soutirer des cadeaux pour prix de simagrées qu'ils cherchent à rendre impressionnantes.



LXIII.

Le Parasite au nez qui saigne.

Il y avait une fois un individu dont toute l'industrie consistait à se faire inviter chez les autres. Chaque fois qu'il se donnait quelque part un festin ou un repas de fête il s'y trouvait ; il faisait le bel esprit et en profitait pour se gaver de nourriture. Il y avait cependant dans le voisinage quelqu'un qui avait pour ce parasite une aversion profonde. Il se résolut à lui jouer un bon tour. Il mit sa femme dans le secret et lui ordonna d'aller au marché et d'acheter là avec ostentation de quoi composer un grand repas.

Notre parasite qui est à l'affût de toutes les occasions s'introduit dans la maison et y voit en effet les préparatifs d'un repas de fête. Il s'assied, cause beaucoup, fait l'aimable

songeant d'avance aux bons morceaux qu'il va manger. Tout à coup et comme il était convenu, la femme simule un violent mal au ventre et se roule à terre en poussant des cris épouvantables. Le repas est tout prêt cependant. On est obligé de le laisser là pour courir chercher le médecin. Notre parasite très affairé court de tous côtés en demandant au mari à chaque instant : « Elle va mieux, n'est-ce pas ? » Le mari, lui, donne les marques du désespoir le plus profond ; il fait semblant de s'arracher les cheveux. « Comment faire ? » s'écrie-t-il. Et mon domestique qui n'est pas là pour aller chercher les remèdes nécessaires. Pour la maladie de ma femme, il y a un remède excellent ; c'est le sang qui jaillit du nez. C'est mon domestique qui lorsqu'il est là va chercher le remède et me le rapporte aussitôt. »

Notre parasite très impatient et craignant que le repas ne refroidisse envoie chercher un bol et se donne dans le nez un violent coup de poing pour faire sortir le sang.

Après quoi il s'assied, demandant à chaque instant des nouvelles. Mais le nez commence à enfler et à lui faire mal. Il devient aussi gros qu'une vieille patate. Enfin le mari arrive, disant que cela va mieux et invite le parasite à se mettre à table. Mais celui-ci qui souffre trop ne peut rien avaler. Il attend avec impatience la fin du repas pour se réfugier chez lui et y souffrir à son aise.

— Nous savons par cette histoire et les précédentes que le parasite est un type connu en Indo-Chine. Ce pays ne fait pas exception à la règle générale. Le parasite est de toutes les époques, de toutes les régions. Depuis Aristophane, Plaute, Térence, Horace, Pétrone, Boileau, etc .. et de nos jours enfin, le parasite a toujours été un des types de la comédie humaine. Aujourd'hui nous avons oublié le terme classique pour le remplacer par celui non moins expressif de « pique-assiette ». En Annam, comme chez nous, le parasite existe. On y trouve l'individu à la recherche d'un bon dîner, d'une maison hospitalière où la cuisine est bonne, qui arrive comme par hasard au moment du repas, et qui paie en menus services, complaisances, commissions..... qui, aussi, avale sans broncher les affronts dont on a l'habitude de l'accabler..... Tout cela est de la vie courante sous toutes les latitudes, car l'homme a partout les mêmes vices et les mêmes défauts.



LXIV.

Le Lièvre, le Tigre et l'Eléphant.

Le lièvre se promenait un jour dans la forêt. Il rencontra l'éléphant en proie à la plus profonde douleur. Le lièvre s'approche et lui demande la cause de sa tristesse. « L'autre jour, dit l'éléphant, j'ai rencontré le tigre qui m'a donné l'ordre à une époque fixée et à jour fixé de venir me livrer à lui pour être dévoré. C'est aujourd'hui le jour fatal, et je suis triste en songeant que c'en est fait de moi. Je ne pourrai plus vagabonder dans les profondes forêts avec mes compagnons

habituels. Tout est fini pour moi. » Le lièvre voyant l'éléphant si malheureux voulut lui venir en aide : « Ecoutez, lui dit-il, laissez-moi faire. C'est ici, n'est-ce pas, que le tigre vous a donné rendez-vous ? Attendons-le paisiblement. Sur-tout, ne dites rien, couchez-vous là sans bouger et comptez sur moi. » A peine venait-il de lui donner ces derniers conseils que le tigre arriva.

A sa vue le lièvre se met à sauter par dessus l'éléphant, en long, en large, en travers, dans tous les sens, en faisant le geste de happer quelque chose au passage. Tout en sautant il disait : « Je ne trouve rien à ma convenance ; la viande d'éléphant ne me dit rien qui vaille. » Quant à l'éléphant, lui, il restait aussi immobile qu'un arbre déraciné. Le lièvre fait comme s'il ne voyait pas le tigre et continue à sauter en tenant le même discours. Enfin après avoir fini, il s'arrête et fait comme s'il apercevait le tigre à l'instant même : « Ah ! heureusement voici le tigre, s'écria le lièvre ; bonne affaire, la viande de tigre est certes bien meilleure que celle de l'éléphant. »

A ces paroles le tigre reste saisi d'épouvante ne s'expliquant pas qu'un animal aussi petit que le lièvre puisse terrasser un animal aussi gros que l'éléphant. Mais cela ne lui suffisait pas ; il lui fallait des tigres à manger ! Plein d'effroi à cette idée, le tigre fit lestement un bond en arrière et s'enfuit au plus vite. Dans la forêt tous les singes étaient étonnés de voir le tigre courir ainsi à perdre haleine. « Qu'y a-t-il donc ? seigneur tigre ? demandèrent-ils. » « Ah ! c'est effrayant, répondit celui-ci, il y a tout près d'ici un petit animal à longues oreilles, leste comme un écureuil. Il terrasse les éléphants pour les dévorer. Mais cela ne lui suffit pas ; il lui faut des tigres ! » — « Ah ! nous voyons ce que c'est, dirent les singes ; vous voulez parler du lièvre. C'est en effet un animal rusé et intelligent ; mais il vous trompe car il n'a pas la vigueur que vous lui attribuez. Tenez, nous allons aller avec vous pour le mettre à la raison. »

Le tigre à demi rassuré consent. Les singes l'accompagnent les uns sur ses épaules, d'autres accrochés à ses pattes, à ses oreilles. Le tigre grognait bien un peu, mais il avait trop

peur pour être méchant (1). On arrive à l'endroit indiqué. L'éléphant est toujours là par terre. Le lièvre continue à sauter de plus belle : « Ah ! voilà le tigre revenu ; il a bien fait de ramener les singes avec lui, car je crois fort qu'il ne m'aurait pas suffi lui-même pour mon déjeuner ! » Cette fois, le tigre est pris d'une terreur folle. Il fait volte-face avec tant de furie qu'il écharpe de ses griffes une dizaine de singes. Les autres par terreur restent cramponnés à lui. Mais pendant la fuite du tigre à travers la forêt et les broussailles, ils sont misérablement déchirés. Tous périrent.

— Nous avons déjà vu que le tigre est un animal féroce mais qui n'a pas le moindre courage. Tout ce récit en témoigne. Le malin lièvre réussit à intimider le tigre par son à-propos et son esprit. Cette fable nous plaît assez ; nous aimons la commisération du lièvre à l'égard du bon éléphant. Quant au tour joué au tigre cela nous plaît encore plus car nous détestons la férocité et l'empire de la force brutale. Quant aux singes, leur châtement est mérité. Ils se sont mêlés de ce qui ne les regardait pas et ils ont voulu flatter le puissant personnage qu'est le tigre. Ils ont été victimes de la bassesse de leurs sentiments.

(1) L'observation est des plus justes.

Les Gens qui veulent parler comme le Roi.

Un individu vint une fois chez un de ses amis pour une affaire quelconque. Cet ami qui faisait le bel esprit avait la manie ainsi que tous les habitants de son village d'employer des expressions distinguées dont l'usage était réservé au roi lui-même. En arrivant, il demande aux enfants de la maison où se trouvait leur père. Ceux-ci répondent : « il est *allé à la chasse* ». En entendant prononcer ces paroles réservées au roi, notre homme se met en colère et va chez leur grand-père pour lui raconter la chose. Mais celui-ci lui répond : « Est-ce un *prince* ou une *princesse* qui a dit cela ? » Notre homme se fâche de plus en plus et dit : « Je comprends qu'à la rigueur des enfants commettent des fautes pareilles, mais ce qui me surpasse, c'est que leur grand-père fasse comme eux. » De plus en plus irrité, notre homme revient chez le père des enfants et rapporte la conversation qu'il a eue avec eux et avec leur grand-père. A son tour le père des marmots lui demande : « Est-ce du *côté paternel* ou du *côté maternel* ? » Outré de colère, le visiteur s'en va au village porter plainte aux notables. Il les trouve réunis à la maison commune. Il leur raconte en détail tout ce qui s'est passé et les diverses réponses qui lui ont été faites, déplorant qu'il y ait dans cette famille aussi peu de respect pour le roi. Les notables lui répondent : « C'est bien ; attendez *la prochaine réunion*. Nous sommes très occupés en ce moment ; votre affaire sera jugée plus tard. » A ces paroles, le pauvre homme se met dans une violente colère et n'en pouvant plus d'indignation, il s'écrie : « C'en est trop ! *Je veux mourir* ? »

— Ce récit a besoin d'être vu d'assez près. Malheureusement la

traduction ne peut pas en rendre la force comique qui est irrésistible. Il nous révélera cependant une particularité de la législation sino-annamite. Les souverains sont entourés du plus grand respect. Certains termes leur sont exclusivement réservés et c'est un crime de lèse-majesté pour un sujet que d'employer des expressions réservées au roi. Cela explique la fureur de ce sujet respectueux qui voit que dans un village toute une famille et les notables eux-mêmes parlent comme le roi. Le comique de cette histoire réside tout entier dans l'idée que nous venons d'énoncer. Tous les mots soulignés sont la traduction de ceux qui dans le texte annamite correspondent au langage du roi.

Histoire de Cong-Quinh.

L'histoire du grand lettré Cong-Quinh fourmille d'anecdotes joyeuses et plaisantes.

Un jour, l'ambassadeur d'une contrée éloignée arriva dans la capitale. Il apportait au roi un plateau de fruits appelés « truong tho » ou « fruits allongeant la vie ». A peine le plateau de fruits fut-il présenté au roi, que Cong-Quinh, sans attendre la fin du discours de l'ambassadeur, prit un des fruits, le mangea devant le roi après l'avoir soigneusement épluché. Ce crime de lèse-majesté fut incontinent puni de mort par ordre du roi. En entendant sa condamnation Cong-Quinh s'agenouilla et dit : « Sire, je souhaite que vous viviez un millier d'années. Vous venez de me condamner à la peine capitale et je sais que je mérite mon sort. Cependant, permettez-moi de vous dire simplement quelques paroles. Ces fruits s'appellent bien « fruits allongeant la vie », n'est-ce pas ? Comment se fait-il donc que, à peine après y avoir goûté, il me faille mourir ? Avec beaucoup plus de raison ces fruits devraient s'appeler « fruits raccourcissant la vie. » Le roi comprit et pardonna.

Un autre jour, le roi se trouvait en promenade, escorté d'un grand nombre d'officiers et de soldats. Cong-Quinh, qui se baignait, l'aperçut et s'empessa de se cacher la tête dans un buisson, tout en laissant visible la... partie opposée de son individu (1). A cette vue, le roi s'informe et demande

(1) Nous avons vu, dans « l'Ecolier qui corrige des vers », et ailleurs, que c'est un crime de lèse-majesté de regarder le roi. Mais Cong-Quinh, qui est un joyeux farceur, profite de la circonstance pour divertir son monde et le roi lui-même par une apparition imprévue de son... séant. Il s'en tire avec esprit ensuite en citant un proverbe annamite fort connu de tous et qui est le suivant : « Four cacher sa figure, il faut montrer son derrière. »

quel est ce... personnage. Cong-Quinh se retourne, s'agenouille devant le roi, et dit : « Sire, j'ai vu votre majesté se promener, mais je n'ai pas eu le temps de me cacher. C'est ce qui explique la position dans laquelle vous m'avez trouvé. D'ailleurs il y a un proverbe qui dit que si « l'on se cache la la tête, la queue apparaît. »

Dans son palais, le roi élevait un chat auquel il tenait beaucoup. Il était attaché avec une chaîne en or. Cong-Quinh, qui avait ses entrées au palais, s'en empara et l'emporta chez lui. Il enleva la chaîne d'or, attacha l'animal avec une corde et le garda dans sa maison. Pour le nourrir, il faisait apporter deux assiettes dont l'une contenait de la viande hachée et du poisson pilé, l'autre du riz de mauvaise qualité mélangé de débris de poissons. Chaque fois que le chat venait manger et goûtait au bon plat, Cong-Quinh le frappait. Le chat prit peu à peu l'habitude de ne manger que dans l'assiette contenant la plus mauvaise nourriture. Enfin, un jour, on rapporta au roi que Cong-Quinh avait un chat tout pareil au sien. Le roi fit venir le lettré et lui réclama l'animal. Cong-Quinh affirma que ce chat n'était pas celui du roi. Il l'apporta au palais et chargea un soldat d'aller chercher deux assiettes l'une contenant des mets de bonne qualité, et l'autre une nourriture des plus simples. « Sire, dit-il au roi, le chat de votre majesté ne se nourrissait que de mets savoureux ; le mien (bien qu'il me soit facile de faire autrement) se contente d'une nourriture des plus simples. Si mon chat mange du bon plat, il appartient réellement à votre majesté ; sinon, il est bien à moi. » Les plats furent apportés et le chat, suivant l'habitude qu'il en avait, courut au plat de riz et de poisson. Cong-Quinh applaudit en riant et dit : « Sire, c'est bien le chat d'un simple mortel, puisqu'il se nourrit aussi de mets vulgaires. Cependant, voyez où peut mener l'éducation première. Ce chat a été habitué à la sobriété et ne s'est pas laissé tenter par une nourriture succulente. Pour les hommes comme pour les animaux, les bonnes habitudes données dès les premières années ne se perdent jamais. » Cong-Quinh remporta le chat chez lui.

Un jour, la Chine envoya un ambassadeur qui apportait au roi d'Annam, comme cadeau, un flacon de cristal. Ce

flacon n'avait pas d'ouverture et contenait cependant de l'eau. L'ambassadeur demanda au roi comment il fallait s'y prendre pour enlever l'eau du flacon. Le roi et ses courtisans, fort embarrassés ne savaient que faire. Ils firent venir Cong-Quinh et lui demandèrent conseil : « La question est des plus simples, répondit Cong-Quinh, un enfant la résoudrait. » On lui confia le flacon qu'il emporta chez lui. Le lendemain, Cong-Quinh revint. Toute la cour était assemblée, le roi sur son trône pour rendre la réponse à l'ambassadeur. Cong-Quinh tenait d'une main un gros morceau de bois et de l'autre le flacon. Sur la demande du roi de donner la réponse demandée, Cong-Quinh s'agenouilla et dit : « La Chine fait demander par quel moyen on peut enlever l'eau contenue dans ce flacon. Si l'on veut conquérir un royaume, il faut, pour réussir, l'attaquer et le vaincre ! » Tout en parlant, il brisait violemment le flacon. L'ambassadeur de Chine se retira confus et humilié.

L'année suivante, l'ambassadeur de Chine conduisit en Annam un buffle de combat (1). Il avait vaincu tous les buffles de la Chine. L'ambassadeur le conduisait en Annam pour savoir si, dans tout le royaume, on trouverait un animal capable de lui résister. Le roi d'Annam fit aussitôt venir Cong-Quinh pour lui demander conseil. Celui-ci dit au roi : « Sire, ne vous préoccupez pas. Permettez moi de revenir chez moi pour réfléchir. Je demande seulement à l'ambassadeur un délai de trois jours. » De retour chez lui, le lettré fit prendre un jeune buffle qui têtait encore. Il l'isola et l'empêcha pendant trois jours d'approcher de sa mère. Le jour du combat étant arrivé, l'ambassadeur fit conduire le fameux buffle dans l'arène. Celui-ci, impatient de combattre,

(1) La Chine et le royaume d'Annam ont été de tout temps en lutttes et en guerres continuelles et, pendant de longues années, la domination chinoise a pesé sur l'Annam, imposant aux habitants ses mœurs, ses coutumes, sa religion. Les souverains des deux pays se déclaraient la guerre au moyen d'ambassadeurs qui posaient des questions à résoudre, ou apportaient des défis. — Le combat de buffles est un spectacle populaire très goûté des Annamites. Le buffle est un animal naturellement féroce et sauvage qu'il faut bien peu de chose pour transformer en buffle de combat. Les buffles de l'Annam et de la Cochinchine surtout, sont très dangereux ; on enregistre trop souvent des accidents mortels dus à la férocité de ces animaux.

courait de tous côtés, soufflant bruyamment, jetant de tous côtés des regards féroces. On attendait avec anxiété le champion de l'Annam. Tout-à-coup on vit arriver Cong-Quinh avec son buffletin qu'il lâcha aussitôt. Celui-ci, privé de têter depuis trois jours, aperçut le buffle de combat qui était au milieu de l'arène ; il se précipita sur lui tête baissée, croyant que c'était sa mère, et l'assaillit violemment sous le ventre. Mais le buffle chinois, qui ne pouvait supporter ces chatouillements répétés, se déroba, se jetait de côté pour éviter le buffletin qui s'acharnait de plus en plus. A la fin agacé, hors de lui, il prit la fuite, poursuivi de plus belle par le buffletin, au milieu des huées et des acclamations de plusieurs milliers de personnes. Cong-Quinh se mit alors à crier à haute voix : « Le buffle de la Chine est vaincu ; c'est celui de l'Annam qui a remporté la victoire. Nous n'avons pas eu besoin de lui opposer un adversaire vigoureux, puisque ce petit buffle maigre et chétif en a eu raison. »

L'année suivante, l'Empereur de Chine, furieux de voir qu'ils avait moins d'esprit que le premier lettré de l'Annam, envoya un ambassadeur qui apportait avec lui un ouatier (1) taillé et raboté, dont les deux extrémités avait la même grosseur. De plus l'arbre était recouvert de trois couches de couleurs qui cachaient complètement la peau et l'aubier. Au milieu étaient inscrits deux caractères « Túc-Tu' » (paddy-fils) (2). L'arbre fut présenté au roi d'Annam. Il s'agissait de trouver le nom de l'arbre en utilisant les deux caractères et de trouver, en outre, le côté du pied et celui des branches. Tout le monde, à la cour, était fort embarrassé. Enfin, on fit venir Cong-Quinh qui, interrogé, répondit qu'il résoudre la question le lendemain. Le jour suivant, le roi monta sur son trône ; il était entouré de tous ses officiers et courtisans pour recevoir solennellement l'ambassadeur. Cong-Quinh entra, s'agenouilla et dit : « Sire, le caractère *Túc* signifie *paddy*,

(1) Ouatier. — Arbre très répandu en Indo-Chine, de la famille des sterculiacées *bombax pélandrum*. Le fruit est une grosse gousse remplie de ouate très fine et très soyeuse avec laquelle on fait les matelas si connus sous le nom de « matelas cambodgiens ».

(2) On sait que le paddy est le riz non décortiqué, fruit de la graminée « *oryza sativa* ».

le caractère *Tu'* veut dire *fil*s. Il faut donc comprendre que, tant qu'il y a du paddy, l'enfant en mange et prospère. Quand il n'y en a plus, il devient maigre et chétif. La réunion de ces deux caractères veut donc dire que l'arbre est un ouatier (1). Quant à la deuxième question, elle est si simple que je m'étonne que l'on ait pu nous la poser. » Cong-Quinh fit mettre le morceau de bois dans un bassin rempli d'eau et en conclut que le côté des racines était celui qui s'enfonçait le plus, à cause de la plus grande densité du bois. Cette fois-là la Chine n'envoya plus de longtemps des ambassadeurs à la cour d'Annam.



(1) Cette explication ne peut être comprise que par quelqu'un qui connaît les caractères chinois.



LXVII.

Le Dupé.

Il y avait une fois un général qui se rendait à la capitale. Il avait avec lui d'importantes sommes d'argent. Il s'occupait de chercher un protecteur qui put s'entremettre en sa faveur auprès du souverain. Mais toutes ses démarches restaient inutiles. Enfin, un beau jour, il rencontra un superbe cavalier vêtu d'une robe de cérémonie qui se portait à sa rencontre. Le général l'invite à rentrer chez lui boire du thé et des liqueurs.

Tout en causant, le visiteur dit au général qu'il avait un frère attaché à la personne de l'empereur. « Il y a en ce moment, lui dit-il, une place vacante à la cour. Si vous êtes assez riche, et surtout si vous n'êtes pas chiche de votre argent, je dirai à mon frère de s'occuper de vous et de parler pour vous au roi ». Mais le général est incrédule et n'attache aucun crédit aux paroles qu'il vient d'entendre. Son inter-

locuteur ajoute : « N'ayez aucune inquiétude, je veux intéresser mon frère à votre cause. Je ne veux rien d'avance pour ma peine. Cependant, voici un papier ; inscrivez dessus la somme que vous voulez consacrer et attendons que le roi vous fasse demander. Je n'accepterai votre argent que la présentation une fois faite. Si, par hasard, elle ne répondait pas à vos désirs, l'argent resterait à votre disposition. Vous serez persuadé ainsi de la sincérité de mes intentions ».

A ces paroles, le général, joyeux, ne se fit pas prier pour écrire ce qu'on lui demandait. Le lendemain, l'homme à la robe de cérémonie revint prendre le général et le conduisit chez son père. La maison de ce dernier était aussi belle qu'un palais. Le général ne tarda pas à devenir familier avec tout le monde et à s'affranchir peu à peu de toutes les règles de la politesse (1). L'homme à la robe de cérémonie passe dans une pièce voisine, tenant à la main le papier rédigé par le général. Il en ressort peu après et dit au quémendeur : « J'ai causé avec mon frère, qui veut bien s'occuper de vous. Mais il m'a répondu que, vu l'importance de la charge que vous sollicitez, il faut y consacrer une somme de mille taëls. Si vous êtes toujours dans les mêmes intentions, ajoutez cette clause au verso de l'acte. Mon frère, qui ne vous connaît pas, craint que lorsque par la suite vous aurez obtenu ce que vous désirez, vous ne veniez à oublier vos engagements. D'ailleurs, ajouta-t-il, en riant, cette somme est peu de chose en comparaison de ce que vous rapportera votre charge (2). Je disais aussi à mon frère que, à la cour, tous les mandarins, civils et militaires, recherchent son appui, mais qu'il aurait tout avantage à vous faire accorder la place vacante, car votre intérêt est la garantie de votre honnêteté (3). » Le général accepta ces nouvelles conditions.

(1) Les rapports des Indo-Chinois, entre eux, sont des plus courtois et des plus corrects. Ils sont d'ailleurs rigoureusement réglés par un protocole qui attribue à chacun la part d'honneur qui lui revient, ainsi que celle dont il est débiteur envers les autres. Ils apprécient très sévèrement, comme il est dit dans ce récit, les gens mal élevés et familiers

(2) Cela donne une idée de la manière dont les fonctionnaires d'Extrême-Orient exercent les devoirs de leur charge. Ils trafiquent honteusement des deniers publics et en gardent le plus possible par devers eux.

(3) Toute cette histoire est des plus instructives et montre comment on tra-

Deux jours après cet événement, au coucher du soleil, un individu entre en courant chez le général, avec les démonstrations du zèle le plus empressé. « L'empereur est dans son palais, sur son trône, lui dit-il ; il vous attend. C'est l'heure de la présentation ». Le général, tout intimidé, s'empresse d'obéir. Il se rend à la cour. Au fond de la salle, sur un trône resplendissant, est assis l'empereur. A sa droite et à sa gauche sont des soldats porteurs d'armes magnifiques. Sur un signe du souverain, le général se met à danser (1) et salue ensuite. L'empereur le fait asseoir, l'interroge avec beaucoup de détails, tout en regardant de tous côtés avec une certaine inquiétude : « J'ai entendu parler de vous favorablement. Maintenant que je vous ai vu, je suis confirmé dans l'opinion que j'en avais. Je vous accorde donc la place de grand général, qui est vacante à la cour. J'ai besoin là d'un homme de valeur pour maintenir l'ordre et la paix. Je remets cette charge entre vos mains et je pense que vous ferez tout votre possible pour me contenter ».

Là dessus, l'empereur se retira rapidement et la salle fut évacuée en un clin d'œil. Le général s'en va, accompagné de l'homme à la robe de cérémonie. Celui-ci l'accompagne jusque chez lui, où il reçoit du général les mille taëls convenus ; puis il le quitte avec force salutations.

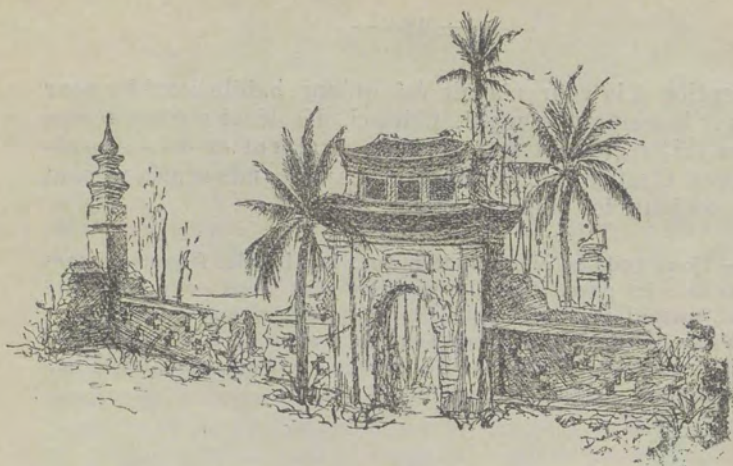
Le général, rempli de joie, se félicite avec ses amis et passe son temps en réjouissances. Mais, quelques jours après, il est tout étonné d'apprendre que sa place a été donnée à un autre. Outré de fureur, il se rend à la cour trouver le ministre des armées et se plaint violemment à lui. Mais celui-ci ne comprend rien à toute cette histoire. Le général donne au ministre les noms de ceux qui l'ont introduit à la cour. Personne ne les connaît. Enfin, on finit par apprendre que la

fique des charges publiques. C'est au plus offrant. Mais en Chine, ces mœurs sont admises ; tout y est vénal. Les puissants font payer cher leur protection à ceux qui la recherchent. Le « pot de vin » est accepté sans fausse honte par celui auquel il est destiné. — Voir le premier acte du *Barbier de Séville*.

(1) Les Indo-Chinois ne dansent pas. Danser est un honneur réservé à de grands dignitaires et sur une invitation expresse de l'empereur. Lorsque celui-ci veut donner à un dignitaire une marque de faveur insigne, il le prévient que tel jour, à telle heure, devant la cour assemblée et l'empereur étant sur son trône, il sera autorisé à danser. . .

réception à la cour n'avait été qu'une habile comédie pour duper le confiant général. Celui-ci, désolé et confus, rentra chez lui, regrettant la perte de son argent et de ses espérances. C'est ce qui prouve que les brigands armés ne sont pas toujours les plus dangereux.

— Nous voilà en plein modernisme. Les habiles fripons existent dans tous les pays. Tous les moyens sont bons pour duper les gens, surtout ceux par lesquels la vanité humaine est mise en jeu. Les adroits coquins qui trompent le général jusqu'à simuler une audience à la cour ne sont pas indignes d'être comparés à nos plus célèbres escrocs anciens et modernes.



LXVIII.

Le vieux Mendiant.

Il y avait une fois un homme très riche et très avare. La richesse tombe malheureusement trop souvent entre les mains de personnes qui ne sont pas dignes de la posséder. Il vivait seul au milieu de ses trésors, ne faisant la charité à personne. Une fois, il fut tout surpris de voir un vieux mendiant venir lui demander une barre d'or. A cette étrange demande, il se mit dans une violente colère : « Comment ! un vil mendiant ! oser venir me demander une barre d'or ! » Il était suffoqué d'indignation. Il donne l'ordre à ses domestiques de chasser ce malheureux. Mais celui-ci refusait de s'en aller, restant devant la maison et implorant toujours la charité. Personne ne daignait lui adresser la parole.

Le vieux mendiant, chaque matin, allait demander l'aumône en divers lieux, mais à midi, régulièrement, il venait devant la maison du richard, demandant avec insistance une barre d'or. Voilà déjà trois ans que cela durait. Devant une pareille constance, le richard se laissa fléchir et donna au mendiant la barre d'or. Ce dernier se mit à sauter de joie,

enveloppa son trésor dans un pan de son habit et s'en alla. Mais, dès qu'il fut parti, l'avare envoya à sa suite un domestique chargé de le surveiller et de voir quel usage il allait faire de cet argent. Le domestique suit le vieux mendiant qui se dirige dans la campagne. Arrivé dans un endroit ombragé et frais, il s'assied, ouvre son habit et prend la barre d'or. Il s'en amuse en la faisant sauter dans ses mains comme un enfant. Mais, peu après, cédant au sommeil, il s'endort sans songer à envelopper la barre qui reste à côté de lui. Le domestique en profite, s'approche, s'empare de cette barre d'or et va la rapporter à son maître.

En se réveillant, le mendiant s'aperçoit de la perte qu'il a faite. Sans hésiter et de l'air le plus naturel du monde, il retourne chez le vieillard lui demander une nouvelle barre d'or. Celui-ci, furieux, s'écrie : « Comment ! Il y a quelques instants, je t'ai donné une barre d'or et maintenant tu oses venir m'en demander une autre ! » Le vieux mendiant répliqua : « *Je me suis endormi et à peine ai-je eu fermé les yeux, qu'elle a disparu ; c'est pour cela que vous me voyez ici, afin d'en avoir une autre* ». A ces paroles, le richard se sentit changé comme si quelqu'un lui avait ouvert les yeux de l'âme. Il comprit aussitôt ce que voulait dire cette phrase, c'est que : « *Lorsque les hommes ferment les yeux pour toujours, tout disparaît, les biens et la fortune* ». Il se promet dès lors d'employer ses richesses à faire la charité et à donner le bonheur à ses semblables. En réfléchissant davantage, il se rendit compte que le mendiant lui avait été envoyé par le ciel pour le faire revenir de ses erreurs.

— Ce récit est tiré du Chinois ; il sort du domaine de la fable ordinaire et de la plaisanterie comme un grand nombre des suivants. La morale est plus élevée et l'on sent déjà une influence supérieure.



LXIX.

Le Bachelier aux poils de Chèvre.

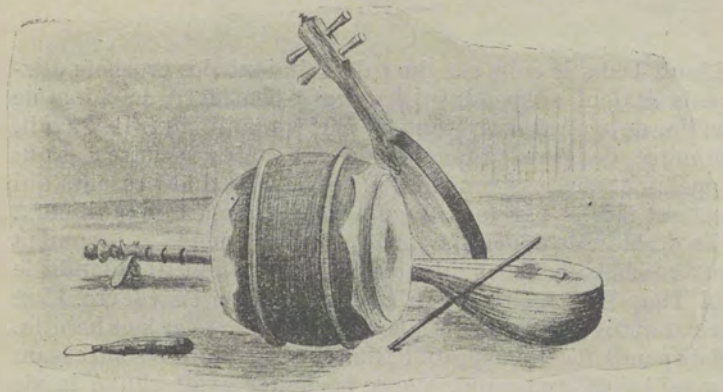
Il y avait autrefois un bachelier qui pensait souvent à son existence antérieure (1). Il racontait volontiers que pendant sa première vie il avait été écolier. Arrivé à l'âge mûr il descendit aux enfers où il vit le roi Thâp-Dien en train de rendre la justice. Il avait devant lui des chaudières d'un aspect ter-

(1) Pour les bouddhistes ou néo-bouddhistes la mort n'est pas un terme définitif, mais la fin d'une simple période qu'on peut assimiler à un mouvement de rotation comprenant la naissance, la vie avec son cortège de misères, la vieillesse, la mort, l'expiation des fautes et le retour à la vie terrestre. Cette rotation perpétuelle enchaînant les transmigrations a pour but de permettre à l'âme de perfectionner, d'affiner son essence par la pratique des vertus de charité et de renoncement.

Après *chacune des existences terrestres* l'âme va expier ses fautes par une série de tourments subis dans des enfers différents et, quand elle en sort, elle a gagné ou perdu de sa qualité proportionnellement à l'importance de ses mérites ; c'est ce qui détermine la nature de ses transmigrations nouvelles. Si elle a gagné elle revient sur la terre dans une condition supérieure à la précédente ; si, au contraire, elle a perdu elle renaît dans une condition inférieure et elle peut même descendre, dans l'échelle des êtres, jusqu'aux infimes degrés de la vie animale. (DUMOUTIER. *Rituel funéraire des Annamites*. — F.-H. Schneider, Hanoi).

rifiant. Dans le coin est du palais étaient des crochets auxquels étaient suspendues des peaux de chèvre, de chien, de buffle, de cheval et de toutes espèces d'animaux. Il y avait, en outre, des gens proposés à la garde des registres et qui appelaient successivement tous les individus présents qui avaient mérité par leurs fautes d'être changés en animaux. Les diables les dépouillaient de leurs vêtements et prenaient aux crochets des peaux dont ils les habillaient. Il entendit le roi Thap-Dien donner l'ordre de le changer en chèvre. L'un des diables prit aussitôt une peau de chèvre et l'en habilla. Mais pendant cette opération, l'un des secrétaires s'adressant au roi lui fit remarquer que ce bachelier avait sauvé la vie d'un homme. La joie chez lui fait place à la colère : « Cet homme a commis de grandes fautes, c'est vrai, mais sa bonne action peut le sauver. » Il donna l'ordre aussitôt de délivrer le bachelier. Les diables se mirent en devoir de reprendre la peau de chèvre ; mais malheureusement elle était déjà fixée à la chair. Il fallut que tous les diables missent toutes leurs forces pour arracher cette peau, et ce fut au prix des plus vives souffrances. On ne put l'enlever que par morceaux. A côté de l'épaule du bachelier il resta un lambeau grand comme la main. Lorsqu'il revint à la vie il avait à cet endroit du corps une touffe de poils de chèvre. Il avait beau la raser les poils poussaient toujours.

— Nous venons de voir par la note précédente que les Indo-Chinois croient à plusieurs vies. Ils expliquent par la métempsychose certaines particularités physiques et morales que peuvent présenter des humains. Ils admettent, en effet, comme nous venons de le voir, qu'un homme en punition de ses fautes peut être changé en animal. Après des épreuves successives, il peut être rappelé à la vie sous une autre forme humaine. On enregistre avec plaisir l'idée qu'une vie coupable peut être rachetée par une bonne action. On n'y est pas habitué chez les Chinois qui, dans les conditions ordinaires, sont plutôt féroces que cruels. La cinquième région infernale reçoit, transformés en animaux domestiques (poules, cochons, chiens, etc...), les humains qui ont gaspillé des aliments. Ils sont condamnés à se nourrir de grains de riz qu'ils ne peuvent saisir qu'avec leurs lèvres.



LXX.

Le Solitaire de la montagne de Lao-Son.

Il y avait à une époque reculée, un individu nommé Vuong, né de parents riches. Dès sa plus tendre enfance il aimait la religion. Ayant entendu dire qu'il y avait beaucoup de génies sur la montagne de Lao-Son il s'y rendit. Il monta jusqu'au sommet de cette montagne qui était fort élevée et il vit là une pagode solitaire. A l'intérieur, sur une natte était assis un bonze doué d'une physionomie très agréable. Vuong s'avance vers lui et lui demande de vouloir bien l'accepter comme élève. « Je crains fort, lui répondit le bonze que vous ne puissiez supporter les privations de la vie religieuse. » Vuong persévérant dans sa résolution, affirme qu'il est capable de tous les efforts même les plus pénibles. Le soir arrivé, Vuong vit les élèves du bonze revenir des champs. Il les salua tous et se mêla à eux.

Le lendemain, dès l'aurore, le bonze appelle Vuong, lui donne une hache et lui dit de suivre les élèves pour aller couper du bois. Il obéit et mène ce dur métier pendant plus d'un mois. Ses pieds et ses mains sont enflés et couverts

d'égratignures. A la fin découragé et ne se sentant plus capable de supporter ce dur labeur, il songe à revenir chez lui.

Un soir qu'il venait de travailler au bois, Vuong vit deux hommes qui étaient en train de boire et de se divertir avec son maître. Il faisait nuit dans la maison et l'on n'avait pas encore allumé les lampes. Le bonze prit un morceau de papier qu'il tailla en forme de miroir, puis il l'appliqua contre le mur. Quelques instants après, ce miroir se transforma en une lune qui éclairait toute la maison. Tous les élèves sautent de joie et se tiennent autour de leur maître : « La lune est brillante, la nuit est paisible, dit le bonze ; il ne faut pas que nous soyons seuls à nous réjouir. » Ce disant il prit sur un meuble une petite bouteille de liqueur et la donna à ses élèves en leur permettant de boire jusqu'à en perdre la raison. Vuong fait observer que la bouteille est fort petite et qu'il sera difficile de la partager. Les élèves vont chercher une tasse et se pressent tous autour de la... bouteille pour en avoir leur part ; celle-ci est inépuisable. Pendant ce temps-là un des invités dit au bonze : « Puisque nous avons la lune qui nous éclaire, pourquoi n'inviterions-nous pas la jolie Hang-Nga (1) à venir se divertir avec nous ? » Tout en parlant, il prit une baguette qu'il jeta contre le miroir transformé en lune. On en vit sortir aussitôt une femme d'une beauté merveilleuse. Lorsqu'elle apparut, elle avait un mètre de hauteur, mais à peine eut-elle touché le sol qu'elle devint aussi grande qu'un homme. Sa poitrine et son cou étaient délicats et petits ; elle dansait et chantait avec un charme infini.

Les trois buveurs se mirent à rire. L'un des invités reprit : « La nuit est belle, il faut entrer dans la lune et y festoyer ensemble. » Aussitôt dit, les trois vieillards entrent dans la lune. Tous les élèves peuvent les y voir assis, en train de boire, comme s'ils les apercevaient dans un miroir. Bientôt après, la lune se voile. Les élèves allument la lampe et l'apportent. Mais les deux vieillards ont disparu. Il n'y a plus que le bonze assis à sa table sur laquelle se trouvent des reliefs de repas ; sur le mur, le morceau de papier rond

(1) Hang-Nga est une fée qui demeure dans la lune.

en forme de lune. Le bonze demande à ses élèves s'ils ont assez bu ; sur leur réponse affirmative, il les envoie se coucher, car le lendemain, le travail des champs doit recommencer comme d'habitude. Quant à Vuong, dont le cœur est rempli de joie d'avoir vu ces événements miraculeux, il ne songe plus à s'en aller.

Mais à la longue, il s'aperçoit que les travaux deviennent de plus en plus pénibles et que le bonze ne lui apprend rien. Ennuyé d'attendre si longtemps, il va trouver son maître et lui dit : « Je suis venu de loin pour être votre élève et apprendre de vous des choses merveilleuses. Voilà trois mois que je suis avec vous et vous ne m'avez encore rien enseigné. Je travaille du matin au soir à ce peu intéressant métier de bûcheron. Chez moi, je n'ai jamais rien enduré d'aussi pénible. » Le bonze se met à rire et répond : « Attendez jusqu'à demain matin et alors je vous autoriserai à rentrer chez vous. » Vuong reprend : « Voilà longtemps que je travaille ici pour vous. Pensez à moi et veuillez en compensation de ma peine me donner un talisman. » — « Mais de quel genre ? » répond le bonze. — « Vous avez le pouvoir, dit Vuong, de vous transporter partout ; les murs ne vous empêchent pas de passer. Je m'estimerais des plus heureux, si j'avais comme vous cette faculté surnaturelle. »

Le bonze sourit et consent à lui accorder ce qu'il demande. Il lui apprend les phrases de sorcellerie qui lui sont nécessaires pour réussir, et il les lui fait réciter. Il lui ordonne ensuite d'entrer dans la muraille. Vuong se retourne pour obéir, mais il n'ose pas : « Allons ! essayez ! » s'écrie le bonze. Vuong va pour s'élancer une deuxième fois, mais en arrivant tout près il recule : « Allons ! du courage ! » crie encore le maître. Cette fois Vuong recule de quelques pas puis il s'élance avec impétuosité pour traverser la muraille et il passe au travers comme si elle n'existait pas. Il regarde derrière lui et il s'aperçoit qu'il est bien de l'autre côté du mur. Tout rempli de joie, il présente ses respects au bonze et se dispose à s'en aller. Celui-ci le lui permet et lui recommande bien de ne se vanter de rien à personne, sinon ce pouvoir surnaturel disparaîtra. Après quoi il donne à Vuong du riz et de l'argent pour la route.

Il rentre chez lui, mais il ne peut se tenir de se vanter auprès de sa femme : « J'ai reçu des génies, lui dit-il, un pouvoir merveilleux. Les murailles ont beau être en pierre, je les traverse comme si elles n'existaient pas. » Celle-ci incrédule, hausse les épaules et se demande si son mari n'a pas perdu la tête. Elle en est de plus en plus persuadée, lorsqu'elle le voit reculer, prendre son élan et s'élaner contre le mur comme s'il voulait le traverser. Mais il ne réussit qu'à se cogner avec une telle violence qu'il tombe à terre inanimé. Sa femme le relève et le fait revenir à lui ; il a au front une bosse de la grosseur d'un œuf de canard : « Votre seul pouvoir, mon cher mari, est de vous faire pousser des cornes, lui dit-elle en riant. Soyez donc plus raisonnable et renoncez à vos chimères. » Vuong, tout confus, envoie le bonze à tous les diables et jure bien de vivre tranquille à l'avenir.

— Cette amusante histoire donne une idée de la vie des bonzes qui vivent dans des pagodes isolées au milieu des bois. Ils emploient leurs élèves aux travaux des champs. Il faut voir dans ce récit une agréable fantaisie, bien dans l'imagination chinoise. La morale nous fait voir que l'homme doit rester là où Dieu l'a placé ; il est puni de son trop d'orgueil. Enfin, celui qui se vante de ses mérites finit toujours par être humilié.



LXXI.

Le Bouddha qui sue.

On racontait autrefois que dans une province du Nord de l'Annam, il y avait une pagode dans laquelle se trouvait une statue de Bouddha qui suait. Tout le monde accourait pour assister à cette étrange manifestation. Les uns offraient des cadeaux en nature, de l'argent, des riches objets. Les routes étaient sillonnées de gens allant porter leurs offrandes. Beaucoup de femmes apportaient des étoffes de soie avec lesquelles elles étanchaient la sueur du dieu ; puis elles en faisaient des effets pour leurs enfants, persuadées que ceux-ci jouiraient toujours d'une santé parfaite. Le préfet du chef-lieu vint lui aussi apporter de l'or et de l'argent, tandis que

de son côté sa femme faisait célébrer une fête. Incités par cet exemple, tous les mandarins civils et militaires de la province, les gens des villages avoisinants, les commerçants vinrent en foule apporter de l'argent. Ils encombraient les routes ; c'était à qui arriverait le premier.

Le préfet envoya à la pagode un homme chargé de tenir un compte exact de tous les cadeaux qui avaient été apportés. Dix jours après, il ordonna de fermer les portes, en disant que le Bouddha avait fini de suer et qu'il n'était plus nécessaire de lui apporter des offrandes. Pendant ces dix journées, les visiteurs avaient apporté plus de dix mille ligatures. Il fit porter tout cet argent au trésor afin de le consacrer à des travaux d'utilité publique.

Le préfet, qui était un homme intelligent, savait fort bien que les hommes ont l'habitude de dépenser de l'argent pour des choses inutiles et pour la gloriole. Il usa de ce stratagème pour s'en emparer et l'employer d'une façon rationnelle.

Centre de Documentation
sur l'Asie du Sud-Est et le
Monde Indonésien
EPHE VI^e Section
ASE 2161
BIBLIOTHÈQUE



LXXII.

Les Insatiables.

Il y avait une fois à la cour du roi Luan-Hoi (1) un individu qui avait terminé son séjour aux enfers et dont le moment de la métamorphose était arrivé. Il dit au roi Luan-Hoi qu'il était bien heureux de revenir sur la terre; mais il aurait bien voulu auparavant lui faire une demande. Le roi l'autorise à formuler ses désirs. « Grand roi, lui dit-il, donnez à mon père le titre de ministre et à moi celui de gouverneur. Je désire autour de ma maison mille rizières de première

(1) Luan-Hoi est un des rois qui préside dans les enfers à la métempsychose. Voir à ce sujet une fable précédente et dans laquelle il est question d'un bachelier sur le dos duquel ont poussé des poils de chèvre.

classe, des fossés profonds (1), un jardin vaste et toujours en plein rapport, une belle femme, des concubines jolies, bonnes et douces, une maison pleine d'or, de pierres précieuses, de riz, de paddy avec des armoires garnies de soie, d'or et d'argent. Pour moi, je désire occuper dans le monde une carrière illustre et glorieuse, et vivre cent ans. » Le roi Luan-Hoi répondit en riant que si lui-même connaissait un endroit aussi beau que celui qui vient de lui être décrit, il se garderait bien de le lui donner et le conserverait pour lui.

Un jour, dans une société, un groupe d'amis assis en rond causaient pour se divertir. Ils s'interrogeaient l'un l'autre sur leurs désirs réciproques « Moi, disait l'un d'eux, je voudrais beaucoup d'or et d'argent. » « Je voudrais bien, disait un autre, être le gouverneur de la riche province de Quan-Lang. » Le troisième aurait voulu monter sur la grue sacrée pour s'envoler au séjour des génies (2). Un quatrième attachait à sa ceinture dix mille ligatures, monter sur la grue et s'en aller ainsi à travers les plus beaux pays du monde. Et ainsi de suite, tous divaguaient à qui mieux mieux, car sur cette terre il n'y a rien de solide et de durable pour l'homme; si l'on tourne ses pensées vers des choses frivoles autant désirer monter sur la grue pour aller voir les génies.

En d'autres termes, il est aussi impossible de réaliser tous ses désirs que de monter sur un oiseau pour aller au ciel. L'homme est toujours insatiable et ne sait borner ses désirs. Il en arrive à souhaiter des choses irréalisables.

(1) Généralement les maisons sont entourées de fossés profonds bordés de bambous pour servir de clôture.

(2) La grue, la tortue sont des animaux symboliques représentés dans les pagodes et dont on parle fréquemment dans les contes.

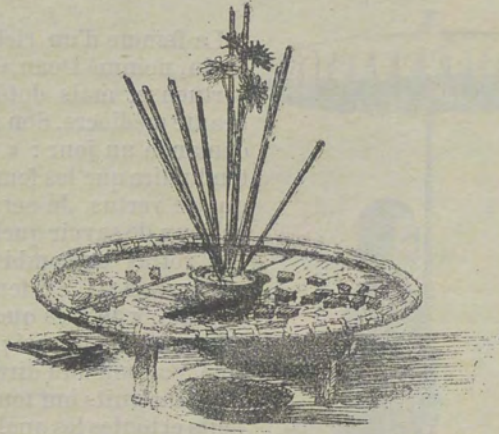
Le menteur.

Il y avait une fois un individu qui ne songeait qu'à flatter les gens. Il réussissait ainsi à se faire bien venir partout où il passait. Le parfum de la flatterie a toujours été agréable à l'humanité. Il se trouvait un jour en visite chez un sous-préfet. A peine entré dans le palais, il fit en ces termes et, à haute voix, l'éloge de ce fonctionnaire : « Le sous-préfet est bon et vertueux ; les bêtes féroces, elles-mêmes, ont peur de lui et se réfugient dans les contrées les plus reculées. Hier, comme j'entrais dans l'arrondissement, j'ai vu une bande de tigres, tous ensemble à la queue leu-leu, se diriger du côté Nord. » Le sous-préfet, en entendant ces paroles mensongères, est fort irrité. Cependant, par politesse, il ne laisse rien voir de ses véritables sentiments et il fait semblant de recevoir le visiteur avec beaucoup de joie.

Quelques instants après surviennent les gens d'un village voisin. Ils rendent compte au sous-préfet que, la nuit précédente, un tigre a dévoré trois personnes ; ils viennent lui demander d'envoyer du monde pour s'emparer de l'animal et l'empêcher de continuer ses méfaits. Le sous-Préfet demande alors au menteur comment cela a pu arriver puisqu'il a vu tous les tigres quitter l'arrondissement. Celui-ci, sans se troubler, répondit en riant : « Monsieur le préfet, c'est sans doute en s'en allant que les tigres ont rencontré ces personnes et les ont dévorées. »

— Nous avons déjà vu que les menteurs trouvaient toujours grâce de leurs duperies et que l'on ne leur tenait pas rancune de

leurs stratagèmes, même les plus cruels. A plus forte raison quand il s'agit de quelque chose d'innocent en soi. L'Annamite ment plutôt par habitude, par dilettantisme que par nécessité.



L'Homme est aveugle pour ses défauts.



La femme d'un riche mandarin, nommé Doan, était fort vertueuse, mais dotée d'une beauté médiocre. Son mari lui demanda un jour : « J'ai entendu dire que les femmes ont quatre vertus. Je serais bien curieux de savoir quelles sont les vôtres et combien vous en avez (1). » Sa femme lui répond : « Je sais que j'ai, en effet, peu de beauté ; de mon côté, j'ai entendu dire que les gens instruits ont tous les talents et toutes les qualités possibles. A votre tour, combien en possédez-vous ? » — « Oh ! j'en ai suffisamment, » répliqua Doan avec satisfaction. Sa femme lui répliqua avec vivacité : « Les gens qui ont des défauts ne s'en aperçoivent généralement pas ; mais vous qui êtes assez insensé pour

préférer la beauté à la vertu, comment osez vous dire que

(1) Les Chinois disent que les quatre vertus principales de la femme sont : 1° la vertu (dans le sens de la chasteté et fidélité conjugale) ; 2° la beauté ; 3° la parole ; 4° l'ardeur au travail.

vous possédez toutes les qualités ? » En entendant ces paroles, Doan fut tout honteux et, de ce jour là, il aima et respecta sa femme. Ce respect et cette affection durèrent jusqu'à son dernier jour.

L'enfer sur la terre.

Un homme mourut un jour subitement. Il fut aussitôt entraîné vers les enfers par les démons. Le roi Minh-Vuong examine les registres (1) et n'y trouve pas son nom. Il dit au diable qu'il s'est trompé et lui ordonne de reconduire l'homme sur la terre. Mais, avant de s'en aller, il voulut visiter les enfers et pria le diable qui l'accompagnait d'accéder à ses désirs. Celui-ci y consentit. Il le conduisit d'abord devant les neuf portes de l'enfer (2). Il arrive bientôt à un endroit où il voit un bonze attaché par la cuisse et suspendu la tête en bas ; il pousse des gémissements douloureux. Notre homme s'approche pour le voir de près, et quel n'est pas son étonnement de reconnaître en lui son propre frère ! Il est rempli de terreur ; il demande au diable comment il se fait que son frère se trouve ainsi dans une position aussi cruelle. Le bonze lui répond que c'est pour avoir gardé l'argent des fidèles ; ceux-ci restaient persuadés que le bonze s'en servait pour faire la charité, alors que, tout au contraire, il l'employait à boire et à jouer. C'est pour cela qu'il était puni. Enfin, il demande au diable s'il n'y a pas moyen de sauver son frère. Celui-ci lui répond que le repentir seul peut écarter le châtement qui le menace.

(1) Minh-Vuong est un roi des régions infernales. — Pour les Annamites et les Chinois, les humains sont tous inscrits sur des registres tenus par les dieux infernaux. Les noms de ceux qui meurent sont cochés au fur et à mesure. C'est en somme notre nom inscrit au fameux « livre du destin ».

(2) Il y a neuf régions infernales ayant chacune un roi particulier, une juridiction spéciale. Les crimes ou délits que l'homme peut commettre sont catalogués d'une façon très détaillée et punis de peines correspondantes dans les régions infernales qui en connaissent spécialement.

Revenu à la vie, notre homme se souvint de ce qu'il avait vu dans les enfers. Il eut l'idée d'aller voir son frère qui demeurerait dans une pagode assez éloignée. Il s'y décide et se met en route. En arrivant, il trouve son frère couché dans un coin et souffrant d'un gros abcès à la cuisse. Pour calmer ses douleurs, il a attaché son pied en l'air et sa position est analogue à celle que le visiteur des enfers a vu dans les sombres lieux. Il demande à son frère pour quel motif il a attaché son pied en l'air : « C'est, lui répondit-il, que cet abcès me cause des élancements douloureux ; ils sont beaucoup moins forts dans cette position. » Son frère finit par lui raconter en détail tout ce qu'il a vu dans les enfers, ainsi que les propos du diable. A ce récit, le bonze épouvanté rentre en lui-même. Son abcès ne tarde pas à guérir. A partir de ce moment, il devint un bonze des plus vertueux. Il faut être insensé d'attendre, pour se repentir, le moment d'aller aux enfers ; il ne faut pas oublier que les souffrances subies sur la terre sont l'image des tourments que l'on endure dans l'autre vie.

— En lisant ce récit, on pénètre un peu plus dans l'organisation de la vie future des Indo-Chinois. On y voit la description de l'enfer. On y voit aussi que les peines infligées aux méchants se traduisent par les mêmes souffrances en enfer que sur la terre. La morale est, en résumé, qu'il ne faut pas attendre la dernière heure pour se repentir de ses fautes ; c'est souvent trop tard. De plus, les souffrances que nous endurons au cours de notre vie, doivent être pour nous un avertissement, en nous prévenant que, si nous nous conduisons mal, nous souffrirons bien plus cruellement encore dans le cours de notre vie future.



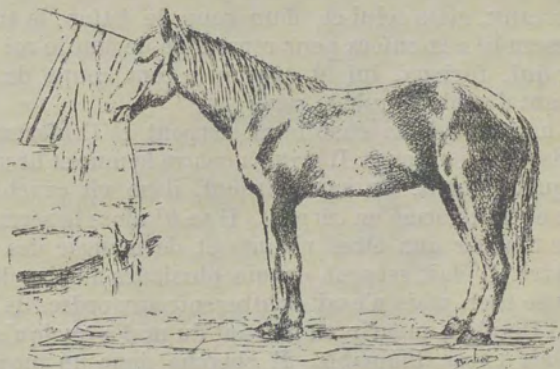
LXXVI.

La triple Métamorphose.

Le nommé Luu songeait souvent à ses existences antérieures. Il racontait qu'il avait été autrefois un grand mandarin ; mais il se conduisait mal. Il mourut à l'âge de 62 ans et descendit aux enfers où le roi Minh-Vuong le reçut comme un mandarin (1). Mais en examinant les registres, Minh-

(1) On se rend compte que les Indo-Chinois n'admettent pas entièrement l'égalité dans la vie future et que, dans l'autre monde, les mandarins sont traités avec les égards dus à leur rang. Ce sentiment instinctif de la hiérarchie, chez les jaunes, persiste dans toutes les circonstances de la vie, comme dans celles de la vie future, telle qu'ils se l'imaginent.

Vuong s'aperçut que le mandarin avait commis beaucoup de fautes. Il entra dans une violente colère et ordonna à un diable de l'entraîner dans les enfers et de le métamorphoser en cheval. Le diable obéit, s'empara de sa personne et l'attacha. Ils arrivent ensemble devant une maison au seuil très élevé. Il le franchit lentement; le diable le frappe avec cruauté et le fait tomber à genoux. En revenant à lui, il s'aperçoit qu'il est dans une écurie. Tout autour, il entend des gens qui disent : « La jument vient d'avoir un joli petit poulain. » Il se rend compte que c'est lui-même. De ce moment, il ne peut plus parler.



Lorsqu'il arriva à l'âge de 5 ans, il était de très forte taille. Lorsque son maître le montait, il le menait avec douceur, sans le frapper; mais lorsque c'étaient les domestiques, ceux-ci le montaient à poil, lui serrant les flancs avec les pieds, le frappant à coups de rotin, il souffrait cruellement dans son corps et dans son orgueil. Afin de se soustraire à cette vie pénible, il resta huit jours sans manger et finit par mourir.

Lorsqu'il reparut devant le roi Minh-Vuong, celui-ci, en examinant ses registres, s'aperçut que la punition n'était pas encore expirée; il lui reprocha vivement de vouloir se soustraire au châtement qu'il avait mérité. Il ordonna au diable de le dépouiller de sa peau de cheval et de le métamorphoser

en chien. Il en fut tout honteux. Le diable le battit très fort. Il souffrait beaucoup, et il avait envie de se jeter sur les murs pour se tuer. Il s'aperçut qu'il était couché sous une chienne qui mettait bas. En arrivant à l'âge adulte, il se rendait bien compte que les excréments étaient une chose sale et, cependant, il éprouvait du plaisir à les manger malgré les promesses qu'il se faisait de ne pas y toucher. Cet état dura plusieurs années; il se trouvait fort malheureux. Il aurait voulu mourir, mais il craignait les reproches du roi Minh-Vuong. Son maître, cependant, ne songeait pas à le tuer et le nourrissait très bien. Un jour, faisant semblant d'être pris de rage, il voulut mordre son maître et le mettre en morceaux, mais celui-ci, d'un coup de bâton, le tua net. Il redescendit aux enfers pour reparaitre devant le roi Minh-Vuong qui, furieux, lui fit appliquer cent coups de rotin, l'accusant d'avoir simulé la rage.

Il le métamorphosa ensuite en serpent et l'enferma dans une prison très obscure. Il grimpa contre le mur et fit un trou par lequel il sortit. En se regardant, il se vit couché dans l'herbe et transformé en serpent. Il se fit alors le serment de ne plus toucher aux êtres vivants et de manger des fruits pour vivre. Il était serpent depuis plusieurs années déjà; il voulait se tuer, mais n'osait contrevenir aux ordres de Minh-Vuong. De plus, mourir en faisant du mal à quelqu'un, lui paraissait chose blâmable. Il chercha donc un moyen de mourir naturellement (1). Un jour qu'il était couché le long d'un buisson, il entendit le bruit d'une charrette à bœufs qui passait par là. Il se coula en rampant en travers du chemin; la charrette, au passage, le coupa en deux. Il reparut de nouveau aux enfers. Cette fois, le roi Minh-Vuong jugea la punition suffisante. Il lui rendit sa forme d'homme sous le nom de Luu.

A peine venu au monde, il se mit à parler. Il lui suffisait de regarder un livre pour savoir tout ce qu'il y avait dedans. C'est à cette époque que l'on ordonna aux gens qui montaient à cheval de mettre un tapis de selle. On fit remarquer aussi à ceux qui montaient sans selle qu'il était beaucoup plus

(1) Cette subtilité est bien asiatique.

douloureux pour le cheval de le frapper avec les talons qu'avec un rotin.

Parmi les animaux à cornes, il y a des rois et des mandarins (1). Et, pourtant, les rois et les mandarins ne se doutent pas qu'il pourront un jour cohabiter avec ces animaux à poil et à cornes. Il faut donc que, ici bas, les hommes fassent le bien. Lorsque les hommes font le bien, ils sèment pour récolter. Mais lorsque ce sont les riches qui font le bien, comme ils ont déjà le bonheur, cette pratique de la vertu est pour eux le moyen de rester toujours heureux. Lorsque l'on plante des arbres, ils grandissent et si on les soigne, ils vivent longtemps. Si l'on n'agit pas ainsi, on sera peut-être



réduit à traîner une voiture, ou bien, des gens vous mettront un mors dans la bouche et vous transformeront en cheval. Peut-être sera-t-on changé en chien et obligé à manger des ordures, où à être mangé soi-même (2). Peut-être, enfin, sera-t-on changé en serpent, pour devenir la proie de l'épervier ou du faucon.

(1) Nous avons pris l'engagement de respecter le plus possible, dans ces récits, la tournure indigène, afin de donner une idée du génie de la langue. Il en résulte que certaines phrases peuvent paraître équivoques, mais la suite du discours les explique facilement. Ce n'est pas l'effet d'une distraction de la part du traducteur.

(2) En Indo-Chine, le chien ne compte pas pour l'homme et ses maîtres ne lui donnent pas à manger. Il en est réduit à vivre d'excréments et d'ordures. Cependant, le chien est un comestible apprécié des Chinois et des Annamites. Il y a même une variété de chien que l'on engraisse et que l'on débite au marché au même titre que la viande de boucherie (bœuf, buffle, porc).

— Ce récit est fort intéressant et donne des détails clairs et précis sur l'organisation de la vie future, telle que la conçoivent les Asiatiques. C'est l'affirmation de la croyance à la métempsycose. On voit qu'un individu peut avoir plusieurs existences humaines, interrompues suivant les fautes qu'il a commises, par une ou plusieurs existences animales. Il résulte de cela que l'homme est essentiellement perfectible et que son existence est illimitée, puisqu'il peut renaître plusieurs fois et recommencer à vivre. Les Chinois semblent admettre implicitement que les réformes sages et humaines ne sont que le reflet de choses entrevues dans une vie précédente. Théorie consolante, en effet, car tout le monde peut se dire « non omnis moriar ». Cela pourrait expliquer le calme des Orientaux devant la mort, puisqu'ils ont la certitude qu'elle est pour eux le passage à une autre vie.



LXXVII.

La Superstition.

Sous le règne du roi Ninh, un individu se maria. Il revint chez lui avec sa femme, mais lorsque l'on ouvrit le palanquin qui la transportait on s'aperçut qu'elle avait disparu. Les deux familles se croyant trompées l'une par l'autre, vont se plaindre au huyen de l'endroit. Celui-ci interroge l'entre-metteur et le chef de la cérémonie. Tous deux affirment que la mariée est bien montée dans le palanquin. Le huyen ne sait comment juger cette affaire.

Au même instant, comme une obligation urgente le demandait pour juger un litige de rizières, il se rendit à l'endroit indiqué. Il y avait là un arbre d'une grandeur et d'une grosseur extraordinaires. Son ombre couvre plus de vingt hectares; il est impossible d'exercer là-dessous la moindre culture. Aussi donne-t-il l'ordre d'abattre l'arbre. Mais tous les

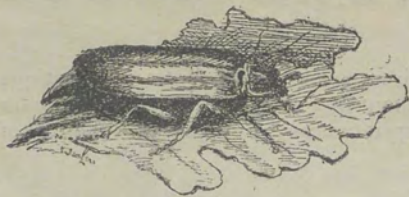
vieillards et les gens de sa suite s'y opposent. Ils assurent que des génies y ont élu domicile. Si les habitants ne respectent pas cet arbre, tout le monde tombera malade et mourra. Le huyen ne voulut écouter aucune observation. Il ordonna à une vingtaine de jeunes gens armés de haches de s'approcher. Il fait battre le tam-tam pour rassembler les hommes et les conduit auprès de l'arbre. Tout à coup, surgissent devant le huyen trois génies qui ont une couronne sur la tête ; ils s'agenouillent devant lui et disent : « Nous sommes les génies tutélaires de cet arbre ; nous l'habitons depuis de longues années et nous vous supplions de ne pas l'abattre. » Le huyen élève la voix et les trois génies disparaissent aussitôt. Il ordonne aux jeunes gens d'apporter des haches et d'attaquer l'arbre. Mais à peine le premier coup fut-il porté, que l'on vit couler du sang. Chacun s'éloigne plein d'effroi. Le huyen saisit une hache et commence à travailler tout seul ; son exemple est bientôt suivi ; tout le monde revient, et après de longues heures de travail, l'arbre s'effondre dans un bruit effroyable. On trouve au sommet de l'arbre, dans un grand nid, trois femmes évanouies. Elles ne tardent pas à revenir à elles.

On leur demande l'explication de leur présence en pareil endroit. Elles répondirent : « Il y a un an, un coup de tonnerre nous a lancées là-dessus. Nous nous sommes trouvées là, comme si nous habitions une maison élevée. Nous étions fort joyeuses, car nous mangions des mets délicats. Très souvent, nous nous amusions à regarder au-dessous de nous et nous apercevions la ville. La seule chose qui nous ennuyait, c'était de ne pas avoir d'échelle pour descendre. Mais nous étions loin de nous douter que nous demeurions au sommet d'un arbre. »

Le huyen s'informa de l'endroit où demeuraient les trois femmes et les fit reconduire chez elles. En les interrogeant, il s'aperçut qu'il y avait parmi elles, celle qui était montée dans le palanquin et qui avait disparu. Les plaintes portées à ce sujet n'eurent plus de raison d'être. Le huyen fit débiter l'arbre abattu, pour en faire confectionner un magnifique ameublement de salon. A partir de ce moment-là, les diables

disparurent et le terrain environnant devint une belle rizière.

— Cette histoire prouve simplement ceci : c'est que sur la terre, les diables n'existent que dans l'imagination humaine. Mais pour ceux qui ont l'esprit courageux comme ce huyen, ils n'existent pas.



LXXVIII.

Une bonne précaution.

Un nommé Giap eut un jour besoin d'argent. Il alla trouver un de ses amis pour lui en emprunter. Celui-ci y consentit, mais pria Giap de lui signer une reconnaissance. Giap s'empresse d'aller chez lui, d'établir le papier demandé, de le signer et de le rapporter à son ami. Ce dernier l'examine et lui demande : « Comment se fait-il que votre femme n'ait pas signé ce papier ? Je serais bien aise qu'elle accomplisse cette formalité. Nous sommes amis, c'est vrai : tantôt c'est vous qui êtes gêné, tantôt c'est moi. Dans des cas analogues, si l'on signe un papier, c'est pour avoir une preuve de l'engagement contracté. De cette façon, si un jour j'ai besoin de mon argent, vous ne pourrez l'oublier et vous serez obligé de me le rendre. Cependant si cela vous ennuie trop, je ne veux pas vous imposer cette formalité. »

Giap sans se faire prier revint aussitôt chez lui et dit à sa femme de mettre son *diem-chi* au bas de l'acte (1). Cela fait, il le rapporte à son ami. Celui-ci l'examine encore, réfléchit

(1) Nous avons déjà vu plus haut ce que c'est que le *diem-chi*. Pour les femmes on prend l'empreinte de l'index de la main droite et pour les hommes, celles de l'index de la main gauche.

un long moment et dit : « Sur ce papier vous avez tout indiqué : le jour, le mois, le capital et l'intérêt avec la plus grande exactitude, mais cela ne me suffit pas encore. » « Que manque-t-il donc ? » répondit Giap. » Son ami lui répond : « Voici ce que je désire ; je veux qu'à l'instant même vous achetiez un morceau de papier de grand format et que vous passiez aussitôt chez un dessinateur très habile... Je vois que mes paroles vous causent quelque étonnement. Mais j'ai pu remarquer jusqu'à ce jour, que tous les gens qui désirent emprunter de l'argent font toujours un papier comme celui-ci. Mais lorsqu'il s'agit de rembourser, il y a toujours des difficultés ; cela ne me va guère. C'est pour cela que je désire de vous l'achat d'un grand morceau de papier. Vous allez faire venir un dessinateur habile qui reproduira nos traits à tous les deux avec l'air heureux. En effet, j'ai de la satisfaction à vous prêter la somme dont vous avez besoin, et vous en avez autant à la recevoir. Nous conserverons chacun ce portrait afin de nous rappeler cet instant de bonheur. Aussi, lorsque le moment de me rembourser sera arrivé vous n'aurez pas comme tous les débiteurs du monde, la mine renfrognée d'un hanneton. »



LXXIX.

Histoire de Bat.

Dans le pays de Tan-Tanh vivait autrefois un individu nommé Bat. Il tomba gravement malade et se rendit compte que sa fin était proche. Il fit venir sa femme et lui dit : « Tôt ou tard, il faudra nous séparer. Lorsque je serai mort, il vous sera loisible de prendre un époux ou de rester veuve. Cependant, je désirerais savoir quelles sont vos intentions. Ne craignez pas de me le dire ; vous êtes entièrement libre de vos actes après ma mort. » Sa femme toute triste lui répondit : « Nous sommes bien pauvres, vous le savez. Tant que vous vivrez nous aurons de quoi vivre ; mais si vous me quittez comment ferai-je ? Je ne pourrai pas rester veuve, si je ne veux pas mourir de faim. » En entendant ces paroles Bat se met à crier et saisit avec force le bras de sa femme ;

puis il expira. Mais il serrait avec tant de vigueur le bras de cette pauvre femme qu'il ne la lâchait plus. Elle poussa des cris d'effroi ; on accourut de toutes parts et au prix de beaucoup d'efforts on parvint à la dégager.

De son côté, Bat ne se rendait pas compte qu'il était mort ; il sortit devant sa porte et vit rangées devant une dizaine de voitures, dont chacune contenait dix hommes. Une des voitures ne contenait que neuf personnes. En passant devant Bat, le conducteur de cette voiture l'invita à monter. Tout cela roulait avec un horrible fracas et Bat ne se rendait pas compte de ce qu'il faisait, ni où il allait. Enfin le cortège arrive dans un endroit sombre et inconnu de tous. En écoutant les conversations qui se tiennent autour de lui, Bat se rend compte qu'il est au milieu d'une troupe de diables et que lui-même est devenu diable. Il songe à sa famille, à sa vieille mère, à sa femme, de la fidélité de laquelle il doute. Il songe aussi que personne ne peut leur venir en aide. A cette pensée ses larmes coulent en abondance. Bientôt après Bat aperçut une maison très élevée. Il entendait dire autour de lui qu'elle appartenait au roi Vinh-Huong (1). Lorsque tous les voyageurs furent arrivés, on les fit descendre de voiture ; une bande de diables les arrête et les frappe l'un après l'autre avec la plus grande cruauté. Mais quand vint le tour de Bat, on le fit entrer dans la maison. Il monta un grand nombre de marches et finit par arriver tout en haut. En regardant le panorama qui s'étalait autour de lui, il reconnut sa maison dans le lointain. Son cœur était plein de regrets cuisants.

Au même moment s'approche de lui un homme très modestement vêtu qui s'informe avec intérêt de la cause de son chagrin. Bat lui raconte son histoire. L'homme lui conseille de descendre du palais et de se sauver. Mais Bat craint que les diables ne le rattrapent. L'homme insiste et lui dit de ne rien craindre. Tous les deux s'élancent dans le vide du haut du palais et arrivent sains et saufs sur la terre.

Bat tout étonné, se trouve dans son village, près de sa maison. Il ouvre la porte et il aperçoit sur son lit son propre

(1) C'est une divinité infernale, le roi des diables.

cadavre qui n'était pas encore mis dans le cercueil. Il rentre dans son cadavre et ressuscite. Il demande à boire à grands cris. Tout le monde est plein d'effroi. On lui fait prendre néanmoins quelques médicaments et peu de temps après il se retrouve en bonne santé. A partir de ce jour-là Bat perdit tout son amour pour sa femme et ne voulut plus rester avec elle.

— Ce récit assez original semblerait une explication de la catalepsie. Lorsque Bat est mort, c'est de son âme qu'il s'agit. C'est elle qui monte en voiture, qui entre dans le palais, qui se sauve..., etc... et c'est au moment où elle rentre dans le cadavre que Bat revient à la vie.



LXXX.

Le Tigre reconnaissant.

Dans le pays de Thanh vivait autrefois une vieille femme âgée de plus de soixante-dix ans. Elle n'avait qu'un enfant. Un jour celui-ci ayant été se promener dans la forêt, fut dévoré par le tigre. La pauvre vieille se lamente, en proie au plus profond chagrin. Enfin elle va trouver le huyen pour lui conter sa peine : « Je ne puis que juger les affaires des humains, lui répond-il ; mais je ne puis rien contre les

tigres. » La vieille femme se met à gémir de plus belle. A la vue du chagrin de cette pauvre femme le huyen fait rassembler ses soldats et donne des ordres pour aller s'emparer du tigre. L'un d'eux qui était pris de boisson se présente et se propose pour y aller tout seul. Son offre est acceptée.

Le voilà parti. Mais son ivresse commence à se dissiper peu à peu et notre homme de trembler. Néanmoins obligé de s'exécuter il réunit ses rabatteurs et s'éloigne. Jour et nuit il se cachait soit dans la forêt, soit dans la montagne, cherchant par quels moyens il pourrait s'emparer du tigre, car il avait une peur terrible de la colère du huyen. Il dépensa ainsi tout un mois sans pouvoir réussir. Enfin désespéré et n'en pouvant plus, il entra dans une vieille pagode située au pied de la montagne. Il se mit en prières et pleura amèrement. Il était là depuis quelques instants, lorsqu'un tigre fit irruption dans la pagode ; le soldat très effrayé crut que c'en était fait de lui. Le tigre s'avance dans le milieu de la pagode, s'assied et regarde droit devant lui. Le soldat lui parle en ces termes : « Si c'est toi qui as dévoré le fils de la vieille femme, baisse la tête, car je vais t'attacher. » Le soldat se lève, prend une corde et attache le tigre qui se laisse faire sans résistance. Il le conduit ainsi jusque chez le huyen. Celui-ci lui demande : « Est-ce toi qui as dévoré le fils de la vieille femme ? » Le tigre fait signe que oui. « Il y a une loi qui condamne à mort, répond le huyen, celui qui tue un homme. Cette vieille femme n'avait qu'un enfant et tu l'as tué. Qui donc la nourrira maintenant ? Si tu consens à subvenir à ses besoins et à remplacer son fils, je te pardonnerai. » Le tigre fit signe que oui. Le huyen donna l'ordre de détacher l'animal et de le laisser libre de s'en aller.

De son côté, la vieille femme se trouvait fort irritée de ce que le huyen n'eut pas fait tuer le tigre pour venger la mort de son fils. Mais le lendemain en ouvrant sa porte, elle vit un cerf étendu sur le seuil. Elle appelle aussitôt les voisins, vend la chair et la peau de l'animal. A partir de ce moment le tigre continua à lui porter régulièrement du gibier ; souvent c'était de l'or, de l'argent, de la soie ; la vieille femme finit par s'enrichir. Les soins du tigre étaient plus efficaces pour elle que ceux de son fils. Elle finit par aimer sincèrement

son protecteur. Chaque fois que le tigre arrivait, il se couchait devant la porte et restait là toute la journée, il n'inquiétait ni les gens, ni les bêtes et personne n'éprouvait de crainte en le voyant.

Quelques années plus tard la vieille femme vint à mourir. Le tigre remplit la maison du bruit de ses gémissements et de ses pleurs. Grâce aux économies laissées par la morte on put lui faire de splendides funérailles. A peine fut-elle ensevelie que le tigre arriva sur sa tombe. Chacun s'enfuit plein d'effroi ; le tigre resta là pendant quelques instants à pleurer et à gémir. Puis il s'en alla ; on ne le revit jamais plus.

Pour perpétuer le souvenir de cet événement on éleva une pagode en cet endroit ; elle existe toujours.

— Ce récit est une des nombreuses légendes que les Annamites aiment à se raconter de père en fils.



LXXXI.

La Chasse du Diable.

Il y avait autrefois un nommé Vien qui avait assez de réputation comme sorcier. Un jour un richard du pays fait préparer des cadeaux, seller un cheval et lui envoie le tout par un domestique, afin qu'il puisse sans peine se rendre chez lui. En arrivant chez le richard, Vien trouve un repas tout préparé. Le maître de la maison le reçoit avec beaucoup de déférence, mais ne lui dit pas pour quel motif il l'a fait appeler. Vien était mécontent et posait toujours des questions au maître de la maison. Celui-ci n'y répondait pas, mais continuait à le faire boire en l'entretenant avec beaucoup de politesse. Il lui tenait de longs discours, sans songer à la nuit qui arrivait.

Le maître de la maison fit transporter la table dans le jardin qui, planté de beaux arbres, était de l'aspect le plus agréable. Au milieu se trouvait une fort belle maison, mais le plafond était tout tapissé de poussière et de toiles d'araignées qui lui donnaient un aspect assez lugubre. On continua à boire. Les lampes furent apportées ; mais Vien qui craignait

de trop boire demande à se retirer. L'amphytrion ordonna d'enlever des liqueurs et de faire du thé. Les domestiques s'empressèrent de desservir et placèrent les reliefs du festin sur la table sur laquelle on devait prendre le thé. A peine avait-on commencé, que le maître de la maison prétextant une affaire urgente se retira laissant le sorcier tout seul. Un domestique resta avec ce dernier, enleva la lampe et conduisit le sorcier dans la partie gauche de l'appartement afin qu'il puisse se reposer. Puis il plaça la lampe sur la table, tourna les talons et s'en alla d'un air goguenard.

Tout était silencieux dans la maison. Le sorcier se leva pour aller fermer la porte. Les rayons de la lune passaient au travers des persiennes et venaient jusque sur le lit. De tous côtés retentissait le chant des insectes et des grillons, tandis que les hibous et les chouettes perchés sur les arbres faisaient entendre leur hululement lugubre. Notre sorcier plein d'effroi, glacé de terreur, ne pouvait fermer l'œil. Tout d'un coup, il entend au-dessus du plafond des pas précipités ; il voit descendre en même temps une échelle qui vient se placer contre une des portes latérales. Le sorcier tremble de plus en plus ; il prend sa couverture, s'en enveloppe la tête et reste là sans bouger. Peu après, il entend grincer la porte ; il entr'ouvre la couverture pour essayer de voir ce qui se passe.

Il aperçoit aux rayons de la lune un être inconnu dont le corps est celui d'un animal surmonté d'une tête d'homme. Les poils sont touffus et noirs, ses défenses tranchantes, ses yeux brillants (1). Le monstre arrive et vient se placer devant la table où se trouvent les restes du repas du soir. Il engloutit avec voracité tout ce qui s'y trouve. Puis après, il s'avance vers le lit où repose le sorcier et se met à flairer la couverture. Celui-ci, épouvanté, se débarrasse de sa couverture et en enveloppe à pleines mains la tête du diable. Puis il se met à crier comme une belette prise au piège.

Le diable de son côté est rempli d'effroi, il se débat, arrive à se dégager et prend la fuite. Sous l'empire de la terreur, le sorcier lui aussi s'échappe au plus vite. Il arrive ainsi devant

(1) C'est la description du diable, tel que se l'imaginent les Indo-Chinois.

la porte du jardin qui était solidement fermée ; il saute par-dessus le mur et tombe devant les écuries. Là un domestique l'aperçoit et lui demande ce qui vient de lui arriver. Le sorcier lui raconte tout et le prie de passer le restant de la nuit avec lui.

Le lendemain matin le maître de la maison fut bien étonné de trouver le sorcier couché aux écuries. Celui-ci était fort en colère : « Vous m'avez fait venir, dit-il, sans me prévenir qu'il y avait des diables chez vous. Je n'ai pas apporté ce qu'il fallait pour cela ! C'est inhumain et vous auriez pu me faire tuer par eux. » Le maître de la maison s'excusa en lui disant : « C'est bien avec intention que je ne vous ai pas prévenu ; vous auriez pu, par crainte, refuser de venir. J'étais d'ailleurs persuadé que vous aviez dans votre sac tous les tours nécessaires, même contre les diables. »

Le sorcier ne voulut plus rien entendre ; il demanda un cheval et s'en alla. On n'entendit jamais plus parler de lui. Cependant à partir de ce moment-là les diables aussi disparurent de la maison du richard.

Néanmoins ce sorcier manqua d'à-propos. Au lieu de raconter ce qui lui était arrivé, il aurait bien mieux fait de dire qu'il avait chassé le diable. Personne ne se serait douté de son aventure et il aurait conservé la réputation d'un sorcier fameux.

— Les Annamites sont très superstitieux et croient aux diables, aux revenants, aux fantômes. Le soir, rien ne les ferait passer auprès de certains arbres qu'ils supposent habités par les démons.

La morale qui termine ce récit est bien une morale annamite peu scrupuleuse sur le choix des moyens.



Le Renard du pays de Tho-Thuy.

Il y avait dans le hameau de Tho, un nommé Ly qui possédait une maison entourée d'un grand jardin. Un vieillard vint un jour la louer pour le prix de cinquante piastres par an. L'affaire fut conclue, mais de très longtemps on ne revit plus le vieillard. Le propriétaire ordonna à ses domestiques de remettre la maison en location. Mais le lendemain même, le vieillard arriva : Comment ! dit-il, j'ai loué la maison, j'en ai payé le prix et vous la mettez en location ! » Ly lui répondit que vu sa longue absence, il croyait ne plus le revoir. « Pas du tout, dit le vieillard, j'ai l'intention de louer votre maison pour longtemps encore ; j'attends pour y venir un jour à ma convenance. Voici cinquante piastres. Je n'ai pas l'intention d'habiter ici toute l'année, mais il est inutile que vous en parliez à qui que ce soit. » Le vieillard s'en alla, mais dix jours encore s'écoulèrent sans qu'il reparut.

Cependant lorsque Ly vint voir la maison, il trouva la porte solidement fermée. De la fumée sortait par la cheminée de la cuisine et de l'extérieur on entendait le bruit d'une conversation. Ly frappa à la porte qui s'ouvrit aussitôt. Il y trouva son locataire installé et qui le reçut avec beaucoup de civilité. Ils devinrent bientôt amis et très souvent Ly était invité chez le vieillard à des repas somptueux.

Un jour, Ly fit préparer un riche repas et invita à son tour, son locataire. Tout en causant avec lui, il s'informa de quel pays il venait. « Je suis du pays de Tan » répondit le vieillard. « Mais c'est une région fort éloignée, n'est-ce pas ? » — « En effet ; malheureusement cette région est menacée de

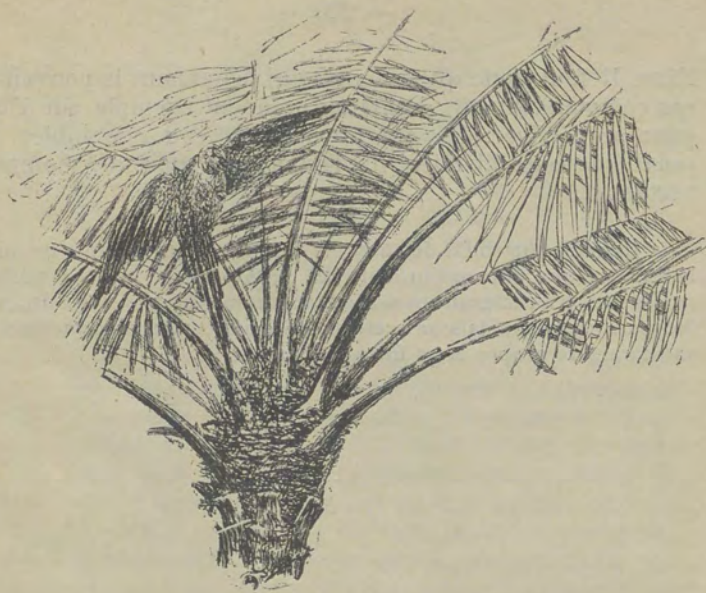
bien grands malheurs ; c'est pour cela que je n'ose pas y demeurer. Pour le moment, elle est en paix. Mais on ne sait jamais ce qui peut arriver ; tandis que l'endroit où je me trouve maintenant est un séjour des plus agréables. » Le jour suivant le vieillard invita Ly à dîner. En arrivant, celui-ci vit dans la maison de riches tentures. Il en est tout ébloui et s'imagine que ce vieillard est un grand mandarin. Tous les deux causent jusqu'au soir dans la plus grande intimité. A la fin le vieillard avoue à Ly qu'il est renard.

Ly s'en va tout étonné et raconte cette histoire à tous les gens qu'il rencontre. Les habitants et les notables du hameau au récit de ces faits extraordinaires viennent à la maison du vieillard pour faire sa connaissance. Celui-ci reçoit tout le monde avec la plus grande affabilité. Mais lorsque le huyen veut se faire présenter à lui, l'étrange locataire refuse. Le propriétaire lui-même intercède en sa faveur. Malgré cette intervention, refus persistant. Ly finit par lui en demander la raison. Le vieillard s'approche de son propriétaire et lui dit à voix basse : « Vous ne savez donc pas que, autrefois, ce huyen était un âne. Le voilà maintenant chef de tous les habitants du pays. C'est un homme qui s'enivre en buvant de l'eau claire, et, comme moi je ne suis pas un être humain, je ne tiens pas à faire sa connaissance. » Afin de ne pas blesser la susceptibilité du huyen, Ly répondit à ce dernier : « Le vieillard est intimidé par votre puissance, c'est pour cela qu'il n'ose paraître devant vous. » Le huyen le crut et s'abstint désormais de toute autre démarche. Ces événements se passaient en l'an XI de la dynastie des Khuong-Ly. A cette époque, et peu après, le pays de Tan fut livré aux horreurs de la guerre. Seul, le vieux renard qui avait prévu ces événements put se sauver.

L'âne a une taille élevée ; chaque fois qu'il est en colère, il donne des coups de pied, il braie. Ses yeux sont aussi gros que des bols, sa respiration est aussi bruyante que celle du bœuf. Son cri est désagréable, son aspect peu élégant. Si l'on prend une botte d'herbe pour le caresser, aussitôt il baisse la tête et se laisse attacher. Il n'est donc pas étonnant qu'un homme comme le huyen, qui gouverne les autres, s'enivre avec de l'eau claire puisqu'il a une parenté avec

l'âne. Il faut donc que les gens qui détiennent le pouvoir et qui commandent aux humains prennent exemple sur l'âne pour se corriger. Il vaut mieux pour eux ressembler au renard de cette histoire; ils deviendront alors des hommes vertueux.

— Ce récit entremêlé des fictions familières aux Chinois ne nous laisse pas une impression nette et définie. Nous ne reviendrons pas sur les transmigrations successives admises par les fils du ciel. Nous avons préféré laisser à cette légende qui est des plus anciennes, son caractère propre et sa forme tortueuse.



LXXXIII

L'Oiseau rouge

Dans le même pays de Tan, un oiseleur prit au piège un oiseau rouge. Le mâle, en volant, suivit l'oiseleur jusqu'à sa demeure. Tantôt, il s'élevait dans les airs, tantôt il poussait des cris plaintifs. Lorsque le lendemain, l'oiseleur se rendit à son travail, il vit l'oiseau mâle le suivre comme la veille et venir enfin se poser à côté de lui. Mais, au moment où il s'emparait de lui, l'oiseau rouge fit sortir de son bec un lingot d'or. En réfléchissant, l'oiseleur se rendit compte que cet oiseau avait l'intention de racheter sa compagne. Il la remit en liberté. Les deux oiseaux, à demi-rassurés, sont tout à la fois sous l'influence de la joie et de la peur. Enfin, ils finirent

par s'envoler. L'oiseleur, en examinant son lingot, constata qu'il avait triplé de volume. C'était une vraie fortune. Il comprit que le ciel venait de lui donner un avertissement. A partir de ce jour, il n'exerça plus son métier et il laissa les oiseaux voler en liberté dans les airs.

— Il est des animaux comme des humains. Ils nous donnent le plus souvent les preuves d'un attachement durable. Il n'y a que la mort, seule, qui puisse briser une véritable affection.

L'Argent est le grand maitre de toutes choses

Il y avait une fois un homme riche et très âgé qui n'avait pas d'enfants. Son frère cadet, au contraire, avait deux fils.

L'aîné lui demandait très souvent un de ses fils pour l'instituer son héritier. Mais sa femme n'était pas contente. Elle allait fréquemment à la pagode prier Bouddha de lui accorder un fils, rien n'y faisait. Son mari finit par tomber malade. On eut beau appeler les sorciers pour chasser les diables et les démons (1), ce fut en vain. Il mourut rapidement. Sa femme accomplit seule toutes les cérémonies d'usage pour les funérailles.

(1) Il est d'usage, lorsque quelqu'un est à l'article de la mort, de faire venir des sorciers qui, à l'aide d'un tapage infernal de gongs et de tam-tams, cherchent à débarrasser le malade des démons et des diables qui ont pris possession de son corps. Cette cérémonie achève généralement le moribond.

A la fin de l'année, elle célébra une cérémonie en l'honneur de son mari défunt, et elle invita le grand chef des bonzes. Elle fit des prières pour que l'âme de son mari revint du côté de l'ouest (1). Toute cérémonie de ce genre comporte trois parties. Dans la première, on vénère la mémoire des ancêtres, dans la deuxième, on expose le portrait du défunt, et dans la troisième, on reçoit le bonze. La veuve ignorait cet usage et il en résulta que la solennité ne fut pas célébrée suivant le rite habituel. Lorsque la cérémonie, qui eut lieu sur la tombe elle-même, fut terminée, le bonze, au lieu de se montrer charitable, demanda au ciel que l'âme du défunt revint du côté de l'est (2).

Lorsque l'époque de la grande fête funèbre fut arrivée (3), le frère du richard demanda à sa belle-sœur de la célébrer à sa place. Enchantée de cette proposition, elle accepta, espérant cette fois que l'âme de son mari reviendrait du côté de l'ouest. Elle fit venir le même bonze que l'année précédente. Lorsque celui-ci fut arrivé, les trois cérémonies d'usage furent accomplies et pour chacune d'elles le bonze reçut une monnaie d'argent. Celui-ci, tout joyeux, demanda au ciel, sur la tombe, que l'âme du défunt revienne du côté de l'ouest.

Le beau-frère, qui était resté dans la lanterne en papier, saisit l'âme du décédé et l'interroge (4). Celle-ci répond qu'elle est revenue au paradis. Le frère, très content, dit à sa belle-sœur : « Lorsque mon frère vivait, il disait très souvent en votre présence qu'il voulait que mon fils fut son héritier. Il le répète encore maintenant ; il a raison, car lui et moi sommes fort laborieux. Il faut se conformer à ses dernières volontés ». « Je ne crois rien de tout cela, répondit la femme ; l'année dernière, l'âme de mon mari est restée du côté des régions infernales. Il est vrai que je n'avais pas donné d'argent. Aujourd'hui, la voilà du côté du paradis ; il est vrai

(1) C'est le côté du paradis.

(2) C'est au contraire le côté des régions infernales.

(3) Elle se célèbre un an, trois mois et dix jours après le décès. C'est à cette époque-là que l'on quitte le deuil.

(4) Dans ces fêtes funèbres, le plus proche parent du défunt se met dans une cage en papier et, au travers, interroge son âme. C'est ce qui s'appelle « saisir l'âme ».

que cela a coûté trois sapèques d'argent. Avec de l'argent, on obtient tout ce que l'on désire. Sans argent, il ne faut compter sur rien. Avec de la fortune, on vous ferait monter plus haut que le paradis. Heureusement que mon mari était riche, sans cela je crois qu'il eût été impossible de lui trouver un frère et un neveu. Permettez-moi donc que je garde pour moi une fortune si commode ».

— Ce récit, qui parle des cérémonies funèbres, ne fait que les effleurer. Elles sont longues, compliquées et entourées de rites particuliers ayant pour but d'assurer le repos de l'âme du défunt, afin que, par la suite, celle-ci ne vienne pas tourmenter les vivants.

Nous avons dit déjà que les bonzes sont plus intelligents que la majorité de leurs concitoyens. Aussi, leur action sur un peuple superstitieux, comme le peuple annamite, est-elle énorme. Ils savent exploiter très habilement cette race crédule et craintive. Les Indo-Chinois s'en rendent bien compte et il se vengent en plaisanteries. Mais la superstition règne toujours en maîtresse et les indigènes continuent à s'assurer le concours de ces bonzes décriés pour leurs cérémonies, concours toujours intéressé.



Centre de Documentation
sur l'Asie du Sud-Est et le
Monde Indonésien
EPHE VI^e Section
ASE 2161
BIBLIOTHÈQUE

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Préface	5
1. Le chien et le coq	13
2. Le crapaud et le rat	15
3. Le paysan et la mouche	17
4. Le lièvre, le crocodile et les poissons	19
5. Le mari qui saute	22
6. La mouche, le moustique, le roitelet et la tortue	23
7. Le renard et le tigre	26
8. Le gendre imbécile qui imite son beau- père	29
9. Les deux maris	32
10. L'écolier qui corrige des vers	34
11. Le hasard est un grand maître	38
12. Le tigre trompé	40
13. L'ingratitude	42
14. L'élève en avarice	45
15. Histoire de Vuong-Thap	47
16. Le tigre empêtré	51
17. Le mari imbécile	53
18. A menteur menteur et demi	55
19. Le sang-froid et la peur	57
20. Histoire de trois honnêtes gens	59
21. La force et la ruse	63
22. Les trois ignorants	66
23. L'écolier pauvre	69
24. Le neveu fripon et menteur	71

25. Le bonze assassin	76
26. Le menteur de la ville et le menteur de la campagne	79
27. Le beau-père qui cherche un gendre menteur	81
28. Les quatre compagnons	84
29. Le condisciple orgueilleux	88
30. Le bouffon	90
31. Les quatre bonzes charitables.	92
32. Les élèves fripons et leur maître	95
33. Le tigre, le crapaud rouge et le singe	98
34. Les deux hypocrites	101
35. L'imbécile qui achète des canards.	103
36. Le pêcheur idiot.	105
37. Les deux crabes	107
38. Le sorcier à barbe rouge	109
39. Une famille de sourds	111
40. La méfiance des femmes	114
41. La caverne enchantée	116
42. Le voleur	120
43. Les deux frères.	122
44. Le gourmand imbécile	124
45. L'avare	127
46. Le gourmand et son enfant	129
47. L'esprit et la force	131
48. Présence d'esprit.	134
49. Le bonze battu	135
50. L'aveugle qui saute	137
51. L'avare endurci	139
52. Le tigre abandonné de tous.	141
53. L'homme est redevable de son bonheur au ciel même	143
54. L'ouvrier qui répare les aiguilles à coudre.	148
55. Le sorcier qui chasse les chats fantômes.	150
56. La femme ambitieuse	152
57. L'aveugle qui veut se marier	155

58. Le parasite et son élève	157
59. Il ne faut pas regretter d'avoir été vertueux	159
60. Duplicité féminine	161
61. L'apprenti et le tailleur	164
62. Le sorcier qui chasse les renards	166
63. Le parasite au nez qui saigne	168
64. Le lièvre, le tigre et l'éléphant	170
65. Les gens qui veulent parler comme le roi	173
66. Histoire de Cong-Quinh	175
67. Le dupé	180
68. Le vieux mendiant	184
69. Le bachelier aux poils de chèvre	186
70. Le solitaire de la montagne de Lao-Son	188
71. Le Bouddha qui sue	192
72. Les insatiables	194
73. Le menteur	196
74. L'homme est aveugle pour ses défauts	198
75. L'enfer sur la terre	200
76. La triple métamorphose	202
77. La superstition	207
78. Une bonne précaution	210
79. Histoire de Bat	212
80. Le tigre reconnaissant	215
81. La chasse du diable	218
82. Le renard du pays de Tho-Thuy	221
83. L'oiseau rouge	224
84. L'argent est le grand maître de toutes choses	226



IMPRIMERIE J. GIRIEUD, ROUEN.
